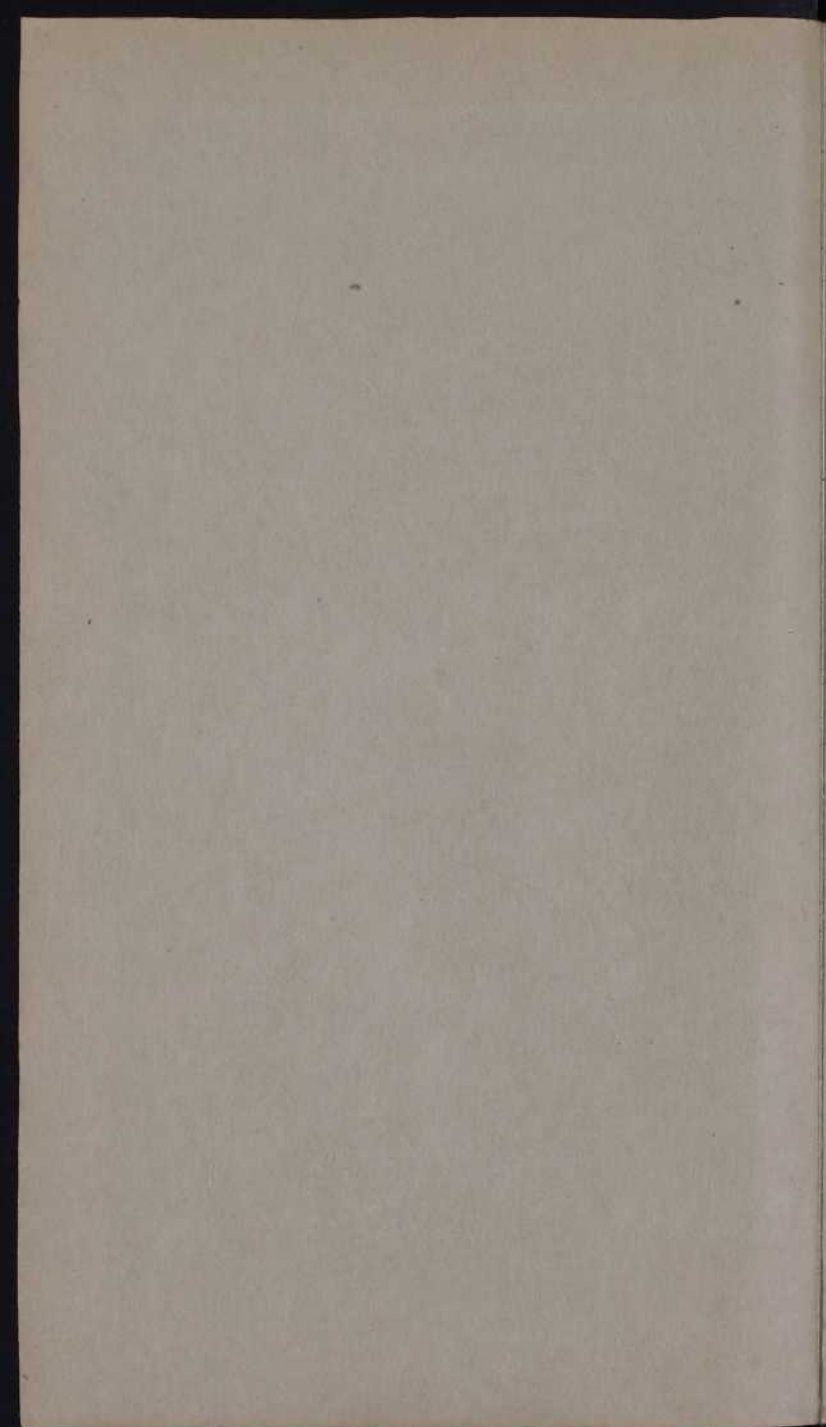
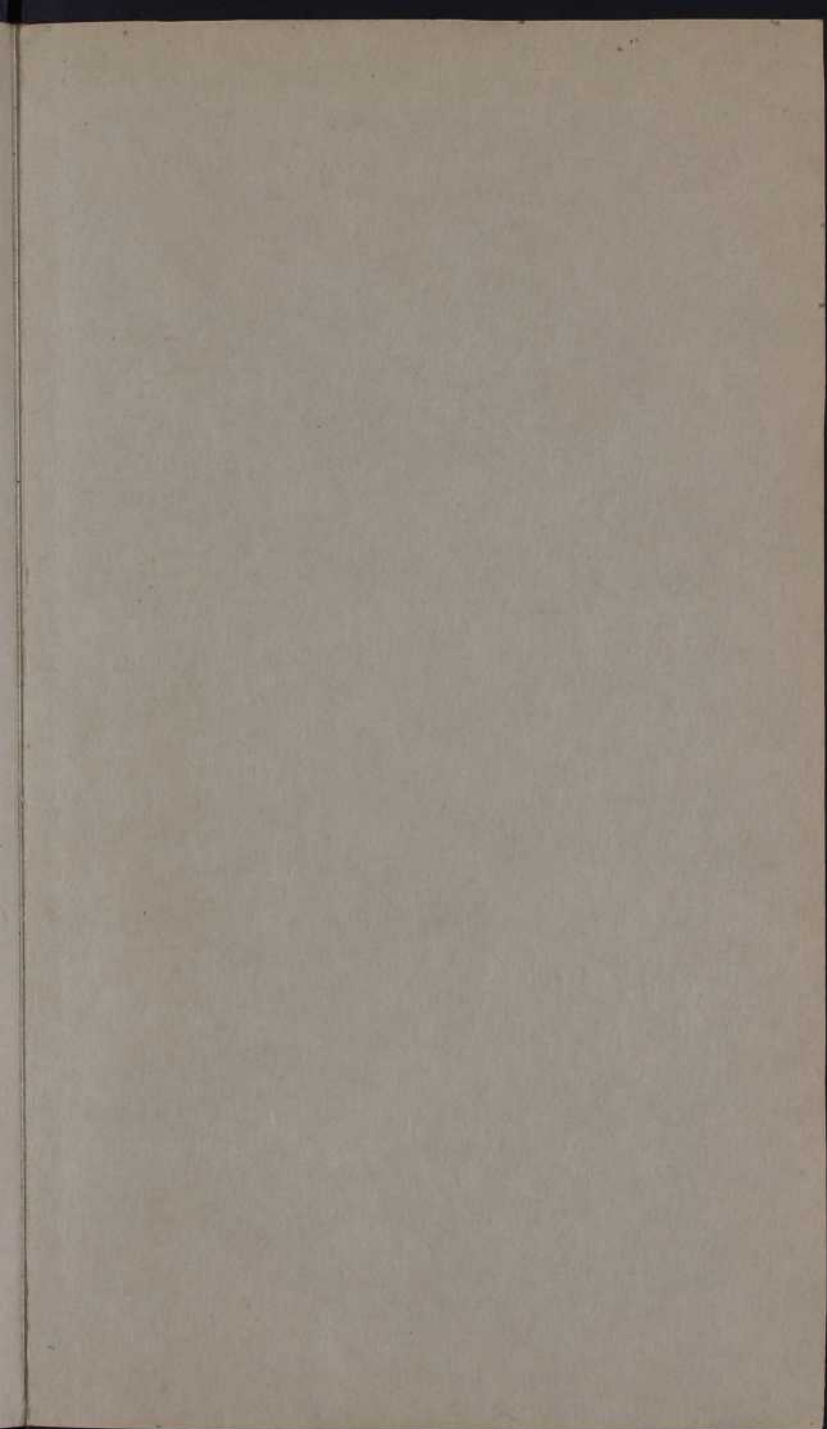


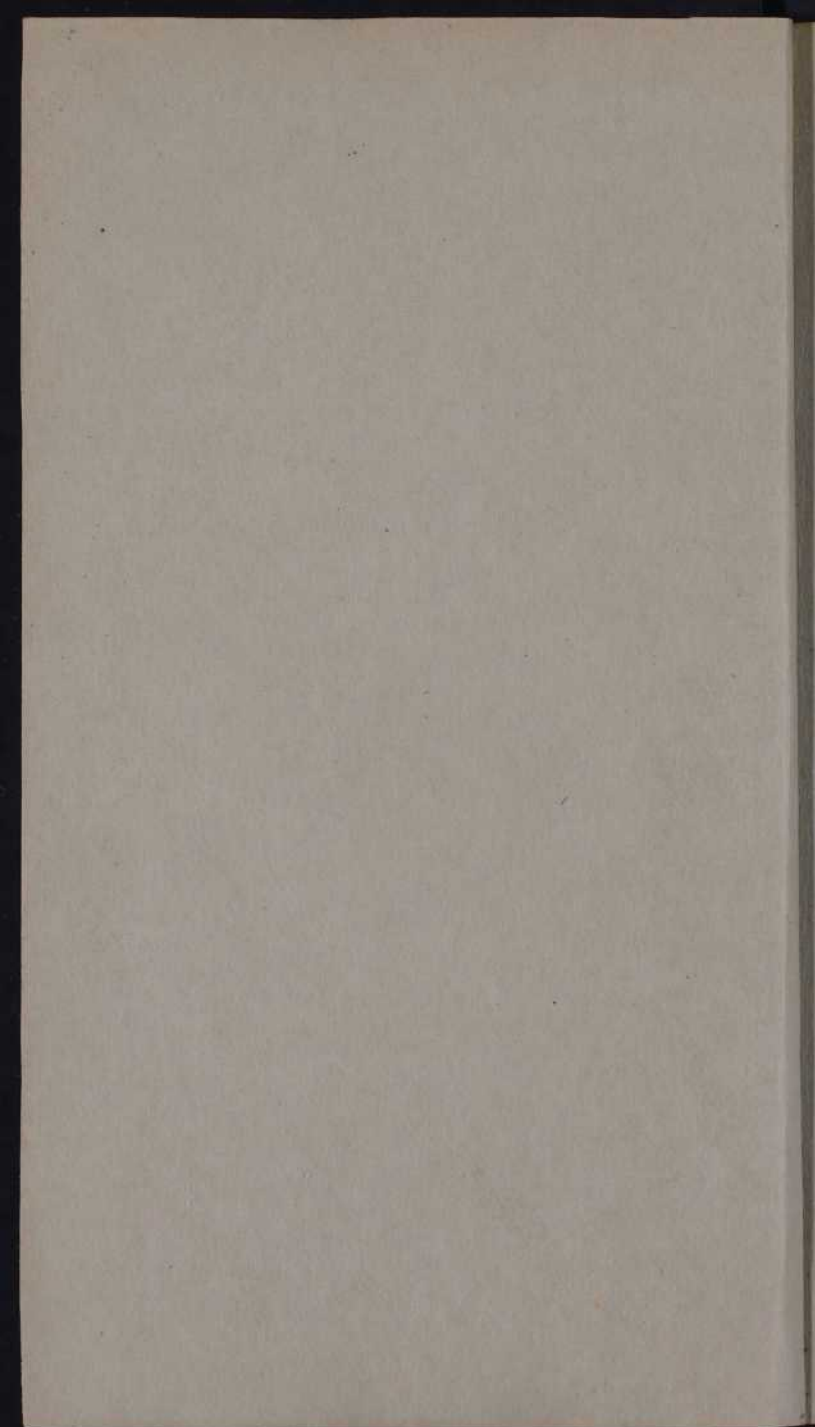


Bibliothèque Nationale du Québec

COLLECTION
FRANCO - AMERICANA
GABRIEL NADEAU







NOTICE HISTORIQUE

Notre-Dame de Lourdes

DE

FALL-RIVER, MASS.

PAR

D.-M.-A. MAGNAN, Ptre, D. D.

6482
Tous droits réservés.



QUÉBEC
IMPRIMERIE "LE SOLEIL" LIMITÉE
1925



L. H. Lawrence



NOTICE HISTORIQUE

Notre-Dame de Lourdes

DE FALL-RIVER, MASS.

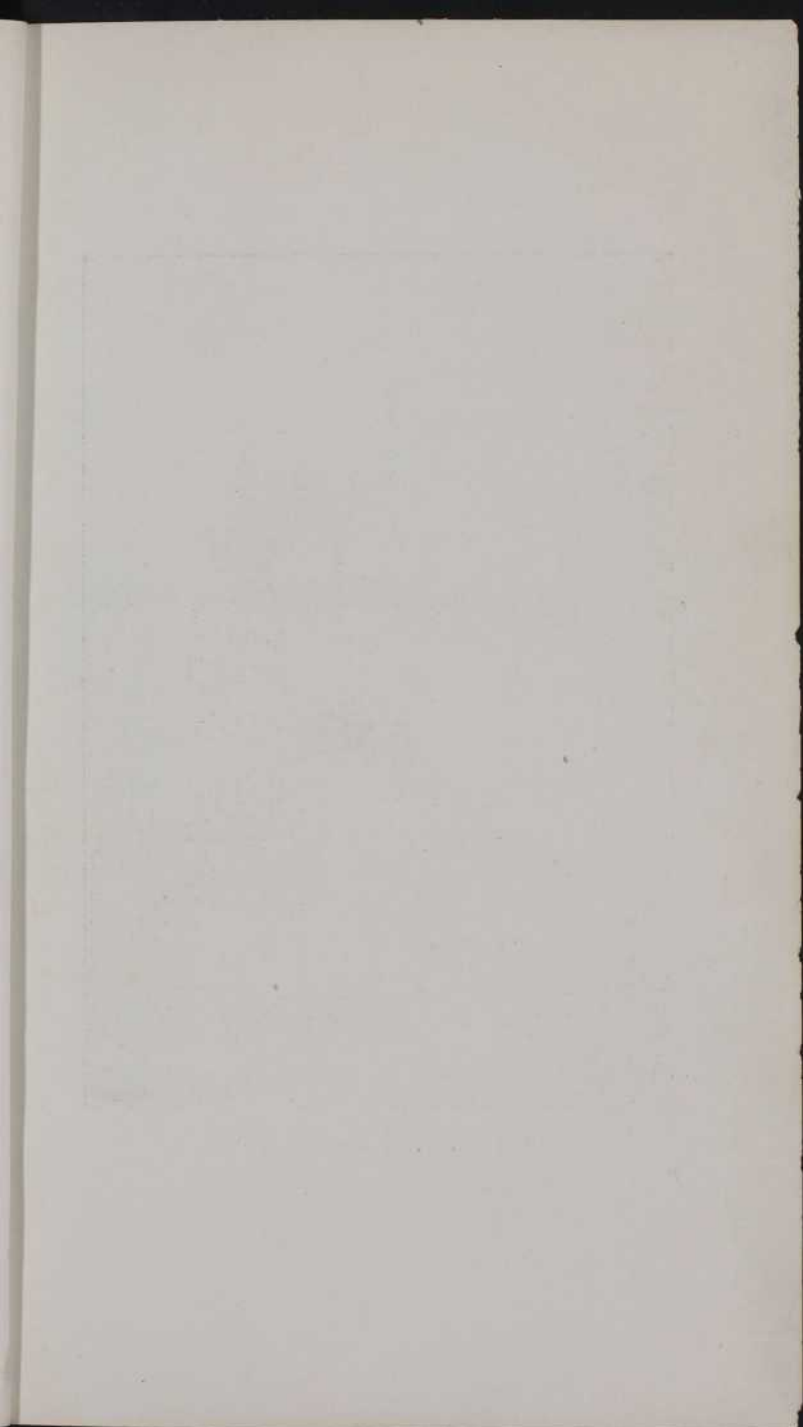
OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

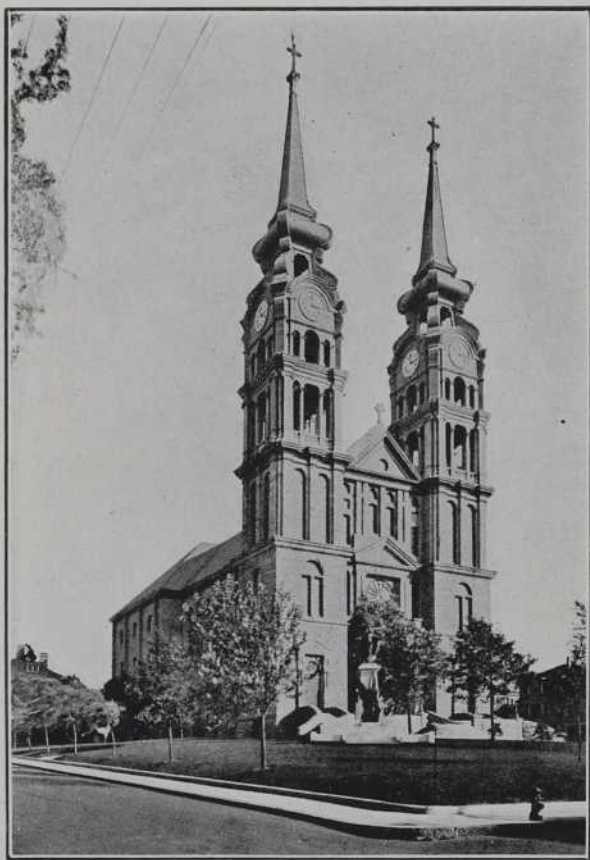
"Histoire de la race française aux États-Unis", \$1.50.

En vente à la librairie Garneau, Québec.

"Rime et Raison", poésies populaires, \$1.00.

En vente à la librairie Garneau, Québec,
et chez Granger & Frère, rue Notre-Dame,
Montréal.





ÉGLISE N.-D. DE LOURDES

NOTICE HISTORIQUE

Notre-Dame de Lourdes

DE FALL-RIVER, MASS.

PAR

D.-M.-A. MAGNAN, Ptre, D. D.



QUÉBEC

—
1925

Nihil obstat.

ARTHURUS ROBERT, pter,

Censor deputatus.

bx
1418
F 34 M33
1925

INTRODUCTION

Les monographies ou histoires de paroisses n'offrent parfois qu'un intérêt particulier et ne s'adressent qu'à un public restreint. Il y a cependant des exceptions, et nous croyons que celle que nous offrons au lecteur peut être rangée dans ces cas exceptionnels.

Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, en effet, représente aux États-Unis le type parfait d'une paroisse dite nationale et française.

Il y en a bien d'autres, dira-t-on, qui peuvent revendiquer ce titre et l'égalent même en importance.

D'accord. Mais il n'y en a qu'une, à notre connaissance, dont l'histoire — une histoire de vingt ans — ait été écrite, et encore est-elle peu répandue. En tous cas, n'est-il pas de plus en plus nécessaire que ces groupements ethniques soient mieux connus, au Canada d'abord, qui ne peut se désintéresser de ceux des siens qui ont émigré aux États-Unis, et même au pays américain où se pose de plus en plus le problème de la survivance des races variées qui l'habitent ?

Nous croyons que l'espèce d'enquête que comporte cette histoire d'une paroisse, qui

subsiste depuis cinquante ans dans la grande république, peut de plus servir les intérêts des catholiques américains et leur fournir des moyens de défense, si on venait à contester leurs droits.

Y a-t-il un avantage, peut-on se demander un jour ou l'autre, ou un danger à laisser subsister des races de langues et de traditions différentes sur le sol des États-Unis?

A cette question, nous allons répondre en ouvrant toutes grandes les portes d'une congrégation catholique et même nationale; et, comme on juge un arbre par ses fruits, si nous pouvons démontrer que, par elle, on favorise non seulement la conservation de la foi, mais, encore, qu'on produit des citoyens honnêtes, laborieux, qui, au besoin, n'hésiteront pas à se ranger dans le parti de l'ordre, advenant une poussée révolutionnaire et bolchévique, nous aurons fait disparaître l'alternative d'un danger imaginaire.

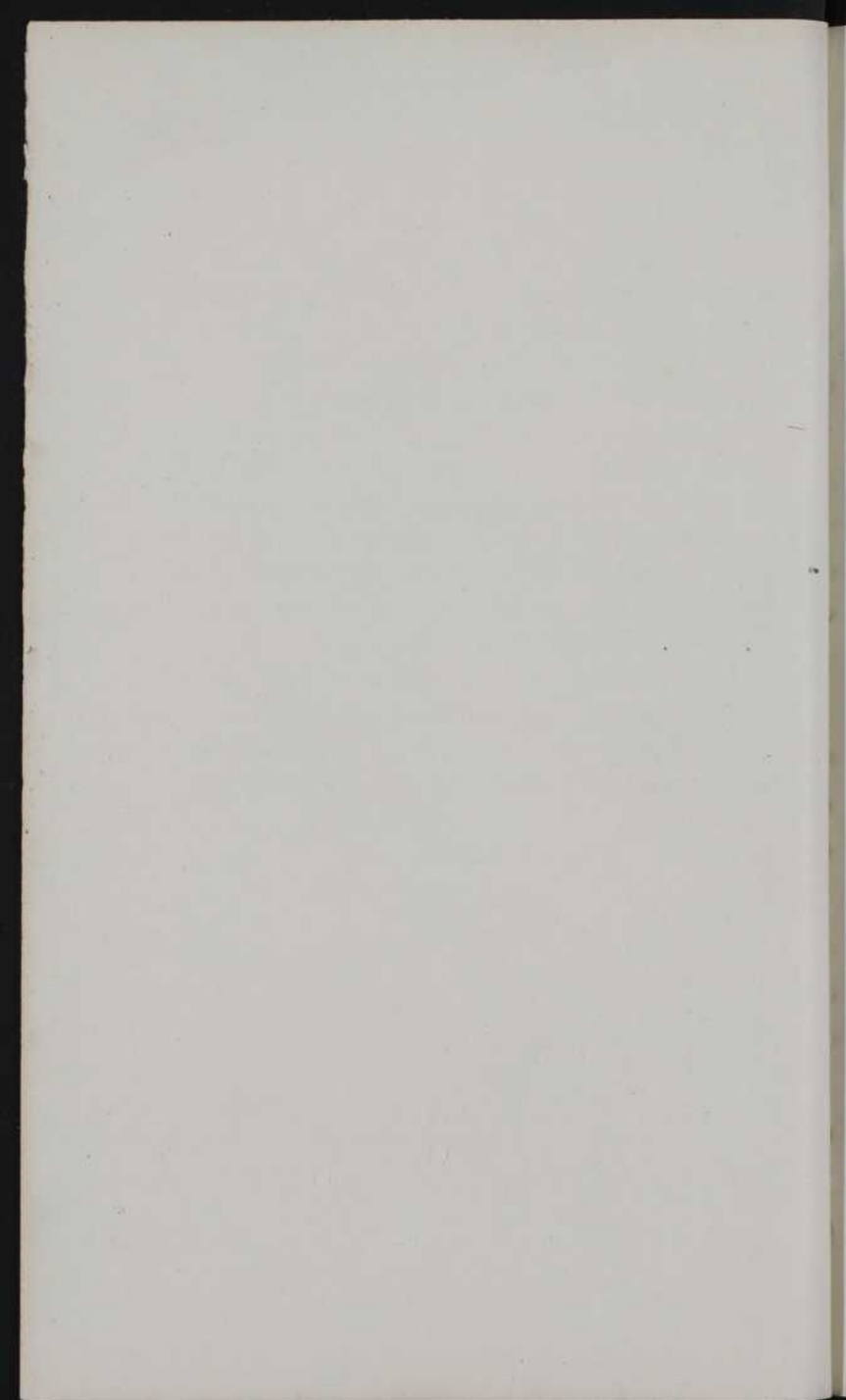
Or, en faisant l'histoire de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, l'une des cent congrégations franco-américaines de la Nouvelle-Angleterre, il nous semble que nous pouvons dire à ceux qui s'imaginent y voir un péril: Voyez ce qui s'y passe; enravez, si vous le voulez, le courant de l'émi-

gration, mais, sous la houlette de notre mère la sainte Église, ses enfants, de quelque race qu'ils soient, seront toujours les plus fermes appuis de vos institutions, les plus fiers défenseurs de votre drapeau constellé.

Et si nous allions réussir dans cette démonstration à la fois religieuse et sociale, n'aurions-nous pas un peu le droit de formuler une humble prière en faveur des nôtres qui croupissent encore dans l'ignorance et l'abandon, afin qu'ils soient groupés à leur tour et disciplinés de la même façon.

Voilà pourquoi l'histoire que nous publions dépasse un tant soit peu le cadre des monographies de ce genre et offre, indépendamment de sa forme, un intérêt peu ordinaire.

PRENEZ ET LISEZ !







SA SAINTETÉ PIE XI

CHAPITRE PREMIER

I

FALL-RIVER, APERÇU HISTORIQUE

Avant de commencer la monographie ou l'histoire de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, il convient de donner un aperçu historique de cette ville industrielle où les nôtres ont acquis une position des plus importantes.

Le territoire qui longe le côté est de la baie Narragansetts et de la rivière Taunton était occupé primitivement par l'intéressante tribu des Wampanoags, quand les premiers colons de la Nouvelle-Angleterre débarquèrent à Plymouth, en 1620. De l'autre côté, à l'ouest, se trouvaient les bourgades de leurs ennemis séculaires, les Narragansetts, qui ont donné leur nom à ce bras de mer.

Verrazano, navigateur florentin, au service de la France, après avoir découvert ou du moins visité le port de New-York, en 1524, s'arrêta durant quelques jours à cet endroit où est située maintenant la

fameuse ville de Newport, R. I., alors peuplée par les Wampanoags dont il donne une intéressante description. Il est même très probable que, plusieurs années auparavant, les Normands ont séjourné dans ce délicieux coin de terre. Il y a là, du moins, une tour d'une haute antiquité qui leur est attribuée. Aussi, n'est-il pas téméraire d'affirmer que la nation qui a compris Fall-River dans ses possessions, fut en relation avec la France plus d'un siècle avant l'arrivée du *Mayflower*.

L'Histoire a aussi conservé le souvenir de ce personnage imposant qui vint un jour offrir aux Pèlerins de Plymouth, menacés de famine, des secours avec son amitié. Cet homme était Massasoit, Sachem ou Chef de la même tribu des Wampanoags.

Durant quarante ans, l'alliance fut observée de part et d'autre, et la route, allant de Plymouth à Newport en passant par Fall-River, fut plus d'une fois fréquentée par les puritains et les sujets du sachem. La rue principale de cette ville, désignée sous le nom de Main, sud et nord, n'était alors qu'un simple sentier indien.

Puis, après la mort de Massasoit et de son fils Wamsutta, la guerre fut déclarée

entre les blancs, devenus nombreux, et leurs anciens alliés. Matacomet, plus connu sous le nom de King Philip, devint le héros, dans une lutte épique, de l'indépendance et des droits de sa tribu. Malgré sa valeur, ce second fils de Massasoit fut écrasé par le nombre. Trahi par l'un des siens, il fut assassiné à Mont-Hope, presque en face de Fall-River, mais non sans avoir vengé sa nation par de sanglants massacres sur différents points des colonies anglaises.

Durant cette tourmente, qui dura de 1675 à 1678, la tribu des Wampanoags disparut entièrement du territoire qu'elle avait habité depuis des siècles. La plupart de ses membres furent tués dans les combats, traqués comme des bêtes fauves et massacrés ou réduits en esclavage; seuls quelques rares survivants s'enfuirent dans le Maine ou ils furent incorporés aux tribus de cette région.

C'est ainsi que fut anéanti sans pitié le peuple le plus intelligent, le plus industriel et le plus loyal parmi les indigènes de la Nouvelle-Angleterre. La ville de Fall-River, primitivement peuplée par cette nation infortunée, conserve pieusement le souvenir de ses premiers habitants

par des noms, donnés à ses rues et à ses manufactures, qui constituent tout ce qui reste, hélas! de la tribu disparue pour jamais des Wampanoags.

On aimera, sans doute, à se représenter l'une des antiques bourgades des sujets de Massasoit et de King Philip—il y en avait trois à Fall-River—qui était située sur la rive sud de la rivière Quequechan et s'étendait vers les "Narrows". Il y avait là de nombreux *wigwams* de forme conique d'une structure intéressante. Ces demeures avaient pour charpente de simples poteaux enfoncés obliquement dans le sol et réunis au sommet; leurs lambris provenaient de l'herbe touffue des prairies du voisinage et consistaient en nattes ou paillassons tressés soigneusement qu'on ajustait, par des liens, aux poteaux, à l'intérieur et à l'extérieur. Ces nattes servaient également à fermer la cheminée et la porte durant les froids de l'hiver et fournissaient en plus des matelas aux sauvages habitants de ces logis rudimentaires. Dans le voisinage du village, il y avait un terrain défriché et enclos où les femmes cultivaient le maïs, les fèves et les citrouilles en se servant du poisson en guise d'engrais. Ces dames confection-

naient en plus les vêtements de la famille avec des peaux laborieusement préparées à cette fin et se livraient, non sans succès, à l'art culinaire, qui souvent comportait, en outre des plats variés, de savoureux *Clam bake*.

Jusqu'à la destruction de la tribu des Wampanoags aucun blanc n'habita dans les limites actuelles de Fall-River bien qu'il y eût auparavant quelques achats de terrain.

On conserve encore dans les archives de cette ville un curieux document où sont consignées des transactions passées entre Wamsutta et Tatlapanum, d'une part, et Thomas Cooke, Jonathan Bridge et John Sassamon, de l'autre. Ce document s'appelle "Freemen Purchase" et fut rédigé en 1659.

Cet acte, ratifié, le 5 mars 1679, par le gouverneur Josiah Winslow, au nom de la colonie de Plymouth, stipulait, pour de nouveaux acquéreurs, moyennant la bagatelle de £1100, la propriété en bonne et due forme de plusieurs milles de terrain dont l'étendue dépasse actuellement les limites de Fall-River.

Mais, après la guerre, quelques familles européennes vinrent s'y établir en choi-

sissant de préférence les terrains qui se trouvaient sur la route de Freetown et de Newport. Bientôt ce nombre s'accrut, et l'on vit naître à Fall-River, vers 1703, les premières industries qui s'imposent en tous les lieux de colonisation: un moulin à scie, un moulin à farine, un foulon et enfin une boutique de forge. Inutile d'ajouter que la chute de la rivière Quequechan, qui donna plus tard son nom à la ville, fut alors utilisée et devint le centre du bourg naissant. Ce pouvoir hydraulique assez important fut même l'objet d'une petite compagnie dont les actionnaires portaient des noms bien connus, de nos jours, en cette ville et dans le monde de la finance et de l'industrie.

Les premiers habitants de Fall-River, qui laissaient des centres populeux, des établissements prospères en d'autres endroits, pour venir tenter fortune en un pays sauvage, semblaient fuir les tracasseries et les ennuis de la persécution religieuse. Ils appartenaient à une secte protestante dont les adeptes sont connus sous le nom de "quakers" ou "Amis". Ces sectateurs de George Fox et de William Penn, qui proclamaient la liberté de conscience, ne purent s'entendre avec les

puritains de Plymouth, de Boston et de Salem, alors d'une extrême intransigeance. C'est pourquoi ils vinrent à Providence, Newport, Freetown et Fall-River respirer, comme on dit de nos jours, l'air de la liberté.

C'était donc en quelque sorte des fugitifs ou des proscrits.

Quoi qu'il en soit, ces gens, pour la plupart, étaient industriels, religieux, pacifiques et, même, assez tempérants, bien que la prohibition n'existât pas à cette époque reculée.

* * *

Il est toujours d'usage de relater les premiers événements qui marquent la naissance d'une ville importante, quand même ces menus détails semblent, par ailleurs, dénués d'intérêt. C'est ainsi que l'on fouille les archives et les registres de l'Etat civil pour connaître les moindres faits qui se rattachent à l'origine des hommes célèbres. Qu'on nous pardonne donc de signaler ici ce que nous pourrions appeler les débuts de Fall-River dans le domaine municipal et industriel.

Jusqu'en 1683, Fall-River faisait partie de la municipalité de Freetown, située à huit milles de distance, en allant vers Newport. On avouera que c'était un peu loin, pour les habitants des rives de la Quequechan, d'aller ainsi payer leurs taxes aux environs de Stonebridge, alors qu'il n'y avait ni tramways, ni automobiles. D'ailleurs, il est plus que probable que, dans la répartition des deniers pour les utilités publiques, la future reine des filatures ne devait recevoir qu'une part très congrue. Il y avait donc urgence de se séparer. C'est ce que comprirent les fallriverains de l'époque, sans se laisser le moins du monde influencer par les citoyens de Freetown qui alléguaient d'excellentes raisons pour les retenir de gré ou de force.

Une requête, signée par Thomas Borden et 155 résidants de Fall-River, fut rédigée et adressée à la Cour générale de l'état du Massachusetts, en 1802, et demanda leur sécession du bourg de Freetown, dont la population totale s'élevait à 2,535 âmes.

En dépit d'un habile plaidoyer produit en réponse à cette requête, où les milles se trouvaient miraculeusement changés en arpents et les sentiers les plus abrupts transformés en routes cimentées, Freetown perdit

sa cause, et Fall-River fut incorporé en municipalité distincte, le 26 février 1803. Sa population s'élevait alors à peu près à mille habitants disséminés de Tiverton à Steepbrook, le long de la baie, et, des "Borden Blocks" à la rue Quequechan, en allant vers New-Bedford.

Ces débuts modestes seraient un faible pronostic de succès en tout autre pays; mais aux États-Unis, il ne faut douter de rien, et les villes qui poussent et grandissent comme les champignons sont toujours dans l'ordre des choses possibles.

Il en fut de Fall-River comme de ces centaines de cités américaines sorties en quelque sorte du sol, et souvent d'un sol à peine défriché, depuis le commencement du siècle dernier—qu'on se rappelle la prodigieuse éclosion de certaines villes de l'Ouest, comme Chicago, Milwaukee, St-Paul, etc.—Son expansion fut aussi rapide et merveilleuse. Et ce miracle? Ce miracle, comme partout ailleurs, dans cet admirable pays de l'oncle Sam, est dû à l'industrie, c'est-à-dire, à l'esprit éminemment calculateur et au sens pratique de ses hommes d'affaires.

Au lieu de se risquer imprudemment dans des entreprises hasardeuses dont il ignore

le résultat, l'Américain, qui ne manque pas d'audace, mais d'une audace réfléchie, suppute ses ressources, mesure ses moyens d'action, calcule avec précision les futures dépenses d'une affaire, prévoit les obstacles, se ménage surtout des troupes de réserve en cas d'échec, et alors, s'il entrevoit dans cette affaire un gain, une issue heureuse, fut-ce après cinq ou dix ans, il s'y applique avec une calme et froide énergie que rien ne peut rebuter. Comme le général qui a tout prévu, il lance ses capitaux dans la bataille, en dépit de la politique versatile, des lois souvent hostiles et de la concurrence parfois déloyale.

Si nous avons vécu au commencement du dix-neuvième siècle sur les rochers granitiques de Fall-River, nous eussions peut-être vainement cherché quelle industrie pouvait naître en un tel endroit.

La fabrication des tissus de coton: telle fut la réponse des hommes de tête qui vivaient alors, pour la plupart, sur la rue Main. Cette solution d'un problème intéressant, dont dépendait l'avenir de toute une ville, était sans doute réalisable et même pratique; mais encore fallait-il être au courant des progrès de l'industrie textile qui venait d'être révolutionnée en Angle-

terre, depuis quelques années seulement, par les inventions de Highs, utilisées et perfectionnées par Arkwright; il fallait de plus ne pas ignorer cette nouvelle puissance, la vapeur, qui permettait de mouvoir les nouvelles cardeuses, fileuses et tisseuses qui, par centaines et par milliers, remplaçaient les vieux rouets et métiers du temps de Salomon; il fallait enfin savoir que le sud des Etats-Unis produisait, sous le régime de l'esclavage, des millions de balles de coton qui, n'étant utilisées nulle part en Amérique, prenaient tous les ans le chemin de l'Angleterre. Il n'est pas même improbable que ces pionniers de l'industrie de Fall-River n'eussent déjà à cette époque l'arrière-pensée de supplanter leur mère patrie sur les marchés mondiaux dans le commerce des cotonnades.

Quoi qu'il en soit, la première manufacture de coton s'éleva à Fall-River, en 1811, au coin des rues Globe et South Main, grâce à l'initiative du colonel Joseph Durfee et de quelques citoyens, et fut bientôt suivie par deux autres filatures désignées sous les noms de "Troy" et de "Fall-River Mills". Ces deux nouveaux moulins furent construits sur la décharge du lac Watuppa (la

rivière Quequechan) dont la chute de 127 pieds servit de pouvoir moteur.

Ces modestes débuts industriels furent suivis, à quelques années d'intervalle, de plusieurs autres manufactures de coton qui jaillirent en quelque sorte du sol granitique, auquel elles empruntèrent leurs assises, et ne tardèrent pas à hérissier Fall-River de leurs hautes cheminées de 2 à 300 pieds de hauteur.

Aujourd'hui, elles sont au nombre d'une soixantaine, de dimensions colossales, employant 30,000 ouvriers, et constituent, dans le domaine de l'industrie du coton, l'un des centres les plus importants du monde entier.

CHAPITRE II

LA PÉRIODE DE L'ÉMIGRATION

L'émigration canadienne-française aux États-Unis commença, du moins pour le Vermont et l'État de New-York, à l'époque des troubles de 1837. Ceux qui avaient pris part à l'insurrection traversèrent les *lignes*, comme réfugiés politiques, afin de fuir la déportation et l'échafaud. Mais ce mouvement migratoire fut restreint et ne comprit que quelques centaines des nôtres.

L'exode véritable des Canadiens de la province de Québec ne se produisit qu'après la guerre de sécession. Alors, on vit les paroisses se dépeupler pour aller grossir les centres industriels de la Nouvelle-Angleterre.

Vers quel temps les Canadiens-français commencèrent-ils à affluer à Fall-River ? Il est peu probable qu'il en soit venu avant 1843, pour l'excellente raison que jusqu'à cette année les seuls Américains, alors anglais ou écossais, étaient employés dans les filatures de cette ville (1) à des salaires

(1) *History of Fall River*, by Henry M. Fenner, page 25.

variant de 83 cents à une piastre par jour. Les Irlandais y furent admis après cette année.

Les premiers Canadiens de langue française dont il soit fait mention dans les annales fallriveraines arrivèrent vers 1865 et trouvèrent de l'emploi aux manufactures de l'"American Linen", près desquelles ils se fixèrent.

En 1868, il y avait à Fall-River une centaine de familles venant du Canada français; en 1869, il y en avait 600.

Depuis lors, jusqu'à ces dernières années, ce nombre n'a cessé de s'accroître.

On compte actuellement, dans la grande cité cotonnière, au-delà de 40,000 Franco-américains dont l'influence politique tient souvent la balance du pouvoir.

On s'est souvent demandé quelle était la cause de ce déplacement de nos populations canadiennes vers un pays beaucoup plus peuplé que le nôtre, quand notre seule province de Québec pourrait alimenter une population de 10 à 20,000,000 d'habitants. Cette cause, que la politique exagère parfois ou feint d'ignorer, est, ce nous semble, la conséquence d'une loi aussi vieille que le monde et qui s'applique à tous les êtres vivants de la création: "*Primo vivere*", di-

saient les anciens: D'abord, il faut vivre. Voilà pourquoi nos populations canadiennes-françaises, comme un flot débordant, ne cessent depuis cinquante ans de s'écouler par delà les frontières, d'autant que cette loi du soutien de la vie est devenue (chez les modernes) beaucoup plus exigeante; car maintenant ce n'est plus seulement l'humble et modeste existence qu'il s'agit de conserver, mais il faut se procurer le confort.

Or, le confort, ou la vie large, ne s'achète que chèrement. C'est pourquoi, aussi longtemps que nous n'aurons pas réussi à transformer la plupart de nos gros villages canadiens en centres industriels, en dépit de nos belles routes, de nos sites enchanteurs, en dépit des obstacles qui se dressent à la frontière, nos gens iront chercher le travail rémunérateur là où il se trouve, ne prêtant le plus souvent qu'une oreille distraite aux discours des politiciens rouges ou bleus qui chantent victoire dans un pays amoindri. Mais, l'agriculture, la colonisation? C'est par l'industrie qui leur crée des marchés qu'elles subsistent et prospèrent.

Envisagé sous un autre point de vue, bien au-dessus des intérêts mesquins de ce monde, il semble que la Providence soit pour quelque chose dans ce courant migra-

teur des nôtres aux États-Unis. Dans la main toute-puissante de Dieu, en effet, les hommes, ces atomes doués de pensée, sont des instruments qu'il emploie à ses vastes desseins, même quand ils agissent au gré de leurs caprices ou de leur liberté; la parole géniale de Bossuet demeure toujours vraie: "L'homme s'agite et Dieu le mène". Comme le levain déposé dans la pâte, dit l'Écriture, soulève la masse tout entière, ainsi pouvons-nous supposer que ces populations catholiques venues d'Irlande, du Canada et d'ailleurs, disséminées çà et là sur le territoire américain, soient appelées à propager la vraie foi dans un pays qui occupe maintenant, dans le concert des nations, une place prépondérante. La chose s'est déjà vue dans l'histoire, et les premiers chrétiens ont amplement démontré ce que peut le spectacle de vies vraiment chrétiennes sur les multitudes incrédules ou païennes. De plus, il convient, pour la conversion des hommes de bonne volonté, que le flambeau de la vérité révélée brille partout dans le monde et que les cadres du catholicisme puissent se dilater en tous lieux pour enrégimenter ses nouvelles recrues.

Il y a d'autant plus raison d'espérer que le peuple américain de vieille souche, mal-

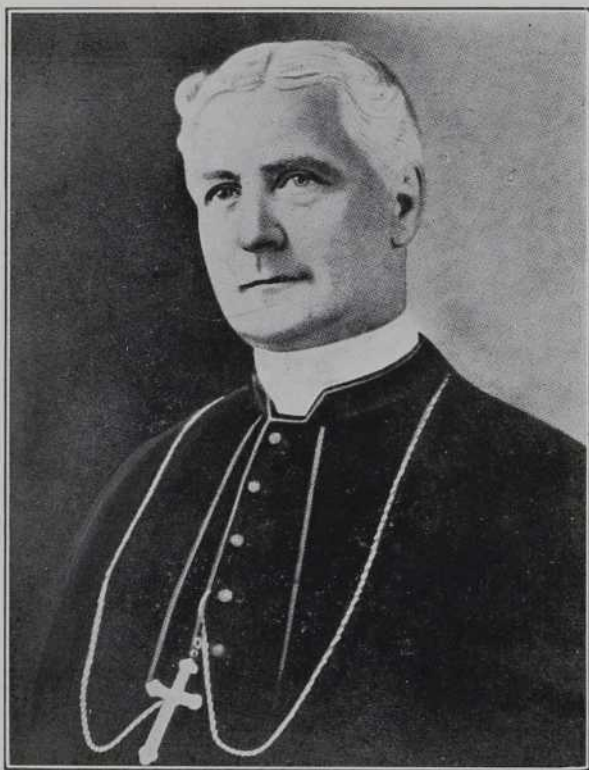
gré son culte pour la richesse, n'est pas dépourvu d'un idéal plus élevé qui, souvent, lui fait reléguer le dieu dollar au second rang et le porte à respecter tout ce qui est grand et noble. L'unité de foi chez les catholiques lui en impose, et la merveilleuse discipline de l'Église excite son admiration. Qui sait si ce grand matérialiste, non en principe mais en action, ne finira pas par secouer l'espèce de torpeur religieuse dans laquelle il sommeille pour s'élever vers les lumineuses régions de la foi du divin Crucifié dont il célèbre la naissance chaque année, au grand détriment de nos forêts de sapin ?

Les milliers de temples catholiques qui hérissent ses grandes villes de leurs clochers, où le Christ s'immole chaque jour, n'attirent-ils pas avec le temps sur ce beau et grand pays la grâce qui éclaire et sanctifie ?

L'histoire de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, que nous allons raconter, bien qu'elle n'embrasse qu'un premier demi-siècle, nous fera peut-être toucher du doigt une preuve frappante de ce dessein providentiel.







Mgr D. FEEHAN

CHAPITRE III

LE VILLAGE FLINT

Ce prétendu village n'est qu'une partie de Fall-River. Il est ainsi désigné, croyons-nous, parce qu'il s'y trouve une manufacture de coton, fondée en 1872, portant le nom de son premier président, John-D. Flint.

Comme c'est le théâtre de notre histoire, nous allons en faire une brève description. Et d'abord, donnons un aperçu de Fall-River. Après avoir dépassé les hauteurs de Swansea, en venant de Providence, l'œil embrasse d'un seul regard toute la partie de cette ville qui s'élève en amphithéâtre le long de la baie Narragansetts. C'est un spectacle imposant, surtout le soir, quand scintillent des milliers de lampes électriques. Placés de cette façon, les habitués distinguent facilement trois de nos églises canadiennes, celle de Saint-Mathieu, placée dans la baisseur, à gauche, celle de Sainte-Anne, sur le plateau élevé de la Globe, celle du Saint Sacrement, là-bas, à droite, sur le sommet de la colline de Tiverton.

Mais la Flint ?

Patience ! Ce quartier, dont le nom résonne maintenant comme celui d'un coin du Canada, n'est pas encore visible. En venant de la gare, il faut remonter une rue connue sous le nom prétentieux de South Main, tourner à angle droit, dirait le Blue Book des touristes, après avoir dépassé le City Hall, et enfilé la rue Pleasant dans un tram encombré de nos compatriotes de langue française. Alors, mais alors seulement, ayant dépassé de vastes filatures à l'aspect de boîtes gigantesques, la Flint nous apparaît dans toute sa splendeur. Ses rues qui s'ouvrent en éventail, traversées de *blocks* en *blocks* par de nombreuses transversales, nous acheminent vers le lac Watuppa dont les eaux limpides abreuvent la population de Fall-River et limitent le soi-disant village de Flint. Enfin, au centre de ce quartier à peu près exclusivement canadien, sur une hauteur, s'élève majestueusement l'église de Notre-Dame de Lourdes dont les assises de granit sont surmontées de deux énormes clochers recouverts de cuivre bruni.

Cette église, de forme un peu robuste, mais altière, domine, comme un monu-

ment, tout le village de la Flint qui semble, à distance, lui servir de base.

Au loin, sur un ciel généralement d'azur, se profile un gracieux horizon dont les teintes adoucies marquent, dans la direction de New-Bedford, la limite de l'ancien royaume de Massasoit. Plus rapprochées de nous, ayant au premier plan la double surface liquide que séparent les *Narrows*, se déroulent l'ancienne réserve des Indiens et les campagnes qui longent le "Sanford Road".

Mais quelle est donc cette nappe d'eau, plus ou moins marécageuse, qui prolonge le lac Watuppa au sud du village Flint? D'immenses manufactures, établies sur du terrain rapporté, semblent y tremper leurs fondations. C'était autrefois un foyer de microbes pestilentiels qui causaient une étrange maladie appelée les fièvres tremblantes. Aujourd'hui, grâce à l'envahissement de ses rives par les filatures, ce n'est plus qu'un déversoir inoffensif qui, en se rétrécissant, forme la rivière Quequechan.

Cette rivière historique, hâtons-nous de le dire, a bien changé d'aspect depuis l'époque où les wigwams indiens bordaient ses ondes fugitives, et son cours canalisé ou souterrain ne peut entrer en ligne de compte

dans la description du moindre paysage. O ironie des choses d'ici-bas! Sa fameuse chute, qui fournit un nom à Fall-River, a totalement disparu. Réduite depuis longtemps en servitude, elle est totalement absorbée par quelques turbines dissimulées sous terre.

Ce tableau de notre village canadien de Fall-River ne serait pas complet si nous allions oublier l'artère principal qui le traverse en entier. La rue *Plaisante*, comme on l'appelle, est un peu à la Flint ce qu'est la rue St-Jean à Québec, la rue Ste-Catherine à Montréal: C'est un boulevard. Elle est bordée de résidences plus ou moins élégantes, de nombreux magasins, de boutiques de tous genres. C'est le rendez-vous d'une population exubérante et sympathique qui y circule à plein trottoir, envahissant parfois la chaussée. C'est aussi la voie sacrée où s'engage la foule pieuse se rendant à l'église les dimanches et fêtes. Si vous avez l'avantage d'y être connu et le malheur d'être pressé, prenez garde de vous y engager, surtout le soir et les samedis après-midi; car, on vous arrête à chaque instant, et votre promenade se transforme en un échange de paroles aimables, de

joyeux propos qui vous font oublier la rapidité du temps et la brièveté de la vie.

Un dernier coup de pinceau, et nous aurons fini cette description.

Qui dit Canadien dit Français, du moins par le cœur.

En voulons-nous la preuve? Regardons de l'autre côté, vers le nord. Il y avait là un vaste terrain vacant, inculte, semé de crêtes de rochers à fleur de terre, de blocs de conglomérats et de broussailles. Ce champ, qui rappelait l'état sauvage du territoire de la Flint avant l'arrivée des nôtres à Fall-River, est maintenant un parc couvert de pelouses, sillonné d'allées, fleuri en maints endroits, où les enfants du quartier peuvent se récréer tout à leur aise.

Au centre, il y a un monument qui rappelle la guerre de l'indépendance américaine. Une statue équestre, hissée sur une base de granit, représente un officier au profil bourbonnien, qui salue du chapeau en découvrant une tête coiffée à la mode du temps de Louis XVI.

Cet homme reproduit par le bronze, beaucoup plus utile à l'étranger qu'en son propre pays où il n'a laissé qu'une mémoire équivoque, est celui-là même qui vola au se-

cours de Washington au début de la révolution des provinces anglaises et qui décida l'intervention de la France armée en faveur de la nouvelle république des États-Unis.

Cet homme, que le peuple américain a le droit et le devoir d'acclamer, c'est le général Lafayette, et le parc de la Flint porte son nom.





Rév. J.-B. BÉDARD

CHAPITRE IV

FONDATION DE LA PAROISSE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

Le village Flint dont nous venons d'esquisser le tableau avait, en 1874, 2,000 habitants dont quelques familles irlandaises, une quarantaine à peu près, et 250 familles canadiennes-françaises, groupées, pour la plupart, dans la rue Jencks. C'est là que débute notre histoire:

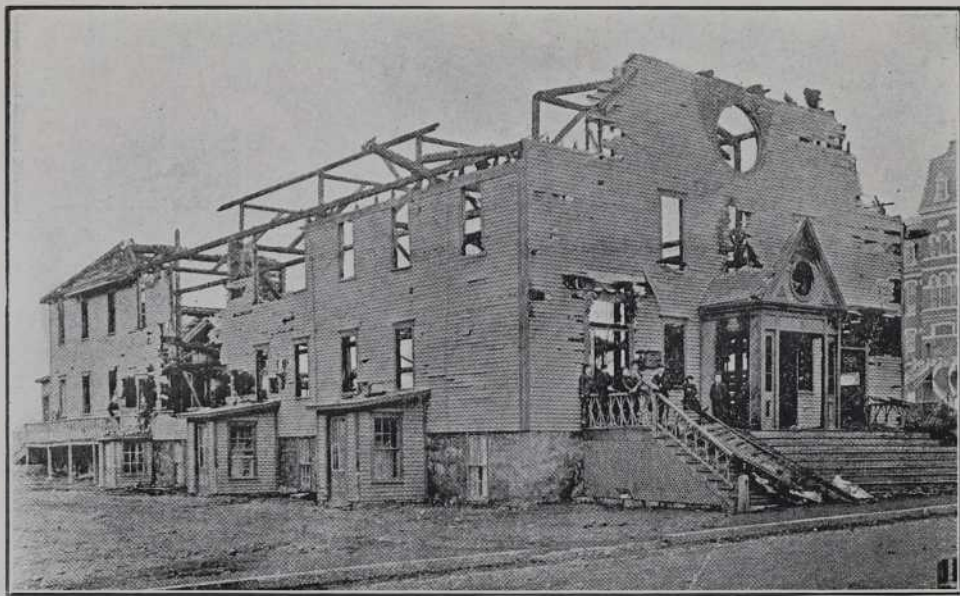
"En juillet 1874, un dimanche après-midi, Pierre-Samuel Janson, l'un des premiers canadiens arrivés à Fall-River, et membre de la paroisse Sainte-Anne (déjà existante), se rendait à la Flint pour visiter ses compatriotes de cette partie de la ville, et en trouvait plusieurs rassemblés où est aujourd'hui la rue Jencks. Après avoir causé de choses plus ou moins intéressantes, il en vint à la nécessité pour eux de fonder une autre paroisse canadienne, en raison de l'éloignement de leur localité de la paroisse Sainte-Anne et du mauvais état des voies de communication. Il leur représenta que, l'église de cette paroisse étant déjà de beaucoup trop petite pour contenir

la moitié des paroissiens, cette mesure devenait d'autant plus urgente que la population de la Flint allait toujours s'accroissant. Il insista fortement sur l'opportunité qu'il y avait en cette circonstance, pour les Canadiens, de prendre l'initiative afin d'avoir une paroisse canadienne où les Irlandais, qui étaient en assez grand nombre, pussent être temporairement desservis, ce qui leur ôterait le privilège de prendre eux-mêmes cette initiative qui aurait l'effet de reléguer les Canadiens au second rang dans l'administration de la nouvelle paroisse.

“Ces avis furent tellement goûtés que l'on se constitua sur-le-champ en assemblée régulière, sous la présidence de M. Noël Ménard. M. Clément Sylvestre agissant comme secrétaire. Cette assemblée eut lieu dans la maison d'un nommé Goyette, sur la rue Jencks, et, séance tenante, une requête, demandant l'érection d'une paroisse canadienne et un prêtre canadien, fut rédigée, couverte de 600 signatures et envoyée, le mardi suivant, à Mgr l'évêque de Providence par une délégation dont le chef était un nommé Israël Gamache, l'un des Canadiens notables du lieu.” (1)

(1) Brochure publiée à Fall-River en 1886, par P.-U. Vaillant.





RUINES DE L'ÉGLISE

Cette scène, qui devait se renouveler si souvent dans les principaux centres de la Nouvelle-Angleterre, avec des chances inégales de succès, nous montre la grande, pour ne pas dire l'unique préoccupation des Canadiens-français émigrés aux États-Unis: la formation d'une paroisse. Comme les abeilles nouvellement essaimées recherchent la ruche où elles continueront leur miellée, ainsi ces fils d'un peuple d'apôtres veulent refaire sur le sol de l'exil le groupement religieux qui fut pour leur race en Amérique, non seulement le salut, mais la cause d'une expansion dont il y a peu d'exemples dans l'histoire.

Il serait à souhaiter que tous les nouveaux venus qui affluent de nos jours aux États-Unis, et même au Canada, n'eussent pas d'autres projets en tête; les idées radicales ou communistes y perdraient, mais les intérêts bien entendus de ces deux objectifs de l'émigration européenne y gagneraient à coup sûr.

En toute justice, ces ouvriers de la première heure que nous venons de mettre en scène méritent qu'on rappelle leur souvenir, ce que nous faisons d'autant plus volontiers que ces humbles instruments de la Providence furent la cause déterminante d'une

œuvre d'une souveraine importance au point de vue religieux. La requête, dont nous venons de parler, fut présentée à Mgr Th.-F. Hendricken, évêque de Providence, qui, semble-t-il, n'avait pas eu au début une très haute idée des Canadiens-français de son diocèse, mais dont les préventions s'étaient considérablement modifiées depuis quelque temps, grâce aux belles qualités de Mgr Dauray, actuellement curé du Précieux-Sang de Woonsocket, et alors curé des Canadiens de Central-Fall.

La réception des délégués de la Flint fut cordiale, sans doute, car, quelques jours plus tard, Mgr Dauray, alors l'abbé Dauray, recevait de Sa Grandeur la douce invitation, pour son cœur d'apôtre, de lui trouver un autre *french priest* du Canada.

Ce dernier ne se le fit pas dire deux fois et se mit sans tarder en route pour la mère patrie. Ici, la Providence devait lui faciliter sa tâche. Au lieu d'aller prendre directement le train à Boston, il prit une autre direction et passa par Worcester, où il s'arrêta au presbytère Notre-Dame de cette ville. Il y rencontra un jeune prêtre du diocèse de Montréal, plein de talent et d'activité, robuste, fortement charpenté, dont la voix puissante et le rire sonore

mettaient la joie et l'entrain partout où il se trouvait.

L'entretien s'étant porté sur le but du voyage de l'abbé Dauray, qui était de procurer un premier curé aux Canadiens de la Flint, l'abbé Bédard, car ainsi se nommait ce prêtre de rencontre, s'écria de suite joyeusement :

“Pourquoi ne serais-je pas ce curé ?”

Charmé d'une telle proposition, Mgr Dauray, nous lui restituons ce titre, n'alla pas plus loin, et, quelques jours plus tard, les deux prêtres canadiens se présentaient devant le vieil évêque de Providence qui, après un moment d'examen évidemment satisfaisant sur le nouveau venu, dit, en s'adressant à Mgr Dauray avec un accent fortement irlandais :

Where did you pick up that big fat fellow?—
Où avez-vous pris ce garçon gros et gras ?

Quelques jours plus tard les deux amis, Dauray et Bédard, comme il se désignaient mutuellement dans l'intimité, faisaient leur première excursion à travers les rochers et les broussailles de la Flint.

Parvenus à l'emplacement de l'église actuelle de Notre-Dame de Lourdes, Mgr Dauray dit à son compagnon en lui mon-

trant de cette hauteur les territoires environnant:

“Bédard, voici ton royaume.”

Puis faisant allusion au nom de l'abbé Bédard, Pierre, et aussi à la nature du terrain, il lui récita ce texte des Écritures en le modifiant:

“Pierre, tu es pierre, hé bien! sur ces pierres tu bâtiras ton église!”

Ces paroles, comme celle du Christ sur les bords du lac de Tibériade, devaient, toute proportion gardée, avoir une réalisation étonnante. L'on peut dire sans exagération que l'une des plus belles paroisses de la Nouvelle-Angleterre allait naître à cet endroit, s'y développer, y construire de merveilleux édifices religieux et, surtout, y faire briller d'un éclat radieux le flambeau de la foi. Bref, sur cette terre encore aux trois quarts infidèle, un nouveau site venait d'être choisi pour y arborer l'étendard de la croix. Rochers de la Flint choisis pour devenir l'emplacement d'un temple catholique, réjouissez-vous, car, comme celui du Calvaire, vous serez rougis du sang d'un Dieu!

En attendant, la paroisse de Notre-Dame de Lourdes était fondée, provisoirement comme paroisse mixte, en attendant l'érec-

tion de celle de l'Immaculée-Conception, de langue anglaise, qui ne devait pas tarder.

Cet événement mémorable avait lieu en juillet 1874.

La nouvelle paroisse était un démembrement de la paroisse Sainte-Anne fondée en 1870 par M. l'abbé A. de Montaubricq, un prêtre français.

Les premiers paroissiens de Notre-Dame de Lourdes venaient pour la plupart *d'en bas de Québec* ou, pour parler plus exactement, des environs de Rimouski, surtout de Sainte-Flavie: ce qui prouve que l'émigration se pratique surtout par correspondance entre ceux déjà rendus aux États-Unis et ceux qui restent au Canada.

C'était de fort braves gens, laborieux et honnêtes. Bien qu'ils ignorassent généralement la langue anglaise et, à leur arrivée, le travail des manufactures, ils ne tardèrent pas à devenir des ouvriers habiles, d'excellentes mains, suivant leur expression, et à conquérir l'estime de leurs patrons.

Inutile d'ajouter que le quartier qu'ils avaient envahi offrait une singulière animation par leurs nombreuses familles qui y pullulaient, à la grande stupéfaction des Américains généralement peu prolifiques.

Mais cette population était surtout profondément croyante, remplie de piété et sans respect humain. A les voir bien chez eux dans cette prétendue terre d'exil, on eut dit qu'un petit morceau du Canada français s'était détaché de la province de Québec pour venir s'enclaver dans un coin de Fall-River.

Ces pierres vivantes de l'Eglise, suivant l'expression de l'Apôtre Saint-Pierre, qui devaient constituer les premières assises d'un édifice spirituel élevé à la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, méritent aussi que leurs noms, peu connus des hommes, soient en honneur pour le temps et pour l'éternité.

CHAPITRE V

LE CURÉ BÉDARD

Il y a eu à Fall-River, et il y aura plusieurs prêtres remplissant la charge de pasteur, mais il n'y en aura qu'un qu'on désignera toujours sous le nom de curé tout court, sans l'étiquette révérencieuse de Père, d'abbé ou de monsieur, tant ce personnage semblait absorber pour lui seul ce titre important. C'est pourquoi nous nous servons de cette désignation populaire: le curé Bédard, qui est restée dans toutes les bouches.

Comme sa vie a été racontée dans une notice biographique, parue à Fall-River, en 1886, et due à la plume d'un écrivain du nom de P.-U. Vaillant, nous ne saurions mieux faire que de citer copieusement cet auteur, sans trop nous laisser entraîner aux polémiques un peu passionnées qu'elle soulève.

"Pierre-Jean-Baptiste Bédard naquit à St-Rémi, dans le comté d'Iberville, en Canada, le 6 novembre 1842, d'une famille de riches cultivateurs de l'endroit. Son père, Charles Bédard, était l'un de ces types

de franchise, d'honnêteté et de jovialité que l'on retrouve encore dans nos campagnes canadiennes. Sa mère, Marie-Louise Parent, joignait à une grande piété toutes les qualités qui font de la femme canadienne une épouse chrétienne, une mère dévouée et capable des plus grands sacrifices pour assurer le bonheur de ses enfants."

Ses études classiques, commencées au collège de l'Assomption, se terminèrent au petit séminaire des Sulpiciens de Montréal, où, ayant fini son cours, il demeura dans l'enseignement durant deux années; puis il entra au grand séminaire. Autant qu'on peut en juger par ses mémoires, écrits à cette époque, elles furent solides et brillantes.

L'abbé Bédard, après son ordination, fut tour à tour vicaire à Saint-Gabriel de Brandon, où son talent remarquable pour la musique, sa voix puissante et mélodieuse, et surtout sa prédication, ont laissé un souvenir durable, à Notre-Dame de Grâce, à la Côte des Neiges, puis, enfin, à Saint-Valentin, paroisse rurale, alors atteinte du mal contagieux de l'émigration aux Etats-Unis.

A cette triste époque, des rangs entiers de nos belles campagnes canadiennes se

dépeuplaient. Aussi, rien n'était plus triste que la vue de ces nombreuses maisons silencieuses et fermées, aux fenêtres munies de planches, qui, dans leur abandon, semblaient porter le deuil d'une population annihilée par je ne sais quel cataclysme meurtrier.

“Ce fut le cœur gonflé d'amertume qu'un jour l'abbé Bédard alla reconduire, jusqu'à la gare du chemin de fer, une cinquantaine de ses paroissiens dans la force de l'âge, qui, après avoir entendu une messe célébrée par lui à leur intention, se dirigeaient sur divers points des grands centres manufacturiers américains. En voyant s'éloigner ces exilés volontaires, son cœur de prêtre s'émut à la perspective des dangers que couraient leur foi et leur patriotisme. Il pria longtemps et demanda à Dieu, comme une faveur spéciale, d'être un jour nommé missionnaire dans quelques grands centres de population canadienne des Etats-Unis: telle fut l'origine de sa vocation au ministère des âmes parmi ses compatriotes franco-américains”.

Le curé Bédard était doué d'un physique remarquable: tête superbe et stature d'athlète. Outre sa voix puissante, il possédait à un haut degré les qualités qui font

l'orateur : le savoir, la conviction et souvent la véhémence.

C'était une de ces natures exubérantes qui semblent rayonner incessamment et peuvent aborder de front les problèmes les plus compliqués et, ce qui vaut mieux, les résoudre. Mais cet homme au tempérament de feu, magnifique instrument pour le bien, pouvait bien aussi, la nature humaine est ainsi faite, avoir quelques-uns des défauts de ses qualités. Qui est parfait ici-bas ?

Au demeurant, il devait être d'une grande utilité pour ses futures ouailles dans leurs affaires, non seulement spirituelles, mais temporelles, leur servir de guide en toutes choses, et même conquérir aux yeux des Américains un immense prestige.

Aussi, les familles de langue française de la Flint ne devaient pas tarder à se grouper sous un tel pasteur et à mettre sous sa vigoureuse direction toutes leurs énergies pour les œuvres de Dieu.

D'ailleurs, au milieu de ses compatriotes un peu dépaysés mais profondément chrétiens, dans un pays étranger de langue, mais tolérant, le nouveau curé, dès son arrivée, dut se sentir à l'aise pour déployer son activité d'apôtre. Aussi, faire briller la foi

catholique au pays jadis puritain et quaker, y faire admirer l'esprit d'ordre de notre sainte religion parmi des gens d'affaires capables de l'apprécier, en un mot, conquérir l'estime d'un pays d'adoption en attendant l'époque de sa conversion: tels furent, tels devaient être les rêves du curé Bédard en venant s'installer à la Flint.

En terminant cette courte biographie, nous ne pouvons résister au désir de citer un passage de Lacordaire, suivi de quelques réflexions de l'abbé Bédard que nous trouvons dans les mémoires de ce dernier. Ces citations nous montreront davantage le cœur de cet excellent prêtre:

“Lorsqu'un jeune homme, aidé de cette grâce toute-puissante qui vient du Christ, retient ses passions sous le joug de la chasteté, il éprouve dans son cœur une dilatation proportionnée à la réserve de ses sens: et le besoin d'aimer qui fait le fond de notre nature, se fait jour en lui par une ardeur naïve qui le porte à s'épancher dans une âme comme la sienne, fervente et retenue. Il n'en cherche pas en vain longtemps l'apparition. Elle s'offre à lui tout naturellement, comme toute plante germe de la terre qui lui est propre. La sympathie ne se refuse qu'à celui qui ne l'inspire pas, et

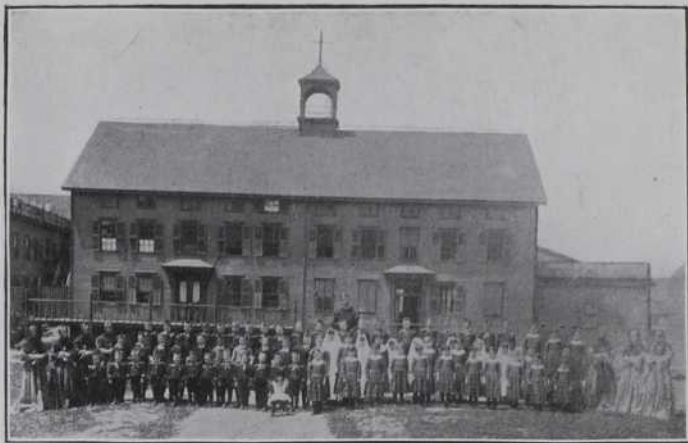
celui-là l'inspire qui en porte en lui-même le généreux ferment. Tout cœur peut la posséder et par conséquent tout cœur peut attirer à lui, n'importe à quel âge. Mais combien plus dans la jeunesse!..... Combien plus lorsque le front est paré de toutes les grâces qui attendrissent et que la vertu illumine de cette autre beauté qui plaît à Dieu lui-même.....”

“C'est ainsi que j'aime les jeunes gens, moi,” continuait-il dans son journal. “Il sont si souvent négligés par quelques prêtres. Il est vrai que je suis jeune aussi; tant mieux!

“La jeunesse est meilleure qu'on ne le pense: elle fait plus de fautes, il est vrai, les occasions étant si nombreuses... mais quand on sait les prendre, on les corrige facilement. On ne les rend pas impeccables, mais bons et craignant Dieu.....

“Si jamais je deviens curé, je veux prendre un soin tout particulier de la jeunesse; car la génération future sera d'autant plus morale qu'on lui aura inculqué davantage le goût de la vertu..... Je veux aussi que mon église soit un modèle de propreté, comme il convient à la résidence du Dieu de la pureté..... J'aurai du beau chant et de la belle musique. “*Laudate Dominum in or-*





L'ANCIEN ORPHELINAT

gano" a dit le Psalmiste. Le chant et la musique sont comme deux ailes qui portent la prière aux pieds de l'Eternel."

LES DÉBUTS DE NOTRE-DAME DE LOURDES

La première messe dans une nouvelle paroisse est toujours un événement mémorable. C'est en quelque sorte la prise de possession d'un territoire nouveau par le roi du ciel, le divin Crucifié. Il en fut de même à la Flint. "Cette messe fut célébrée dans la maison en construction d'un Irlandais nommé Henry McGee, sur la rue Flint. L'autel avait été dressé sur deux madriers supportés par deux quarts à chaux. Parmi les chantres étaient MM. M. Bénoit et H.-A. Dubuque (1). Ce dernier a raconté depuis que le défaut de stabilité du lutrin et de la stalle, tous deux d'une construction aussi primitive, avaient été la cause innocente d'un peu de cacophonie dans l'exécution des différentes parties de cette messe. Le temps était très beau, mais excessivement chaud. Il y avait foule et rien n'était plus édifiant que de voir toutes ces têtes

(1) Député de l'état, solliciteur de la ville et maintenant juge de la cour suprême de Boston.

découvertes exposées aux ardeurs du soleil. Il y eut sermon en français d'abord et ensuite en anglais, que M. Bédard parlait alors avec beaucoup plus de difficultés que dans ces dernières années.

“Après la messe, s'ouvrit une liste de souscriptions pour construire une chapelle, qui réalisa la somme nécessaire au commencement des travaux. Les Canadiens se montrèrent enthousiastes et souscrivirent généreusement. Ajoutons en toute justice que plusieurs Irlandais s'empressèrent de les imiter. Bref, six semaines après. M. Bédard disait la messe dans la vaste chapelle qui fut bâtie sur la rue Bassett, sur le terrain de l'Orphelinat actuel.

“Cette première église fut construite en bois, et mesurait 110 pieds sur 45, avec une sacristie du côté nord. Elle logeait convenablement 1,600 personnes. Elle fut détruite en novembre 1883, par un incendie dont on a toujours ignoré l'origine véritable. Dans cette construction, comme dans les autres qui suivirent, M. Bédard ne s'effrayait pas du travail. Il mettait lui-même la main à l'œuvre et maniait la pince, le pic ou la pelle avec une désinvolture qui faisait l'admiration des ouvriers.

“Dans les premières années, le presbytère-

re fut la première maison venue. Le curé s'installait chez l'un ou l'autre de ses paroissiens. Il s'asseyait sans cérémonie à la table, avec les enfants qu'il aimait beaucoup, et partageait leur frugal repas tout en donnant de sages conseils au père et des consolations à la mère.

“Le courant de l'émigration du Canada s'accélérait tous les jours davantage, bientôt, la paroisse prit des proportions grandioses. L'église se remplissait trois fois le dimanche d'une foule avide de la parole de Dieu, que le pasteur infatigable distribuait avec onction dans les deux langues. Durant ce temps, la population irlandaise ayant aussi considérablement augmenté, M. Bédard accepta les services de vicaires irlandais qui furent successivement les abbés Tennian, Gormley et Kiernan.

“Toutefois, sa vie active de missionnaire et les nombreux services rendus à ses ouailles dans le domaine matériel, car il était leur conseiller, leur juge et leur protecteur, ne suffisaient pas à alimenter l'énergie dévorante du curé de Notre-Dame de Lourdes; son rêve de tous les instants était la fondation d'institutions où la jeune génération pût recevoir, avec la formation religieuse, les bienfaits d'une instruction solide dans

notre langue nationale, si souvent menacée au milieu de tant d'éléments étrangers.

“De formidables obstacles se dressaient devant lui dans l'accomplissement d'une pareille tâche. Le manque de ressources, qui aurait été pour plusieurs une pierre d'achoppement, n'était cependant pour lui qu'une question secondaire; mais il fallait l'assentiment de l'autorité religieuse qui alors ignorait notre histoire et nos traditions. C'était le point culminant, sur lequel tous les efforts de sa volonté et de sa persévérance étaient destinés à aller se heurter tous les jours.”

Ici, notre rôle d'historien nous force à constater les faits sans les apprécier ni en tirer des conclusions.

“Voyant que, en dépit de ses plaidoyers les plus éloquents où il s'efforçait de démontrer que les Canadiens des Etats-Unis devaient conserver leur idiome national, l'autorité épiscopale, personnifiée dans Sa Grandeur Monseigneur Hendricken, ne modifiait pas ses vues sur le maintien d'une langue appelée, disait-on, à disparaître rapidement, l'abbé Bédard songea, pour parvenir à ses fins, à constituer une corporation indépendante de l'évêque.

“Des bâtisses ainsi que plusieurs terrains

et résidences privées d'une grande valeur furent incorporés, en 1883, et portaient le nom de "Corporation Notre-Dame". Cette corporation était régie par neuf directeurs pour des fins d'éducation et de religion, et était entièrement indépendante des autorités diocésaines. Ajoutons que la maison qui servit plus tard de collège, avec un lopin de terre adjacent, avaient été donnés à une communauté religieuse à la condition qu'elle y érigeât un hôpital dans un laps de temps déterminé, et que ces conditions n'ayant pas été remplies, la propriété est revenue de droit à la corporation."

Pour montrer l'esprit d'entreprise du curé Bédard, si l'on en croit son biographe, et ceci concorde avec l'acte d'incorporation susmentionné, celui-ci songeait à pourvoir sa paroisse, non seulement d'écoles primaires pour garçons et filles et d'institutions de charité, mais encore d'un collège classique.

Ce projet audacieux était peut-être un peu prématuré; toutefois n'y a-t-il pas des crimes plus irrémissibles que celui-là?

"En attendant la réalisation de ses desseins, l'abbé Bédard avait réussi à introduire les Révérendes Sœurs de Jésus-Marie de Sillery, dans sa paroisse. Il leur confia

l'éducation des enfants, en 1877, un pensionnat pour les filles et un orphelinat, également pour les filles, en 1878, et un Foyer, vers le même temps, pour les jeunes ouvrières. Dès 1876, il avait ouvert une école paroissiale.

En 1882 il fit construire un collège pour les garçons qu'il plaça sous la direction d'un professeur laïque, M. Rampon, dont le souvenir est resté en honneur dans la Flint, ainsi que celui de sa digne épouse qui fut successivement institutrice et organiste de Notre-Dame de Lourdes.

C'est aussi sous son règne que fut organisée la société St-Jean-Baptiste (sur le même modèle que notre grande société nationale du Canada) et que les congrégations des Dames de Sainte-Anne, des Enfants de Marie et du Tiers-Ordre de St-François furent également établies.

Ces sociétés, dont nous parlerons plus loin, ainsi que de quelques autres, n'ont cessé depuis d'être les plus fermes soutiens de la paroisse et de l'église de Notre-Dame. Au lieu de faire bande à part ou de se désintéresser des œuvres paroissiales, comme cela arrive ailleurs, elles furent jusque dans ces derniers temps comme les bras droits du

curé ou de ses vicaires, pour la fin commune, et l'on peut dire qu'elles ont contribué dans une large mesure à l'érection des édifices religieux qui font maintenant, à la Flint, la joie des paroissiens et l'admiration des étrangers.







COUVENT ACTUEL

CHAPITRE VI

LA MORT DU CURÉ BÉDARD

L'infatigable activité de ce prêtre de Dieu, ses succès, peut-être, mais surtout ses projets et son patriotisme trop bruyamment affiché, lui avaient suscité de nombreux embarras et valu plus d'une difficulté avec l'autorité diocésaine. Ajoutons à cela l'œuvre de calomnie de quelques-uns des nôtres qui, hélas! n'a pas totalement disparu de Fall-River, œuvre diabolique pratiquée d'abord dans l'ombre, mise ensuite au grand jour sous le couvert de l'anonymat pour devenir plus tard l'infâme chantage, et l'on aura l'idée de l'amertume qui empoisonna les dernières années de cet apôtre.

Qu'on ne s'en étonne pas; il y a même dans la vie des Saints de ces temps d'épreuves où tout semble se liguer contre les serviteurs du Grand Maître. C'est dans ces temps d'orage que leur vertu s'épure et que leur courage brille du plus vif éclat.

“Si d'un côté le nombre de ceux qui s'ingéniaient à perdre le curé Bédard dans l'o-

pinion publique était grand, le respect et la déférence que lui témoignaient les masses dans les occasions solennelles, l'amitié sincère de quelques confrères dans le sacerdoce, semblaient le dédommager amplement des persécutions dont il était la victime.

“Déchargé en 1882 d'une partie de son fardeau par l'érection de la paroisse irlandaise de l'Immaculée-Conception, M. Bédard ne put néanmoins encore goûter le repos dont il commençait à ressentir le besoin impérieux. Il aurait pu, certes, avoir facilement un prêtre de langue anglaise comme vicaire, mais, pour des raisons que nous pouvons supposer, il refusait respectueusement, mais avec fermeté, ceux qu'on lui proposait. Quelquefois, l'évêque, en le remerciant des sommes importantes qu'il lui envoyait, lui accordait des pouvoirs très limités pour un confrère de passage; mais il les lui refusait généralement en maintes circonstances.

“Un jour de retraite, l'église était remplie de fidèles; la chaleur était étouffante et M. Bédard, malade, avait peine à se tenir au confessionnal. Sur ces entrefaites arrivent quatre prêtres canadiens. “Télégraphiez vite à Providence pour avoir nos pouvoirs”,

dit l'un deux, "et nous allons vous donner un bon coup de main!" Le télégramme partit et la réponse prévue de M. Bédard fut..... un refus."

Ces détails, qui montrent la situation tendue entre le prêtre patriote et son ordinaire, qui l'estimait néanmoins, et ceux que nous omettons relativement à une certaine partie du clergé de langue anglaise qui exerçait une grande influence dans le diocèse de Providence, nous les fournissons avec une certaine répugnance, mais ils sont nécessaires pour l'intelligence du chapitre qui va suivre.

Qu'on ne s'en scandalise pas, il y a eu autrefois des luttes acrimonieuses entre d'éminents personnages que l'Église a placés sur ses autels.

Nous sommes du reste de l'avis de Léon XIII qui voulait que la vérité fût connue même dans l'histoire de la papauté.

"La santé du curé de N.-D. de Lourdes s'affaiblissait sous le poids du travail qu'il était condamné à faire seul. Sa réputation lui amenait une foule de Canadiens des autres paroisses de la ville desservies par des prêtres de langue anglaise. Il ne songeait même pas à leur refuser son ministère."

Bref, le dénouement arriva, le 24 août 1884.

“La veille de sa mort, un grand nombre d'enfants de la paroisse devaient faire leur seconde communion le lendemain. Se sentant incapable de les confesser tous, il demanda du secours sans pouvoir l'obtenir. Le soir, se sentant fatigué, il se mit au lit, il fit appeler les enfants et en confessa autant qu'il put jusque vers minuit. A quelque'un qui l'engageait à se reposer, il répondit comme autrefois Jésus le fit à ses apôtres: “*Sinite parvulos venire ad me*”. (Laissez venir à moi les petits enfants). Il sentait que c'était le dernier acte de sa vie, car il ne les renvoya que quand ses mains inertes ne purent plus s'élever pour les bénir. Il parut alors s'assoupir un instant, puis il dit à une de ses nièces qui, pour être prête à lui donner ses soins, s'était jetée sur un canapé à la porte de sa chambre: “Va te coucher dans ton lit, ma fille; je me sens si bien que je n'aurai plus besoin de toi cette nuit.” Elle obéit avec quelque répugnance et, le matin, quand elle entra dans sa chambre, elle le trouva couché paisiblement, les mains croisées sur sa poitrine et son chapelet enroulé autour de ses doigts. Il était mort.”

Ainsi s'éteignit à la fleur de l'âge, un saint prêtre, une intelligence d'élite, un homme remarquable à tous points de vue, qui, même dans sa tombe, ne devait pas désarmer la calomnie, mais qui demeure dans la mémoire reconnaissante des Canadiens de la Flint, le fondateur véritable de la paroisse de N.-D. de Lourdes.



CHAPITRE VII

LES TROUBLES DE LA FLINT

Nous sommes parvenus à un point de cette histoire où il faut mettre en regard deux conceptions ou théories adverses: celle de l'assimilation à outrance des races catholiques des Etats-Unis, au point de faire disparaître les différences de langues, de traditions et de coutumes dans le grand tout soi-disant américain, et celle de la conservation, à ces mêmes races, de leurs idiomes, de leurs traditions propres, sous la tutelle respective de prêtres nationaux, tout en favorisant un patriotisme de bon aloi envers le pays d'adoption. Ces deux théories se résument dans la paroisse dite nationale et la paroisse strictement territoriale sans tenir compte de ceux qui l'habitent.

Les tenants de la première théorie, dont l'illustre archevêque de Saint-Paul, de vénérée mémoire, Mgr Ireland, et un certain nombre de ses collègues dans l'épiscopat, bien que résignés aux nécessités urgentes de la première heure basées sur l'ignorance de l'anglais d'une partie de leurs ouailles,

ne voulaient ou toléraient les paroisses nationales que pour les éliminer graduellement dans le cours des années.

Le but que se proposaient ces hommes éminents visait la gloire et le développement de l'Eglise Américaine dont ils s'étaient constitués les champions. Avoir sous leur direction un groupe compact de catholiques parlant la langue du pays leur semblait le moyen le plus efficace de faire de l'apostolat au milieu de leurs compatriotes, en majeure partie infidèles ou hérétiques.

Ne contestons pas la noblesse de leur idéal et n'allons pas, sous l'empire de la passion, ravaler ces nobles vues en des motifs d'intérêt mesquins ou de simples désirs de simplifier l'administration des diocèses et, surtout, d'indignes rivalités provenant de la chair et du sang.

Les défenseurs de la théorie opposée soutenaient et soutiennent encore que, dans un milieu où la foi catholique n'est le partage que d'une minorité restreinte, il faut aux races catholiques la conservation intégrale de ce qui constitue leur héritage ancestral pour se protéger d'abord et, ensuite, exercer l'influence chrétienne voulue, grâce

au bilinguisme, dans la république américaine.

Nous n'avons que faire de donner ici la solution de ce cas épineux. Nous l'avons déjà fait du reste, qu'on nous pardonne ce péché de jeunesse, dans un ouvrage assez étendu intitulé: l'"Histoire de la race française aux Etats-Unis."

Monsieur l'abbé Bédard avait été, inutile de le dire, un apôtre ardent, peut-être un peu trop, de l'idée nationaliste. Dans la lutte épique qui marqua les dernières années de sa vie, il s'était fait des ennemis dans le diocèse de Providence et aliéné l'affection de son évêque. Quand il mourut, ce dernier, qui voyait avec une certaine crainte son diocèse envahi par les Canadiens, se décida, après le court interrègne de l'abbé Nobert à la Flint, à nommer en cette paroisse un curé de langue anglaise, M. McGee.

C'était un excellent prêtre, sans doute, mais Irlandais, et "les adversaires de l'abbé Bédard s'étaient vantés," dit le P. Hammond, s. j., "d'imposer aux Canadiens un prêtre de leur choix."

Il n'en fallut pas davantage pour mettre le feu aux poudres.

C'est pourquoi, une délégation de paroissiens fut chargée d'aller représenter respectueusement à Monseigneur l'évêque de Providence que le désir unanime de la population française du village Flint était d'être desservie par un prêtre de leur nationalité. La requête n'eut pas de succès, si ce n'est peut-être, celui de la nomination de l'abbé Eugène-J. Bachand, comme vicaire de M. McGee. C'était une demi-mesure; les Canadiens ne voulurent point s'en contenter. Ils continuèrent à protester, et s'abstinrent en grand nombre de fréquenter l'église. Après un an de ce régime, M. l'abbé McGee, n'y pouvant plus tenir, remit sa cure entre les mains de l'évêque, qui lui donna un autre Irlandais pour successeur, M. l'abbé Owen Clark.

Son règne ne fut pas long, car les paroissiens lui exprimèrent très explicitement, dès son arrivée, leur regret de ne pouvoir l'accepter comme leur curé, leur détermination étant bien arrêtée de lutter jusqu'au bout pour obtenir, de l'autorité diocésaine, un curé de leur nationalité. Voyant la ferme attitude des Canadiens, M. l'abbé Clark demanda incessamment à l'évêque de le relever de ses fonctions curiales. L'évêque irrité ferma l'église. C'était au mois de

février 1885. Les Canadiens furent privés d'église et de prêtre pendant huit mois.

Dans cette complication de leurs affaires religieuses, il crurent que c'était de leur devoir d'en appeler à un tribunal supérieur: Leur cause fut donc portée à Rome; et, à l'automne de la même année, le Saint Siège régla la question à la satisfaction des Canadiens.

"Rome, dit le P. Hamond, s. j., dans "Les Canadiens de la Nouvelle-Angleterre," n'a pas, il est vrai, reconnu, et ne pouvait pas le reconnaître, un strict droit de justice à n'être desservis que par des prêtres canadiens, mais, concession précieuse pour les émigrés, Rome admit la valeur des raisons de haute convenance et d'intérêt religieux de premier ordre qu'il y avait, de donner, autant que possible, à ces catholiques, des prêtres de leur nationalité."

"Quoi qu'il en soit des instructions de la Propagande, à l'autorité diocésaine, évidemment demeurées secrètes, voici ce qui arriva: Monseigneur vint lui-même dire la messe dans l'église de N.-D. de Lourdes deux dimanches consécutifs, accompagné, chaque fois, de M. l'abbé Ferron, devenu, au grand étonnement des Canadiens, leur troisième curé irlandais. Mais comme les

Eminentissimes Cardinaux de la Propagande avait assuré à M. N.-R. Martineau (1), à Rome, que justice leur serait rendue, ils ne désespérèrent pas que les choses prendraient bientôt une tournure plus satisfaisante. En effet, en décembre 1885, monsieur l'abbé J.-M. Laflamme, curé de St-Ephrem d'Upton, arrivait du Canada avec l'entente des évêques de Providence, R. I., et de St-Hyacinthe, pour exercer le saint ministère dans la paroisse de Notre-Dame de Lourdes. Mais ce n'était qu'une transition... Trois mois plus tard, le 17 mars, 1886, monsieur l'abbé Ferron était retiré par son évêque, et monsieur Laflamme continua dans la suite à exercer les fonctions de curé."

Les troubles religieux étaient finis, l'ère de la paix commençait après une lutte acharnée de dix-huit mois. Grâce à Dieu, il n'y eut pas de défection dans les rangs des Canadiens, et si les prédicants essayèrent de pêcher en eau trouble, ils en furent pour leurs frais.

Tout rentra dans le calme; le dernier écho de cette épineuse question fut une

(1) Tel est le nom du délégué envoyé par les Canadiens de la Flint auprès de la Propagande pour y plaider leur cause ou exposer leurs griefs.

lettre du secrétaire de la Propagande, Mgr Jacobini, félicitant les paroissiens de l'heureuse issue de ces regrettables difficultés et les engageant à la soumission envers l'autorité diocésaine.



CHAPITRE VIII

MONSIEUR L'ABBÉ LAFLAMME

Monsieur l'abbé Laflamme avait toutes les qualités requises pour pacifier les esprits et panser les âmes un peu blessées de ses paroissiens. Homme de grande piété et d'expérience, joignant la science théologique à celle de l'ascétisme, éloigné jusque-là de ces luttes acrimonieuses, de ces conflits de races qui, hélas! surgissent trop souvent entre les catholiques des Etats-Unis, il devait se renfermer exclusivement dans l'accomplissement de sa charge pastorale. Malheureusement son règne fut de courte durée. Il ne desservit la paroisse Notre-Dame que jusqu'en septembre 1888.

Il eut pour vicaire M. l'abbé Payan, de mars 1886 à décembre 1887, auquel succéda M. l'abbé Antoine Bérubé.

Non seulement il s'appliqua pendant sa brève administration à pacifier les esprits, mais il sut trouver le temps de réparer les ruines morales qu'un malheureux état de choses avait forcément accumulées.

L'œuvre de l'éducation surtout avait

périclité; aussi le nouveau curé s'appliquait-il de toute son âme à faire renaître et à développer les institutions dont M. Bédard avait doté sa paroisse. L'académie des garçons fut agrandie, et plusieurs autres travaux nécessaires au bon fonctionnement des écoles furent accomplis.

En 1887, le pensionnat des Dames de Jésus-Marie fut construit à l'emplacement qu'il occupe encore aujourd'hui. Cette maison, qui peut donner asile à une centaine de jeunes filles, n'a cessé depuis lors de répandre à Fall-River l'inappréciable bienfait d'une haute éducation chrétienne, française et anglaise, parmi l'élite de la population franco-américaine.

Combien de mères de famille, de religieuses, en tous cas, de femmes véritablement distinguées sont sorties de ce couvent depuis sa fondation ?

Pendant le pastorat de M. l'abbé Laflamme à Fall-River, un important changement se fit dans le diocèse de Providence, Monseigneur Hendricken mourut et, quelques mois plus tard, Mgr Matthew Harkins recueillit sa succession.

Le nouvel évêque appartenait à l'archidiocèse de Boston et n'était pas étranger au ministère des âmes parmi les Canadiens.



CHURCH OF ST. J. P.



Rév. M. LAFLAMME

Il avait étudié au grand séminaire des Sulpiciens à Paris, et parlait correctement et même élégamment notre langue. Juste et courtois, rempli de l'esprit de Dieu, zélé par conséquent pour le salut des âmes, son règne épiscopal devait être une ère de prospérité pour tous les catholiques de son diocèse, quels que fussent leurs idiomes et leurs nationalités.

Ce fut bientôt l'âge d'or des paroisses dites nationales, et l'on vit sous sa sage direction s'épanouir un grand nombre de congrégations de langue française. Le cours obstrué des bienfaits de la grâce se trouva dégagé pour un temps et, dans les différentes parties du diocèse de Providence, se manifestèrent bientôt les bienfaits de la foi catholique.

Sous cette ère de liberté pour le bien, la population Canadienne s'accrut rapidement; un recensement, que M. Laflamme fit à cette époque, établit que la paroisse Notre-Dame possédait alors 900 familles formant un total de 5,000 âmes, dont 3,400 communians, et 600 enfants fréquentant les écoles paroissiales.

Pour des raisons concernant sa santé un peu chancelante, Monsieur l'abbé Laflamme se décida à retourner au Canada. Il

quitta sa paroisse au mois de septembre 1888 et accepta la position d'aumônier des Sœurs du Précieux Sang, à St-Hyacinthe.

Il fut, six ans plus tard, curé de St-Hilaire, puis, en dernier lieu, curé de West Farnham. A son départ, M. Laflamme reçut de ses paroissiens des témoignages bien mérités d'attachement, d'affection et de reconnaissance.

CHAPITRE IX

M. L'ABBÉ J.-A. PRÉVOST, CURÉ DE NOTRE-DAME DE LOURDES

En 1888, au mois de septembre, Sa Grandeur Mgr M. Harkins nommait à la paroisse de Notre-Dame de Lourdes M. l'abbé J.-A. Prévost, qui devait, durant les trente années qui se sont écoulées depuis lors, mener à bonne fin les œuvres grandioses qu'on y admire maintenant.

Jean-Alfred Prévost est né le 10 octobre 1849, à Saint-Charles de Bellechasse, Québec, de Magloire Prévost et de Marguerite Fournier. Il fit ses études au collège de Sainte-Marie de Monnoir et fut ordonné prêtre par Mgr L.-Z. Moreau, évêque de St-Hyacinthe. En 1879, et jusqu'en 1881, il était vicaire à Coaticook.

C'est là que l'abbé Charles Dauray, qu'on peut appeler l'ange tutélaire de la Flint, curé alors du Précieux-Sang de Woonsocket, fit connaissance avec le jeune abbé Prévost et le décida à se consacrer au ministère des âmes aux Etats-Unis et même à devenir vicaire dans sa propre paroisse.

Le nouveau vicaire se montra si zélé dans l'accomplissement des devoirs de sa charge que l'année suivante, en 1882, il était nommé curé de la paroisse du Sacré-Cœur de New-Bedford, qui faisait alors partie du diocèse de Providence. Le Sacré-Cœur était l'unique congrégation canadienne de cette ville. Il y fit construire un couvent et même un sous-sol pour la future paroisse de Saint-Hyacinthe, dans la partie sud de New-Bedford.

Sous sa sage et active direction, les dettes furent payées, les sociétés organisées, et la congrégation devint l'une des plus florissantes du diocèse.

En se rendant au désir de son évêque, M. l'abbé Prévost faisait un réel sacrifice. Il assumait une dette de \$40,000, soit \$20,000 sur le terrain où sont actuellement l'église, le presbytère et l'orphelinat, et 20,000 sur le cimetière acheté par M. l'abbé Laflamme. Il se trouvait de plus privé de propriétés importantes, vendues par son prédécesseur, qui, devenues nécessaires, furent rachetées plus tard au prix de \$42,000.

Mais l'abbé Prévost était bien l'homme de la Providence pour la mission qu'elle lui confiait par le choix de l'évêque; car Dieu lui avait accordé avec munificence les qua-

lités d'un constructeur et d'un financier. Doué d'une ténacité et d'une énergie à toute épreuve, sachant temporiser au besoin, il ne devait cesser de poursuivre la réalisation des plans qu'il avait conçus dès son arrivée à Notre-Dame de Lourdes.

Sous son habile direction, en effet, on vit les édifices sortir du sol les uns après les autres, au temps marqué, à l'endroit voulu, et l'argent, qui semblait provenir d'une source intarissable, affluer dans les coffres de la paroisse.

Mais, n'anticipons pas, et, pour le moment, contentons-nous de terminer cette courte biographie.

L'abbé J.-A. Prévost possède un jugement solide et une claire vision des choses. Sa parole pittoresque et souvent énergique va droit au but et résout les problèmes les plus ardues en quelques mots qui n'y vont pas par quatre chemins. Aussi, ses discours, volontairement dépourvus des vaines fleurs de la rhétorique, savent implanter la conviction dans les esprits les plus réfractaires, et les gens, sortant de l'église après l'avoir entendu, disent, au lieu de lui prodiguer de vains éloges: Ce qu'il nous a dit est vrai. En tous cas, ce n'est pas lui qui encouragera jamais ce genre moderne où des mots ima-

gés tombent comme de véritables torrents dans un désert d'idées.

Aux qualités de l'esprit, l'abbé Prévost joint celles du cœur. C'est un grand patriote, pour ceux de sa race, mais aussi un loyal citoyen de sa patrie adoptive. Aimé et estimé de son évêque, il jouit en même temps d'une grande considération au milieu du clergé de toute la Nouvelle-Angleterre et même du Canada; mais ceux au milieu desquels il est le plus populaire, le mieux aimé, ce sont les faibles et les petits. Il faut voir l'accueil que lui font les enfants de l'orphelinat, dont nous parlerons plus loin, quand il se rend dans leurs cours de récréation ou dans leurs salles. Le spectacle est vraiment touchant, et l'on comprend que c'est à juste titre qu'on le désigne maintenant sous le nom de : Père des Orphelins.

Connaissant bien imparfaitement l'ouvrier, nous saurons, je l'espère, mieux l'apprécier dans ses œuvres.

CHAPITRE X

L'ADMINISTRATION DU NOUVEAU CURÉ

Le nouveau curé de Notre-Dame de Lourdes avait un vaste champ d'action pour déployer ses talents de pasteur. Si, à son arrivée à la Flint, le curé Bédard avait trouvé tout à faire, M. Prévost y trouva tout à refaire, à l'exception du couvent.

“Dans le domaine spirituel, il fallait continuer de réparer les ruines causées par les troubles de 1885 - 1886; dans le domaine matériel, les constructions temporaires de M. Bédard menaçaient de tomber en ruines, ou ne suffisaient plus aux besoins de la population; car la paroisse comptait maintenant un millier de familles, et ce nombre allait toujours croissant. Il fallait tout reconstruire, et d'une façon stable, cette fois, et digne de la paroisse. M. Prévost ne recula pas devant la tâche et se mit aussitôt à l'œuvre.

“Après avoir payé les dettes que lui avaient léguées ses prédécesseurs, M. Prévost commença, en 1890, les travaux de construction de l'église actuelle dont M. Louis

G. Destremps fut l'architecte et le directeur."

Disons en passant que le défaut que l'on a pu reprocher à son œuvre, du moins dans son apparence extérieure, ne peut être imputé à ce dernier; ses plans, en effet, furent raccourcis par l'autorité diocésaine pour diminuer la dépense.

"Entre temps, commença une série de tracasseries et d'épreuves pour le dévoué curé de Notre-Dame."

En 1893, la chapelle de M. Bédard était détruite par le feu. De là grand embarras et grand ennui pour le curé et les vicaires. Après avoir multiplié les offices du dimanche dans le sous-sol de l'église irlandaise de l'Immaculée-Conception et dans la chapelle minuscule de l'orphelinat, on en vint à loger toute la population française de la Flint sous une immense tente de toile qui prit tant bien que mal l'apparence d'une église; mais cette demeure patriarchale, où l'on subissait trop aisément les variations de la température, n'était rien moins que confortable. Elle n'en a pas moins laissé dans l'esprit des gens un souvenir légendaire.

En 1894, éclatait la grève parmi toutes les catégories des ouvriers des filatures. Ce

fléau périodique, qui paralysa la vie industrielle de Fall-River, dura quatorze semaines et réduisit une partie de la population à la famine. Comme le bolchévisme n'était pas encore inventé à cette époque et que l'ouvrier d'alors prisait peu le sabotage de l'usine, il n'y eut pas de graves désordres à déplorer. Seulement, comme il arrive souvent en de telles circonstances, cette grève, qui devint pour plusieurs la grève de la faim, ne fut pas une victoire pour les travailleurs, ce qui est presque toujours le cas dans toutes celles qui se font en dehors des industries d'utilité publique.

M. Prévost sut faire face à toutes ces fâcheuses éventualités. Il communiqua son courage à ses paroissiens et réussit à conduire, malgré tout, les travaux extérieurs de son église à bonne fin, en 1895.

L'église de Notre-Dame, dont le sous-sol devait être utilisé de suite, est bâtie sur le roc et, par sa maçonnerie épaisse et munie de contre-forts, semble vouloir défier les siècles. Son toit d'ardoise recouvre une charpente merveilleuse destinée à soutenir l'immense voûte, toute d'une pièce, qui, dans cette église sans colonne, paraît n'avoir d'autres points d'appui que l'ex-

trémité de ses arceaux cintrés. La façade, flanquée de deux tours carrées, ornée d'un œil-de-bœuf, au-dessus de la porte principale, de colonnettes, de pilastres, de corniches, de frontons, etc., dresse dans les airs deux robustes clochers dont les flèches atteignent près de trois cents pieds de hauteur.

Après le Bon Dieu, il fallut loger ses ministres. En 1896, la construction d'un spacieux presbytère en briques rouges fut entreprise et terminée l'année suivante. Le coût de cette bâtisse, située au coin des rues St-Joseph et Eastern, presque en arrière de l'église, fut de 25,000 dollars; il serait de 50 à 60,000 de nos jours, grâce aux unions qui ne cessent d'augmenter les salaires tout en diminuant les heures et la somme du travail.

Puis, vint le tour des écoles paroissiales dont l'érection, sous la forme d'un édifice bien chauffé, éclairé, en un mot hygiénique, s'imposait depuis longtemps. Jusque-là, en effet, les classes pour les garçons et pour les filles se trouvaient réparties en différents locaux qui étaient loin d'offrir les conditions requises par les inspecteurs de l'Etat. Ceux-ci avaient dû fermer les yeux à maintes reprises pour ne pas en condamner l'usage.

Cette vaste maison scolaire, qui prit la place de l'ancien orphelinat, fut commencée en 1898 et terminée à l'automne de 1900.

Un concours fut alors ouvert entre les différentes sociétés de la paroisse pour savoir laquelle aurait l'insigne honneur de donner son nom à la salle paroissiale qui se trouve au quatrième étage. Après une lutte des plus chaudes, la société Saint-Joseph, qui semblait se désintéresser de l'issue du combat, remporta haut la main la victoire. Les profits de ce baptême d'un nouveau genre s'élevèrent à quelques milliers de piastres.

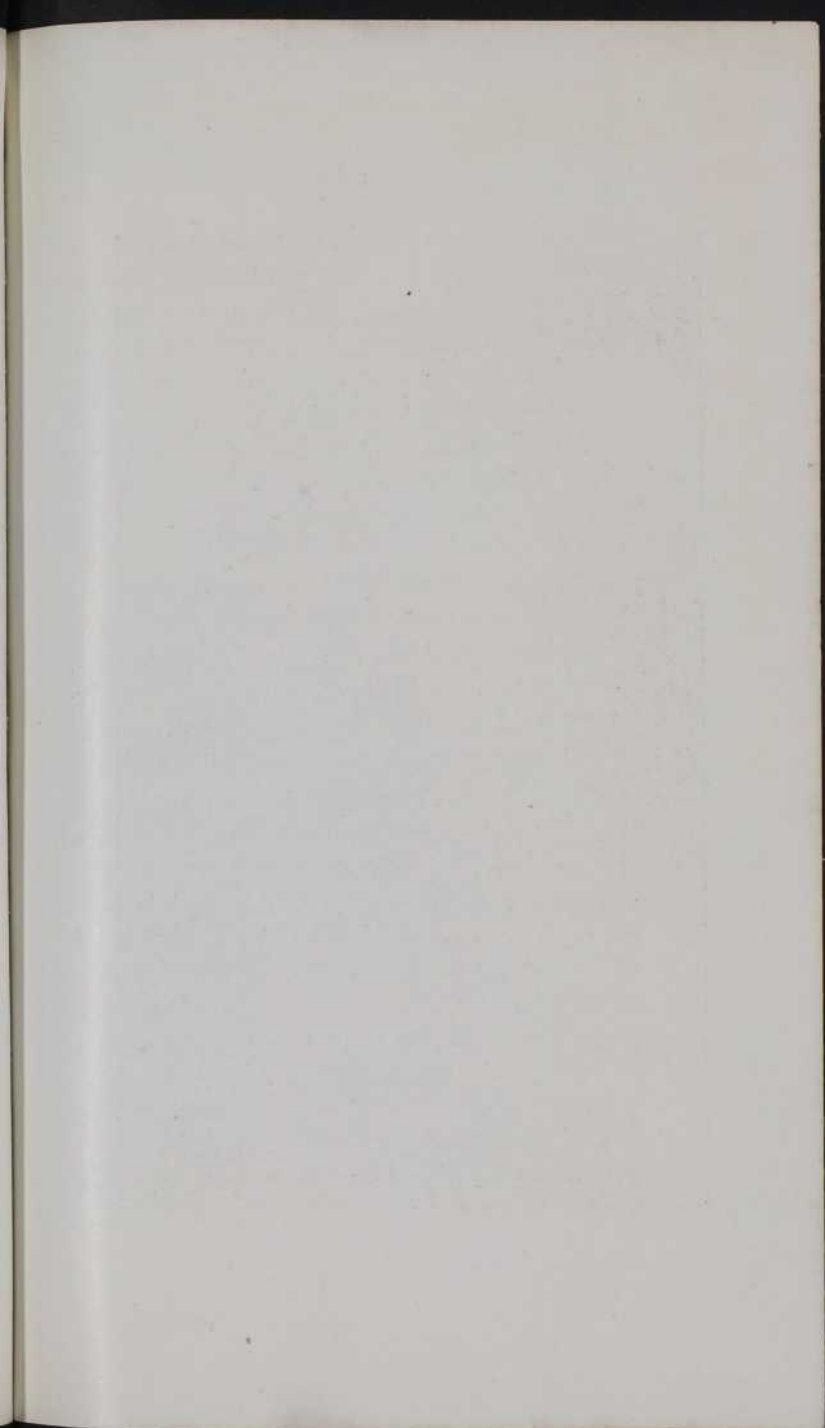
L'école de Notre-Dame de Lourdes, avec ses vingt-quatre classes, est devenue depuis trop étroite pour la population enfantine de cette paroisse et l'on songe actuellement à construire un collège pour les garçons.

Puisque nous sommes à parler d'écoles, disons de suite que, aux Etats-Unis, où les écoles publiques bénéficient seules des deniers publics, les catholiques sont tenus, afin de procurer à leurs enfants une instruction véritablement chrétienne, de s'imposer les dépenses supplémentaires de la construction et de l'entretien de leurs propres écoles, d'après un système qu'on désigne sous le nom d'écoles paroissiales. Ces écoles,

bilingues chez les Canadiens-français, se conforment généralement au programme des écoles de l'État, et, malgré l'enseignement des deux langues, rivalisent avec succès avec ces dernières. Il faut ajouter que les écoles paroissiales, placées sous la direction d'un prêtre de la paroisse, sont sous la haute surveillance des évêques qui, d'ordinaire, choisissent dans leurs clergés respectifs un visiteur ou inspecteur, lequel s'applique activement à promouvoir le bon succès de l'enseignement dans ces écoles.

A ceux qui pourraient contester l'utilité des lourds sacrifices de nos co-religionnaires américains, nous pourrions répondre que l'école est partout, mais surtout aux Etats-Unis, le vestibule de l'Église comme elle est, du reste, le prolongement de la famille. Nous pourrions même ajouter que le progrès de toute paroisse y est nécessairement attaché, et que, dans bien des cas, une paroisse sans église vaut mieux qu'une paroisse sans école catholique, pour l'excellente raison que là où manque la seconde la première devient souvent inutile.

A propos de l'instruction chrétienne si grandement appréciée par les paroissiens de Notre-Dame de Lourdes, il ne sera pas hors de propos de mentionner le personnel ensei-





PRESBYTÈRE ACTUEL

gnant qui a vu se succéder dans ses classes plusieurs milliers d'enfants des deux sexes. Il fut composé, au début, d'instituteurs laïques, puis des Frères des Ecoles Chrétiennes, pour les garçons, jusqu'en 1901, et surtout des révérendes Sœurs de Jésus-Marie de Sillery, qui sont encore à la Flint et qui, maintenant, sont presque exclusivement les seules qui enseignent dans les écoles paroissiales de cette localité. Sous leur habile direction l'enfance croît rapidement en sagesse, comme le divin Maître et si, à son exemple, elle ne devient pas parfaite, elle est du moins en bonne voie de le devenir.



CHAPITRE XI

LE PARACHÈVEMENT DE L'ÉGLISE

Après avoir fait construire, en 1902, un magnifique perron en pierre muni d'escaliers à rampes courbes ou tournantes et d'un double mur de revêtement pour les terrasses et les paliers, il fallut songer à terminer l'intérieur de l'église.

Il y eut d'abord une sérieuse étude des plans. Le style corinthien déjà adopté, en autant que l'édifice sans colonne s'y prêtait, fut maintenu. Seulement, après avoir marqué de son cachet élégant les piliers engagés dans les murs et la superbe corniche qui court autour du temple, il fallut lui adjoindre, dans les voûtes en plein cintre, une foule d'ornements pour l'encadrement des nombreuses peintures qui devaient les décorer. Monsieur le chanoine Bouillon, de l'archevêché d'Ottawa, architecte bien connu, fut d'un grand secours dans ces études préliminaires.

Il y eut plus d'un problème à résoudre, plus d'un obstacle à surmonter, mais enfin, grâce aux chiffres, aux règles du goût et aux

mesures géométriques, on finit par s'entendre et, en décembre 1902, commencèrent les travaux sous l'habile direction de M. Louis Destremps.

A partir de ce moment, tout marcha rondement. Le peintre italien, Ludovico Cremonini, installé dans la sacristie actuelle, transformée en atelier, reproduisait sur la toile ses puissantes compositions pendant que les menuisiers préparaient les murs, les voûtes à recevoir les enduits, les moulures, les corniches, les rosaces, les bas-reliefs, les sculptures et, surtout, les peintures.

Bientôt les travaux de plâtre de formes variées, confiés à un maître sculpteur, J. Castagnoli, commencèrent à sortir du moule pour aller prendre place aux endroits voulus et, quatre ans plus tard, en 1906, l'échafaudage ayant disparu, l'intérieur du temple de Notre-Dame apparut dans toute sa splendeur. Il ne manquait plus que les autels, les bancs, l'orgue et quelques accessoires, comme la table de communion, les candélabres et la lampe du sanctuaire qui furent installés un peu plus tard.

Ces différents articles, en harmonie avec le reste de l'église, méritent une mention spéciale; car, on ne lésine pas à la Flint,

pas plus dans les détails que dans l'ensemble, quand il s'agit de la maison de Dieu.

Les bancs, en chêne solide, légèrement bruni, sont élégants et confortables, et peuvent, sur le seul parquet de l'église, car il n'y a pas de galeries, asseoir ou loger au-delà de 2,000 personnes.

"L'orgue de Notre-Dame est un instrument de prix, tout ce qu'il y a de plus parfait et de plus moderne. Il a coûté \$15,000 et a été fabriqué à St-Hyacinthe, Canada, chez Casavant et Frère. C'est un orgue électrique. Son action est électro-pneumatique, et l'électricité est fournie par une pile de sept éléments. Les sommiers sont pneumatiques et construits avec une soupape à chaque tuyau. Les claviers sont en console et placés en avant du jubé. Tous les pistons font mouvoir les registres. Bref, c'est un instrument d'une grande puissance et d'une suave harmonie."

Le buffet, d'une blancheur immaculée, est d'un beau modèle et produit, avec ses nombreux tuyaux reliés ensemble par une double corniche, l'effet d'une forteresse adossée au portail intérieur de l'église.

Les autels, qui ont été modifiés depuis, ont été exécutés, d'après les plans du cha-

noine Bouillon, par Messieurs Paquet & Godbout, de St-Hyacinthe.

La table de communion est en marbre blanc du Vermont et repose sur de fines colonnettes de bronze en guise de balustres. Ces bronzes, ainsi que les deux superbes candélabres qui ornent la table sainte aux deux encoignures des transepts, viennent de la Maison Feeley, de Providence, R. I.

La lampe du sanctuaire, qui symbolise la prière et l'adoration des fidèles devant le Dieu de l'Eucharistie, un véritable bijou, est une œuvre admirable d'orfèvrerie; elle est en cuivre doré, enrichie de pierres précieuses, et a coûté la jolie somme de mille dollars. C'est un don princier d'un riche citoyen de la paroisse, Monsieur Aimé Barré.

L'église de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, dans sa blancheur de plâtres neufs, avec ses lignes hardies et ses hautes fenêtres non encore obscurcies (oh! bien légèrement) par des verrières, était déjà remarquable. Ses peintures surtout, bien en lumière, excitaient l'admiration générale: on venait de loin pour les voir et même les étudier. Ne serait-ce pas le temps d'en faire une courte analyse?

Et, d'abord, parlons du peintre. Ludo-

vico Cremonini n'était pas un simple copiste et, encore moins, un reproducteur d'images plus ou moins vulgaires qu'un client entiché exhibe en disant: "Faites-moi ça". Ce peintre était un artiste véritable qui avait été à bonne école. Coloriste émérite, il se proclamait disciple de Titien, du moins quant au clair-obscur, par l'emploi des couleurs simples, en évitant l'usage de ces ombres noires, opaques, qui s'altèrent avec le temps et détériorent même les œuvres des grands maîtres. Si l'on peut dire de lui qu'il est peut-être dessinateur contestable, du moins comme portraitiste, si ses tableaux de salon sont peu goûtés, à cause de la touche rude et volontairement imprécise de son pinceau, il n'en est pas moins un maître pour les œuvres de grandes dimensions et surtout pour les sujets religieux.

"En entrant dans l'église, le tableau qui frappe les yeux, c'est le "jugement dernier", tant par ses dimensions gigantesques que par son animation; c'est, paraît-il, l'un des plus grands tableaux du genre qui existent non seulement en Amérique, mais dans le monde entier. A n'en pas douter, cette peinture est une interprétation du "jugement dernier", œuvre capitale de Michel-

Ange dans la chapelle Sixtine du Vatican à Rome, arrangée et modifiée selon le tempérament de M. Cremonini. C'est ainsi que l'on voit le Père Eternel, représenté sous la figure d'un vieillard débonnaire, porté par les anges, et dans le bas à gauche, St-Pierre de Rome, dans un tourbillon de nuages, d'étoiles, qui n'existent pas sur le tableau de Michel-Ange.

"Au-dessous du Père Eternel, lui aussi entouré d'anges, le Christ irrité et tout-puissant juge les hommes. Près de lui, Marie, sa mère, intercède pour fléchir la colère céleste. Les élus et les saints occupent le haut du tableau. Les damnés sont au bas, où les morts ressuscitent au son de la trompette des anges. Caron, ce personnage mythologique très souvent représenté dans les scènes de l'enfer, est là, dans sa barque, frappant de sa rame les réprouvés."

Comme on le voit, il y a dans les grandes lignes du tableau de Cremonini une certaine imitation de celui de Michel-Ange. Le sujet étant le même, il y a nécessairement un rapprochement entre les deux œuvres. Mais ceci n'empêche que, par le groupement et surtout le dessin des personnages, le "jugement dernier" de Cremo-

nini ne puisse être classé que parmi les originaux.

“De chaque côté de ce grand tableau se voient dans la voûte, du côté de l'épître, en remontant l'église, les figures des prophètes, Daniel, Ezéchiel, Jérémie et Isaïe, et du côté de l'Evangile, en remontant également, celles des quatre évangélistes Saint-Jean, Saint-Luc, Saint-Marc, Saint-Mathieu. Ces divers médaillons sont l'œuvre de M. Marrisael, artiste d'une grande inspiration, et ne déparent pas, tant s'en faut, le travail de M. Cremonini.

“Retournons aux œuvres de ce dernier et passons à la Coupole qui n'en est pas une. Autour sont disposées différentes scènes de la vie de la Vierge et de Notre-Seigneur.

“Au centre, entourant une rose vitrée à l'américaine, se lisent les tableaux de l'Annonciation, de la Naissance de N.-S., de la Présentation de Marie au Temple, de Jésus au milieu des Docteurs, de l'Agonie de Jésus au jardin des Oliviers, et de la Flagellation de Jésus; puis, à la naissance de la voûte supportant cette retonde du côté de l'Evangile, les tableaux du Couronnement d'épines, de la Mort de Jésus sur le Calvaire, de la mise au tombeau de N.-S., du côté de l'épître, celui de la descente du

Saint-Esprit sur les Apôtres, de la mort de la Sainte-Vierge, de son Assomption dans le ciel. Au milieu de la voûte, entre la Coupole et le jugement dernier, se voit le tableau des saintes Femmes au tombeau de N. S., puis, en face, plus près de l'autel majeur, celui du Couronnement de la Sainte Vierge dans le Ciel: Ce sont les mystères du Rosaire.

“Tous ces tableaux sont des reproductions des œuvres des Maîtres de la Renaissance, arrangées par l'artiste pour le besoin de la circonstance. Ces tableaux sont très connus de tous, l'iconographie nous ayant, dès notre enfance, rendus familiers avec eux.

“Au-dessous de ce groupe, dans un gracieux paysage qui fait songer à ceux de Puvis de Chavannes, se trouvent rassemblées les Sybilles, ces antiques prophétesses qui étaient regardées comme ayant prédit la naissance de Marie et sa maternité divine; plus bas un peu, les prophètes qui ont annoncé la Vierge rédemptrice. La grâce raphaélesque des figures de ce tableau en fait, à notre avis, le plus beau de tout l'ensemble de la décoration de l'église.

“Au fond du sanctuaire, dans la voûte, se lisent cinq petits médaillons représentant, outre les trois vertus théologiques, la

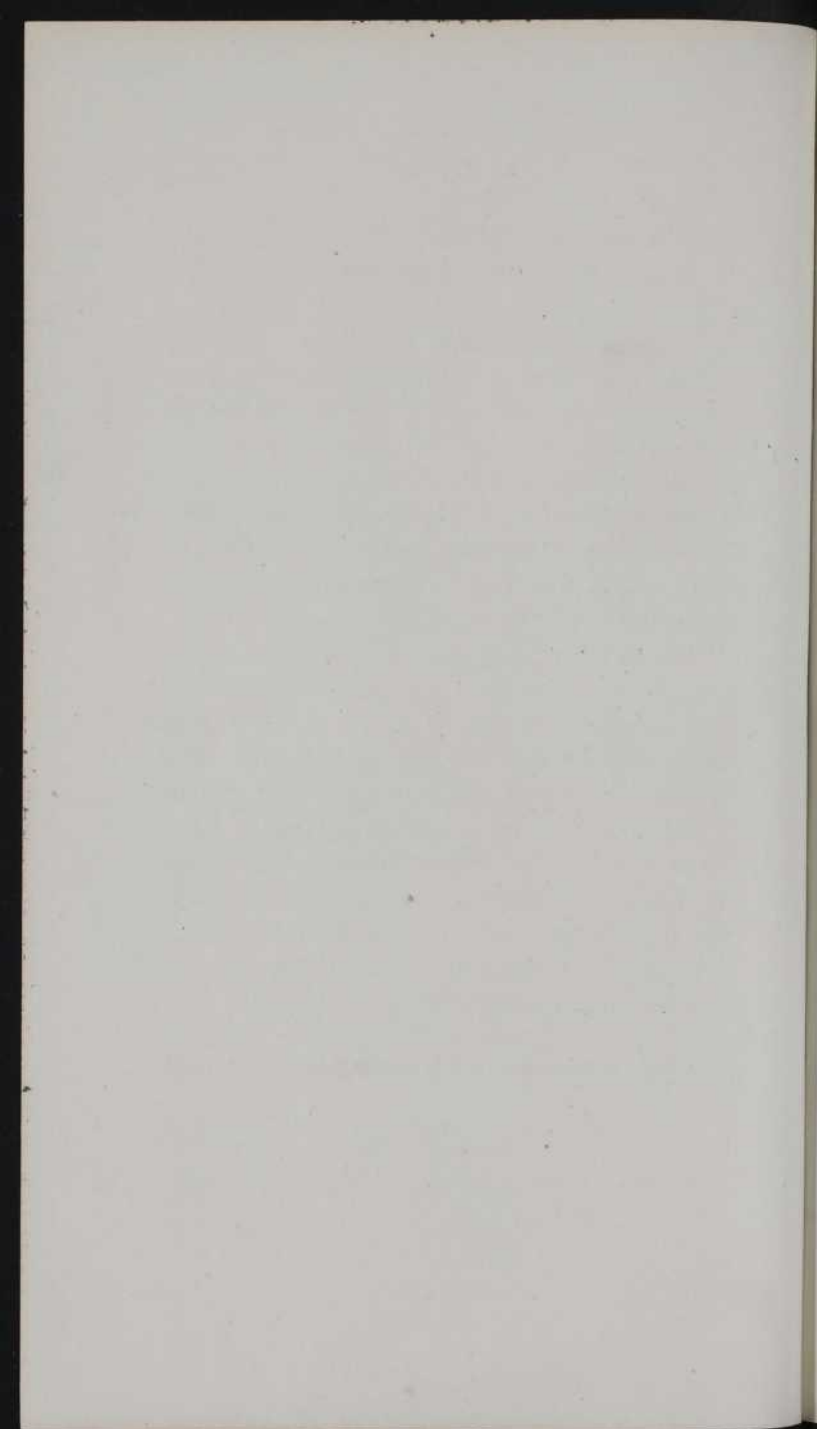
Foi, l'Espérance et la Charité, la Naissance de Marie et son mariage avec Saint-Joseph.

“Dans le sanctuaire aussi, du côté de l'épître, se voit un tableau représentant saint Joachim et sainte Anne offrant à Dieu Marie, leur enfant; en face, du côté de l'Evangile, un autre tableau représente la Sainte-Famille à Nazareth. Ces deux peintures, qui sont originales, tant par la composition que par le coloris, ne sont pas les moins belles de toutes.

“Les décorations, qui entourent ces peintures et forment l'ornementation générale de l'église, sont des guirlandes de fleurs blanches et or, à la manière de la Renaissance, qui s'enlacent dans des dessins capricieux, toujours conduits avec grâce, élégants arabesques exécutés en relief avec une finesse vraiment remarquable. Eclairées par l'illumination artificielle invisible de l'église, ces décorations deviennent d'une richesse incomparable”. (1)

(1) Programme des Noces d'Or de la paroisse Notre-Dame de Lourdes, pages 27 et ss.









MESSE PONTIFICALE ET CINQUANTENAIRE
26 OCTOBRE 1924

CHAPITRE XII

LA DÉDICACE DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME DE LOURDES

Cette imposante cérémonie eut lieu le 6 novembre 1906, en présence d'une foule nombreuse qui se pressait dans sa vaste enceinte.

Le programme-souvenir publié à cette époque, où nous avons largement puisé, évoque, en outre des renseignements précieux qu'il renferme, le souvenir d'un grand disparu: Monseigneur William Stang, premier évêque de Fall-River, qui pontifia à la grand'messe.

Cet homme remarquable, dont le zèle rivalisait avec le savoir, mourut deux mois plus tard, regretté de tous les fidèles des deux diocèses de Providence et de Fall-River. Il était né en Allemagne en 1854; il fut ordonné prêtre à Louvain en 1878, consacré évêque le 1er mai 1904, et sa mort, qui arriva à Rochester, Minnesota, à la suite d'une opération, eut lieu en février 1907. Cet évêque, l'un des plus brillants

de l'épiscopat américain, a laissé des œuvres éditées par la maison Benziger de New-York, qui restent comme des monuments impérissables élevés à sa mémoire. Signalons entre autres ouvrages "Pastoral Theology", vade mecum du clergé, marqué au coin de l'expérience, de la science et de la piété; "Pepper and Salt", ouvrage d'apologétique populaire dont le Père Louis Lalande nous a donné une élégante traduction sous le titre de "Croire, c'est vivre"; "Socialism and Christianity", œuvre puissante où le regretté défunt prophétisait le grand fléau qui ravage les populations actuelles. La traduction de ce dernier livre, faite à la demande de l'auteur, ne parut qu'après sa mort et fut en quelque sorte déposé sur sa tombe comme un suprême hommage.

C'est donc sous le haut patronage de ce regretté défunt, alors plein de vigueur et de vie, que se déroulèrent les fêtes grandioses de cette bénédiction d'église.

Le matin, à 6.30 heures, il y eut une première messe par M. J.-A. Prévost, qui, ce jour-là, revêtit les insignes de sa dignité de Protonotaire Apostolique.

Monseigneur Prévost, c'est ainsi qu'on le désignait depuis longtemps, n'avait ja-

mais soufflé mot du décret lui accordant cet honneur, qui porte la date du 23 novembre 1893. Il ne fallut rien moins que la bénédiction de son œuvre de prédilection pour le décider à prendre rang au milieu des dignitaires de notre Mère la Sainte-Église.

La deuxième messe, à 7.30 heures, fut célébrée par l'abbé J.-M. Laflamme, ancien curé de Notre-Dame de Lourdes.

A 9.30 heures, il y eut grande parade. Les gardes de la paroisse et de la ville escortèrent les évêques et les invités depuis le Stafford Square, limite de la paroisse, jusqu'à l'église, en suivant la rue Pleasant, richement pavoisée, au milieu d'une population enthousiaste.

A 10 heures, Mgr M. Harkins, évêque de Providence, commença la bénédiction de l'église.

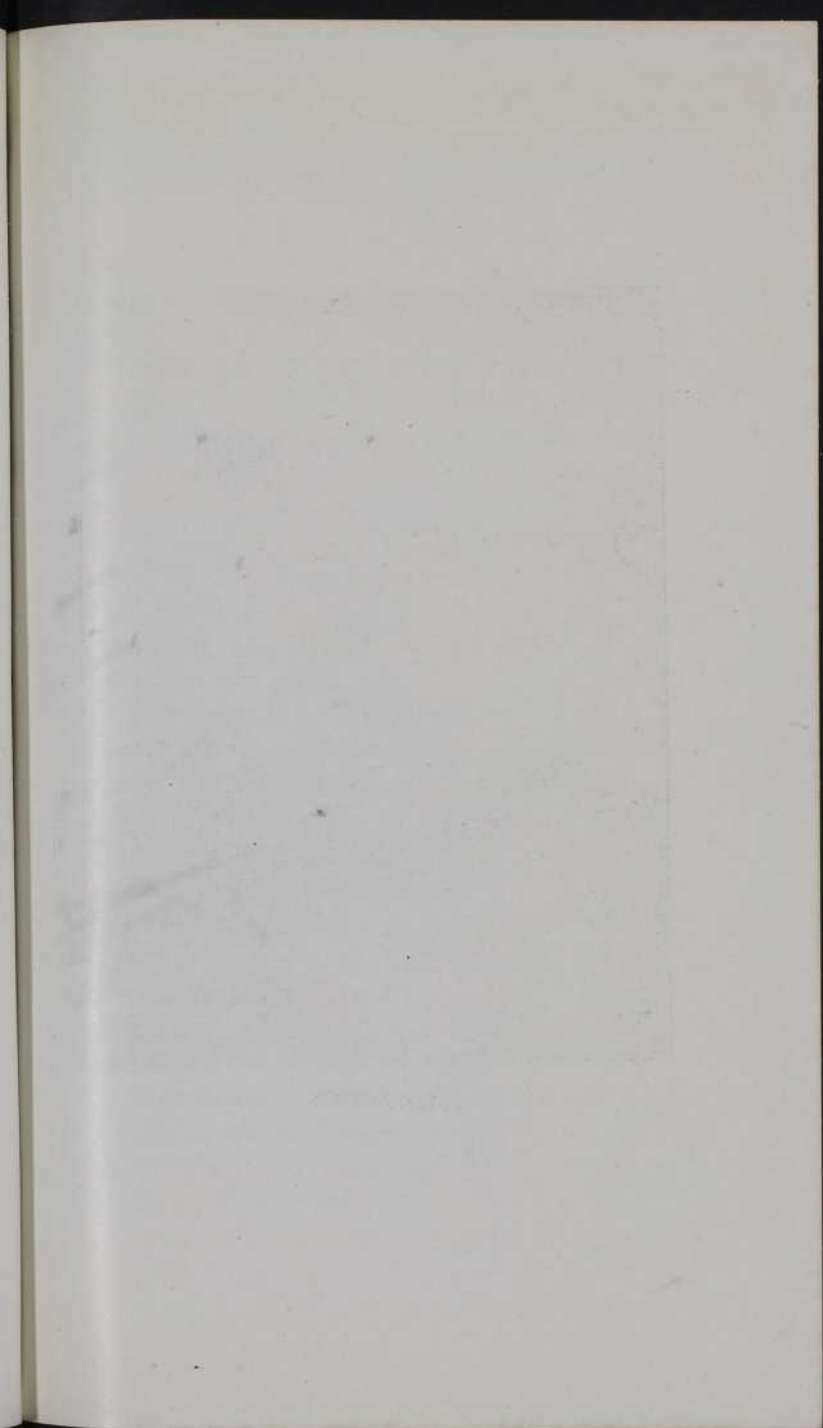
Cette cérémonie, si impressionnante, qui débute, en face de la porte centrale, au dehors de l'église, par ces paroles prononcées par l'évêque: "Inspirez d'avance toutes nos actions, ô Seigneur, et aidez-nous à les achever, afin que toutes nos prières et nos œuvres commencent et finissent par vous. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur," qui se continue dans le temple par ce can-

tique sublime de la pénitence, le psaume "Miserere", renferme cette prière d'une si haute signification :

"O Seigneur Dieu, qui, malgré que la terre et les cieux ne peuvent vous contenir, vous plaisez à avoir une demeure ici-bas, pour que votre nom y soit invoqué, nous vous prions, par les mérites de la bienheureuse Vierge Marie, de sainte Anne et de tous les saints, de regarder favorablement ce lieu, de le purifier en y répandant votre grâce, et de le conserver; et, de même que vous avez comblé les désirs de votre serviteur David, dans l'œuvre de son fils Salomon, comblez nos vœux dans cette œuvre, et chassez-en les maux spirituels. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc."

Et comment ne pas signaler cette autre oraison qui se récite en face de l'autel, après et avant le chant des psaumes de la dédicace ?

"O Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui avez donné à vos prêtres une grâce plus grande qu'aux autres afin que tout ce qu'ils font dignement soit réputé fait par vous-même, nous prions votre clémence sans bornes pour que vous visitiez ce que nous allons visiter et bénissiez ce que nous allons bénir; et que, à l'entrée de





Mgr STANG

notre bassesse en ce lieu, par les mérites de vos saints, les démons s'enfuient et les Anges accourent."

La bénédiction terminée, à 10.30 heures, une messe pontificale fut chantée par sa grandeur Mgr W. Stang. Le sermon fut donné par l'abbé J.-H. Deslauriers, curé de Saint-Antoine de New-Bedford, qui accomplissait dans sa paroisse une œuvre analogue à celle de Mgr Prévost à la Flint. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici le remarquable discours qu'il prononça en cette circonstance, discours marqué d'un patriotisme de bon aloi qui empoigna plus d'une fois son auditoire.

Après la messe, il y eut banquet, dans le sous-sol de l'église, servi, nous nous en rappelons, par les Dames de Ste-Anne, les Enfants de Marie, les Jeunes Gens de la Garde du Sacré-Cœur, sous l'habile direction de M. Joseph Rioux, capitaine de la Garde.

A ce banquet, dont Mgr Prévost fut le maître des cérémonies, il y eut plusieurs santés que nous indiquerons dans l'ordre suivant :

Le Pape,	Mgr P. Bruchési.
Diocèse de Fall-River,	Mgr Wm Stang,
Diocèse de Providence,	Mgr M. Harkins.

Le Président des Etats-Unis,
l'honorable C.-S. Greene.
Etats-Unis, l'honorable H.-A. Dubuque.
Fall-River, Son Honneur le maire John-T.
Coughlin.

Paroisse Notre-Dame,
Révérend C.-C. Dauray.

Enfin, ces fêtes inoubliables se terminèrent le soir par des vêpres pontificales chantées par Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, Archevêque de Montréal, où, à part le programme musical qui ne laissait rien à désirer, ainsi qu'aux messes, on put admirer le nouvel aspect du nouveau temple éclairé, le soir, par des centaines d'ampoules électriques.

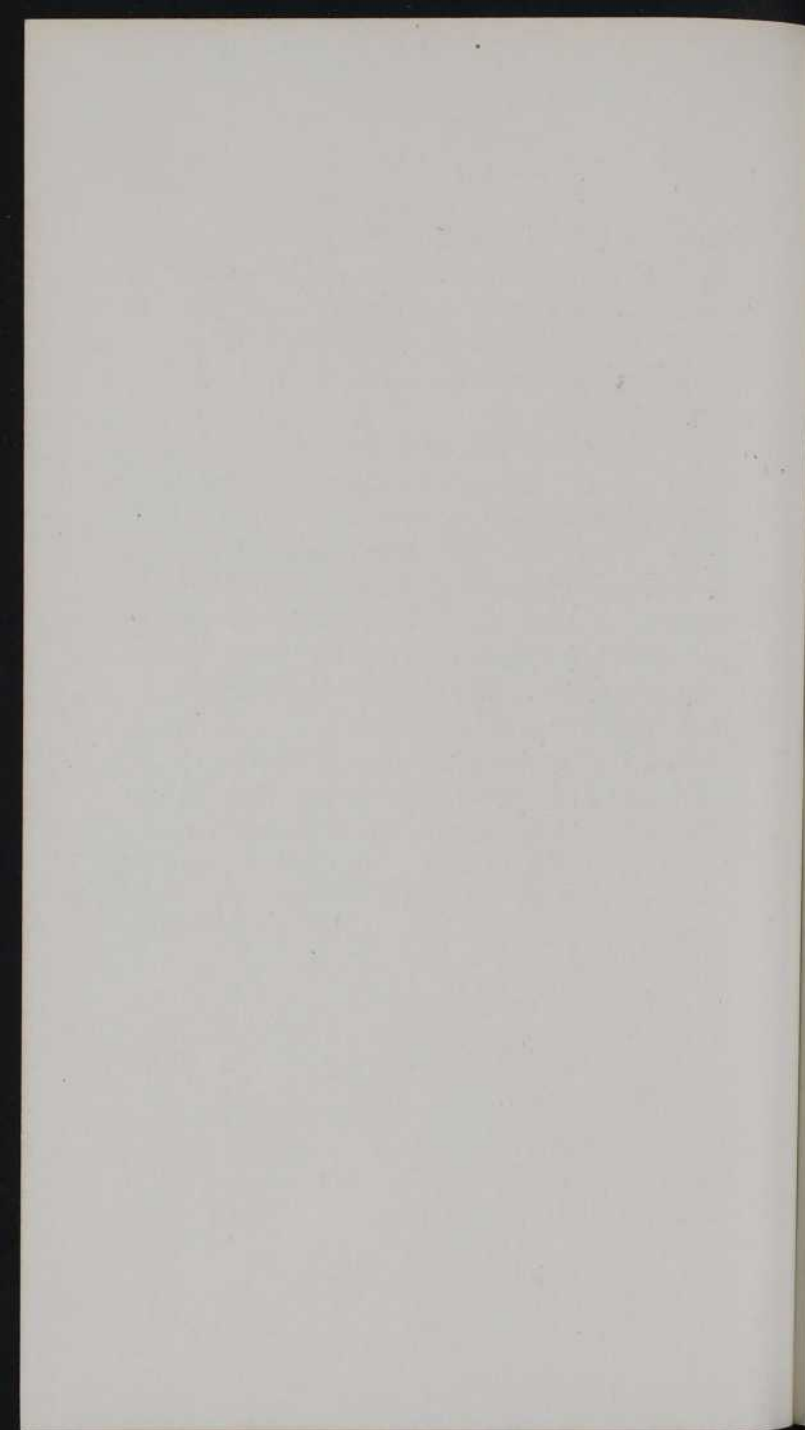
L'impression d'une bénédiction d'église est toujours profonde dans tous les endroits où la foi domine, car on envisage en cette cérémonie comme le triomphe de l'esprit de Dieu sur la matière. Mais elle l'est davantage chez les nôtres, aux Etats-Unis, parce que l'église est pour eux la maison de Dieu et le foyer où vient s'alimenter la vie nationale en plus de celle de la grâce.

Comme autrefois nos pères abandonnés par la France se sont réfugiés à l'ombre de leurs clochers pour y défendre leurs traditions, leur langage et, surtout, leur foi, de

même aussi, ceux que l'on désigne sous le nom de Franco-américains sentent le besoin de se placer davantage sous la tutelle de l'Eglise pour résister à l'ambiance d'un pays en grande majorité incrédule ou hérétique.

C'est pourquoi, quand leurs temples reçoivent de la main d'un pontife la consécration ou bénédiction fixée par la sainte liturgie, c'est pour eux la réalisation d'un rêve caressé depuis longtemps, l'accomplissement d'un vœu fait à Dieu pour eux et pour leurs descendants, en un mot, la bannière du Christ arborée sur le château-fort de leur croyance.

Ils sont d'autant plus émus et contents que les sacrifices ont été plus lourds et qu'il leur a fallu lutter davantage pour arriver à de tels résultats.



CHAPITRE XIII

L'INAUGURATION DES ORGUES DE NOTRE-DAME DE LOURDES

Peu de temps après la dédicace, c'est-à-dire, le 15 février 1907, l'inauguration des orgues de Notre-Dame eut lieu, selon la coutume, par un grand concert.

“Environ huit cents personnes, formant l'élite de notre population franco-américaine de cette ville et des villes voisines, New-Bedford, Taunton, etc., ont assisté à cette fête musicale de premier ordre.

“Le concert s'est ouvert à 8 heures, et, disons-le tout de suite, il a été le digne couronnement des grandes fêtes qui ont eu lieu en novembre, lors de la dédicace de l'église de Notre-Dame, et qui avaient mis alors toute la ville en liesse.

“M. J.-Arthur Bernier, l'éminent organisateur de St-Sauveur de Québec, était l'organisateur de la circonstance. M. Bernier, comme musicien, laissera ici une forte impression dans l'esprit des personnes venues pour l'entendre, et, de fait, l'éminent organiste a

été écouté avec la plus vive attention, et le public, ami du beau, de l'art musical, a certainement apprécié l'exécution des divers morceaux de musique choisis par M. le professeur Bernier" (1)

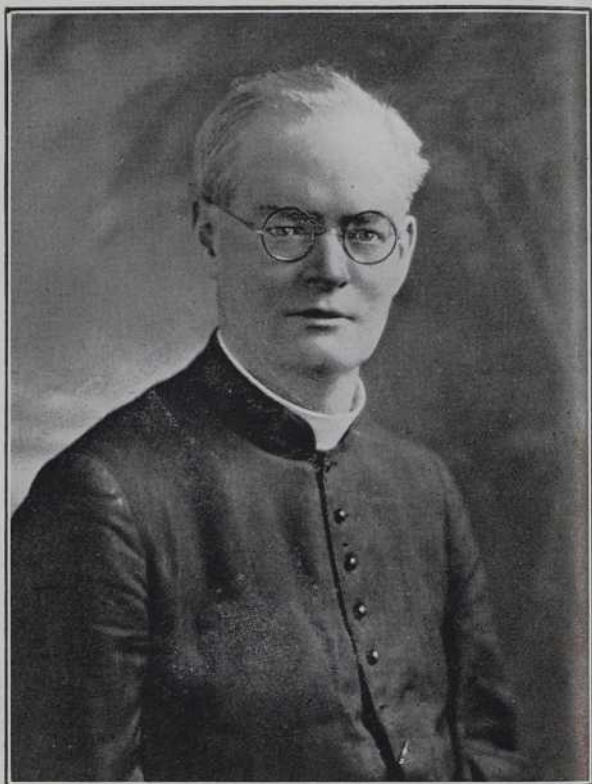
Le programme musical, où figuraient M. Oscar Fontaine et surtout notre virtuose québécois, M. A. Bernier, comportait en plus différents morceaux chantés par le chœur de la paroisse.

Cette fête, confiée à la direction de M. l'abbé O. Valois, vicaire de Notre-Dame, fut de fait un véritable régal artistique, mais se trouva assombrie par la mort inopinée de Sa Grandeur Mgr Stang qui venait de succomber, comme nous l'avons dit, à Rochester, Minnesota, à la suite d'une opération. Son nom même était au programme avec l'auteur de cette histoire, comme conférencier.

Nous reproduisons ici l'unique discours prononcé en cette circonstance. Il restera peut-être comme un faible écho de ces temps non encore lointains, mais qui tendent à s'évanouir dans l'ombre du passé.

(1) L'"Indépendant" de Fall-River, 15 février, 1907.





Rév. D. M. A. MAGNAN, Ptre, D.D.

DISCOURS DE L'ABBÉ D.-M.-A. MAGNAN, VICAI-
RE DE SAINT-ANTOINE DE NEW-
BEDFORD

Laudate Dominum... in organo.

Ps. C. L.

Mes frères,

Le concert qui a lieu ce soir pour l'inauguration des orgues de cette église n'a plus ce caractère joyeux qu'on s'était promis de lui donner. Le premier pasteur de notre diocèse, dont le nom figure sur le programme de cette fête, est descendu dans la tombe; sa puissante parole, qui devait vous instruire et vous charmer, s'est éteinte sur ses lèvres glacées par la mort, et un voile de deuil semble planer sur la ville de Fall-River qui regrette et regrettera toujours celui qui était, à tant de titres, l'objet de son admiration et de son orgueil. Aussi, est-ce avec des larmes dans la voix et un serrement de cœur bien légitime que j'entreprends de combler, par mon faible discours, le vide créé dans cette chaire par le trépas de celui qui vient de recevoir nos funèbres hommages.

Toutefois, après avoir payé le tribut de

nos regrets à celui qui n'est plus, sachons nous rappeler que les plus illustres pasteurs de l'Eglise comme ses plus modestes ouailles ne sont que d'une utilité relative et passagère.

"Dieu seul est grand!", disait Massillon, et j'ajouterai: seul il est nécessaire. Les hommes passent, mais lui demeure éternellement.

Les changements qui surviennent, les variations qui se produisent et les ruines qui s'amoncellent dans le monde que nous habitons n'en font que mieux ressortir son immuable perfection.

L'Eglise, qui tient à la fois du temps et de l'éternité, de l'homme et de Dieu, meurt dans la personne de ses enfants, de ses chefs, et leur survit comme société religieuse; elle voit le temps agrandir ou rétrécir son domaine, accroître ou diminuer sa puissance, mais sa constitution, toujours la même, demeure inébranlable comme le roc de la papauté sur lequel elle s'appuie; enfin, elle souffre, elle gémit, elle est victime des persécutions; mais sur les cendres à peine refroidies de ses plus ardents défenseurs, au milieu des calamités qui l'affligent, sous les instruments de torture de ses bourreaux, elle entonne ses hymnes d'allégresse et ses

chants de triomphe; car elle est immortelle. C'est elle qui, après vous avoir conviés, il n'y a pas encore longtemps, à la bénédiction de ce temple magnifique, après avoir confié à la terre la dépouille mortelle de notre évêque bien-aimé, vous invite à cette fête musicale pour l'inauguration de ces grandes orgues qui dressent à l'arrière de cette église leur vaste et gracieuse charpente.

Elle fait plus, profitant de l'attendrissement produit en vos âmes par la mélodie de ces concerts, elle dit à l'un de ses ministres: "Ite, docete": Va, parle! Enseigne et dis à cette foule pieusement recueillie pourquoi tout d'abord ce majestueux instrument s'élève en face du saint autel; pourquoi il jouit de l'insigne privilège de mêler ses puissantes harmonies à l'encens du sanctuaire et, en second lieu, quels enseignements nous en pouvons recevoir.

Ici, mes frères, je sens la terre ferme de l'enseignement théologique, où nous marchons d'ordinaire, se dérober, en quelque sorte, sous mes pas, et je m'aperçois que, pour traiter le sujet qui m'est dévolu, il va me falloir m'aventurer un peu témérairement dans certaines régions plus ou moins aériennes où se complaît le moins matériel

des arts: la musique. Toutefois, comptant sur votre bienveillante indulgence, je dirai, comme beaucoup de fameux explorateurs partant pour l'inconnu: A la grâce de Dieu.

A la première question: pourquoi des orgues dans une église, ou, ce qui est la même chose, pourquoi la musique dans les solennités du culte catholique? il m'a semblé qu'on pouvait apporter une triple réponse, une triple raison que je sou mets à votre religieuse attention.

La première s'appuie sur le caractère apostolique de l'Eglise, notre mère bien-aimée.

Un des grands poètes du siècle dernier, Lamartine, disait dans un vers resté célèbre:

L'homme est un dieu déchu qui se souvient des cieux.

La religion du Christ, plus amie de la vérité que des phrases harmonieuses, nous enseigne que l'homme est un être déchu, profondément déchu, créé, dans l'ordre présent des choses, pour connaître, aimer, servir Dieu, et, par ce moyen, acquérir la vie éternelle. Le Fils de Dieu est venu sur la terre pour le racheter de la damnation éternelle, lui mériter la grâce, lui réouvrir les portes du Ciel et lui enseigner sur-

tout les grands devoirs de la vie chrétienne.

A cet effet, il a institué une religion et fondé une société indéfectible dont la mission est de sanctifier l'existence humaine du berceau à la tombe. L'Eglise du Christ ne peut s'acquitter de sa tâche sublime vis-à-vis de l'humanité pécheresse qu'en s'emparant des âmes, en les pétrissant de ses mains et en les façonnant à l'image du Divin Crucifié. Et, pour atteindre ce noble but, la sainte épouse de Jésus-Christ doit se servir de tous les moyens qui exercent sur l'homme une salubre influence. Elle emprunte à l'éloquence sa puissance de conviction et ses plus fiers accents; à la littérature, ses charmes et ses pompeux ornements; à l'art, ses merveilleuses productions; à la nature, au monde physique, l'étonnante variété des signes sacrés qui entrent pour une si large part dans le symbolisme du culte catholique.

C'est pourquoi aussi, elle fait appel à l'art musical et donne à ses cérémonies la forme plus ou moins prononcée de concerts pieux. Grâce à cet art devenu religieux, l'Eglise, comme une tendre mère, berce nos âmes au chant de ses hymnes sacrées, aux suaves et puissantes mélodies de ses chœurs et de

ses orgues; elle assoupit, de cette façon, la fougue des passions humaines, dompte en nous l'homme charnel et permet à nos âmes, momentanément délivrées de leurs entraves, de s'élever vers les bienfaisantes et sublimes hauteurs de la prière; comme David jouant de la harpe devant Saül, elle noie sous des flots d'harmonie les noirs chagrins de ses enfants, met le baume sur les cœurs endoloris et fait briller devant les regards voilés de larmes les magnifiques espérances du ciel.

Qui dira combien d'âmes indifférentes se sont attendries, combien de chrétiens froids se sont enflammés d'amour pour Dieu, combien de soupirs échappés au repentir, de pleurs versés dans le recoin obscur d'une chapelle ou d'une église, quand, au milieu de l'une ou l'autre de ses solennités religieuses, des voix fraîches et pures, soutenues par les accords affaiblis de l'orgue, jetaient sous les grandes voûtes et dans les arcades recueillies de ses temples les notes émues de ses pieux cantiques!

La musique est un langage qui peut exprimer, sinon l'idée pure, du moins les sentiments les plus tendres et les plus forts: la joie, l'admiration, l'enthousiasme, la terreur, la douce mélancolie, l'espérance, l'a-

mour; appliquée au culte divin, elle permet à l'homme d'adorer Dieu, de lui rendre grâce, de l'implorer, d'affirmer sa foi, de lui livrer son cœur et de faire pleurer ses misères.

Ainsi, les suaves mélodies qui s'échappent de l'orgue ou des chœurs d'églises, si elles sont d'inspirations pieuses, deviennent une prière, et, au lieu de distraire les âmes dans leurs colloques avec Dieu, ne font que les soulever davantage au-dessus de cette terre d'exil pour les transporter dans ces lointaines et lumineuses régions où les anges du Seigneur font vibrer leurs harpes d'or. Acclamons comme un bienfait du ciel ces mélodies sacrées qui aident notre faiblesse et nous font trouver au service de Dieu un avant-goût du ciel!

Mais, il est une autre raison pour laquelle l'Eglise du Christ accorde à la musique sa protection. L'Eglise catholique est une œuvre parfaite, et l'on chercherait en vain l'ombre d'un défaut, dans sa doctrine, sa morale, sa constitution et son culte. Vous avez pu admirer, en écoutant la parole de Dieu, l'harmonieux ensemble de ses dogmes qui se soutiennent et s'appuient les uns sur les autres comme les voussoirs d'une

arche ou d'une arcade. Vous avez pu constater également que la religion du Christ, celle de l'Eglise, renferme tout ce qui peut faire le bonheur de l'homme en cette vie et dans l'autre, qu'elle ne s'adresse pas à une classe de la société, mais à toutes; qu'elle n'est pas le patrimoine d'un peuple, mais bien la part de l'humanité tout entière. Tout en enseignant les choses du ciel, tout en nous frayant la voie qui y conduit, elle encourage, comme son histoire l'atteste, la diffusion des sciences profanes. C'est bien à tort que le savoir humain se révolte contre celle qui l'a plus d'une fois sauvé du naufrage et l'a préservé si souvent des égarements en l'environnant des lumières de la foi. L'Eglise est un foyer de civilisation, et c'est à ce foyer, le seul qui existe, que la plupart des peuples du monde sont venus se polir et se débarrasser des rugosités de la barbarie. Enfin, c'est elle qui tient toujours en réserve les remèdes capables de guérir non seulement les maladies des âmes, mais encore, celles dont souffrent si grandement les sociétés modernes. Bref, l'Eglise est une société parfaite, un chef-d'œuvre qui fait honneur à son divin fondateur, et, malgré les persécutions sacrilèges, les mensonges de l'impiété, les calom-

nies des sectaires et la haine diabolique des renégats du nom chrétien, elle n'en continue pas moins, à travers les siècles, son œuvre de bienfaisance et de rédemption.

Or, cette Eglise qui a le monde pour domaine, qui a vu commencer son histoire au seuil du paradis terrestre, et qui doit subsister jusqu'à la consommation des siècles, cette Eglise de la terre, dont la sublime mission est de préparer les pierres vivantes de la Jérusalem Céleste, se devait, se doit à elle-même d'utiliser pour sa gloire tout ce qui est beau, grand et noble ici-bas. C'est ainsi qu'elle s'est approprié la science des grands philosophes de la Grèce; qu'elle a mis à profit, en les perfectionnant, les lois de la vieille Rome; qu'elle a mis à contribution, dans une large mesure, les différents styles de l'architecture antique; qu'elle a favorisé de sa puissante protection la statuaire, la peinture, et qu'elle a groupé sous son sceptre les plus beaux génies qui ont paru sur la terre depuis son origine.

Et ce n'est que justice que celle qui est l'épouse du Christ ait un riche diadème pour ceindre son front. Or, l'écrin de la bien-aimée du Fils de Dieu n'aurait pas été complet si, à la majesté de son culte, n'était venue s'ajouter l'harmonie des sons: la mu-

sique. Celle-ci, en effet, malgré les quelques nuages qui dérobent une partie de ses charmes au commun des mortels, n'en est pas moins une fille du ciel et comme un écho des douces mélodies de l'Eden.

Ces sons qui vibrent, qui se succèdent sur des intonations différentes, soumis à la mesure, au rythme, combinés ensemble de manière à produire d'harmonieux accords, ces sons, dis-je, qu'ils soient produits par la voix humaine ou par un instrument, ont le singulier privilège de suppléer au langage articulé des mots et des idées; ils sont les fidèles interprètes des sentiments de l'âme, et, quand le ciseau de l'artiste, le pinceau du peintre s'arrêtent, impuissants à reproduire l'idéal rêvé, ces mêmes sons ou plutôt cette musique presque indépendante des entraves de la matière, s'élève librement, monte vers les hautes et sereines régions où le génie de l'homme, dans l'enthousiasme de l'inspiration, peut enfin entrevoir la source de toute harmonie, Dieu l'auteur de toute beauté.

Je ne m'étonne plus maintenant que cet art, divinisé par l'antiquité païenne, se soit étroitement uni dans le cours des âges avec la religion du vrai Dieu et que la musique soit demeurée dans les temples

comme le complément nécessaire et indispensable du culte divin.

Déjà, elle avait, devant le tabernacle et dans les parvis du temple, sous la conduite de précenteurs habiles, réuni des milliers de lévites qui chantaient la gloire et les bienfaits de Jéhovah, l'histoire des combats, les infortunes et les espérances d'Israël. Les psaltérions et les cythares, les flûtes et les hautbois, les timbales et les trompettes sacrées accompagnaient ces chœurs magnifiques que le peuple écoutait avec ravissement. Et plus tard, quand le Messie promis aux nations vint enfin accomplir les prophéties, remplacer les figures mosaïques par de divines réalités, elle entoura son berceau de ses merveilleuses harmonies. Voyez plutôt ce qui se passe à Bethléem de Juda, lors de la naissance du Fils de Dieu. L'Enfant Jésus n'est enveloppé que de pauvres langes et couché sur la paille dans une étable; le Thabor n'a pas encore été le témoin de sa transfiguration; les miracles n'ont pas encore signalé à l'admiration du peuple sa puissance surnaturelle; et, pourtant, quand le monde l'ignore, quand le bruit de son nom n'est le secret que de quelques âmes pieuses, l'air s'ébranle au milieu du calme de la nuit,

des sons d'une incomparable douceur se produisent et des voix angéliques font retentir aux oreilles des bergers ce chant que nul artiste de la terre ne saura reproduire: "Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

"Dès son origine, à l'époque où l'Eglise était obligée de cacher ses mystères sous les sombres voûtes des catacombes", dit Monsabré, "elle mêlait timidement ses chants à ses prières. Mais, peu à peu, sa voix s'affermir, et quand il lui fut permis de la faire entendre en des temples respectés, elle créa son chant liturgique, musique grave et sévère dont la tonalité les modulations se distinguent des tonalités, des modulations et du rythme profane, comme les temples, des édifices vulgaires."

Sursum Corda! En haut les cœurs! Saluons en ce jour l'Eglise du Christ, toute ravissante de beauté immortelle. La vérité l'inonde de ses clartés. La sainteté l'environne de son nimbe radieux. Ses pieds reposent sur la terre, mais sa tête, son auguste Chef Jésus-Christ, règne dans le ciel. L'enfer s'efforce de lutter contre elle, et met en mouvement ses suppôts enrégimentés sous la bannière de Satan, mais, de même

que le rocher se moque de la vague écumante, de même que le soleil se rit des nuages qui obscurcissent ses rayons, de même aussi l'Eglise n'en continue pas moins, en dépit de tous les obstacles, de chanter, dans les églises qu'on veut bien lui laisser, ses hymnes de foi, d'espérance et d'amour!

Elle a d'autant plus raison de chanter que, par ses hymnes pieux—c'est la troisième raison de la musique religieuse—elle ne fait que s'associer, en lui prêtant le concours de sa voix surnaturelle, au grand concert harmonieux qui s'élève de la création tout entière et monte jusqu'aux pieds du trône de Dieu.

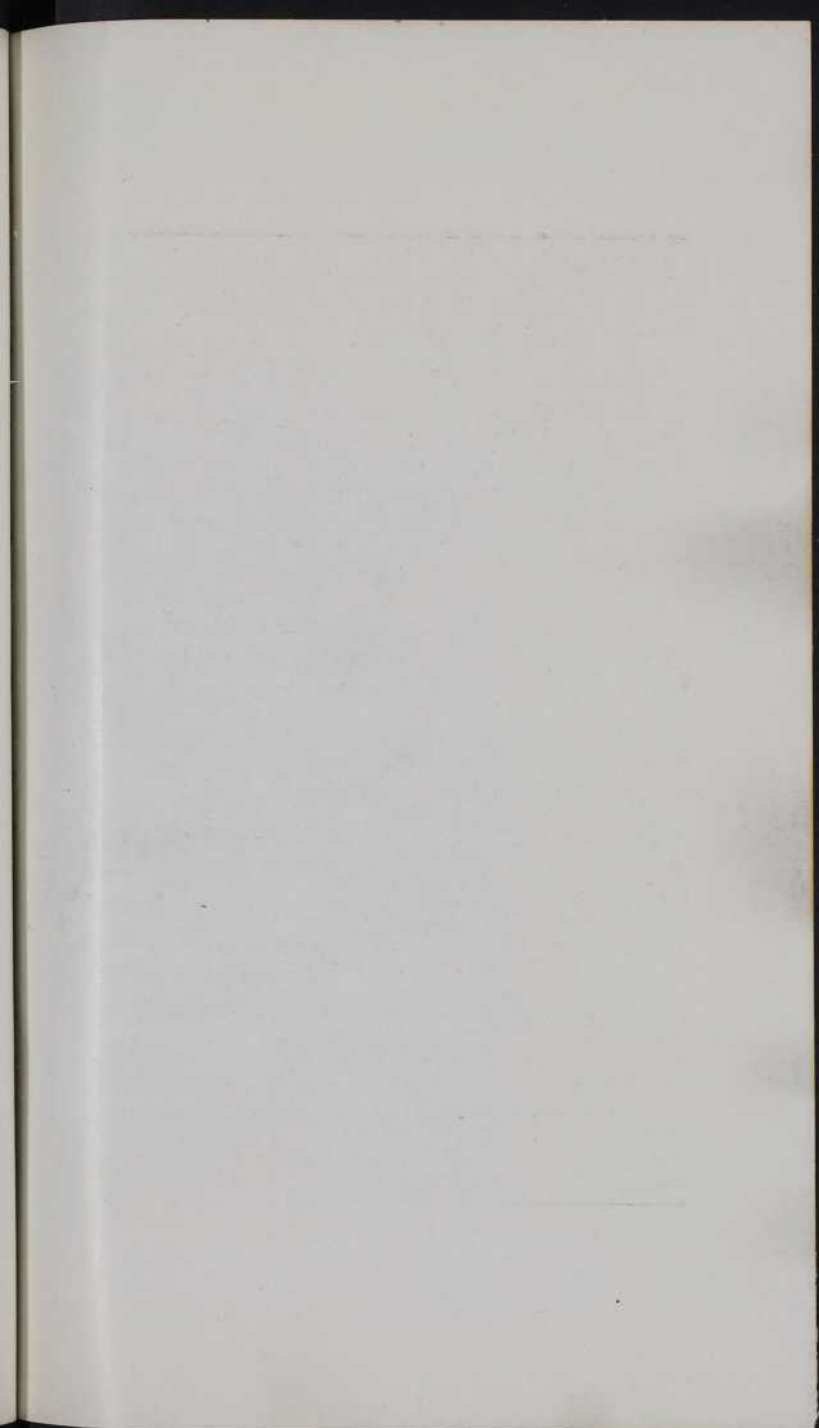
Le chantre divin, parlant par la bouche des trois jeunes Hébreux dans la fournaise, invite tous les êtres de la création à louer le Seigneur : "*Benedicite omnia opera Domini Domino*".

Pourquoi cet appel des créatures privées de raison à bénir leur créateur et maître? Pourquoi les eaux qui planent dans les cieux, le soleil, et la lune, la pluie et la rosée du matin, les frimas, les glaces, les neiges, la lumière et les ténèbres, la terre, les montagnes et les collines, les sources, les poissons et les animaux, pourquoi, dis-je, reçoivent-ils une invitation à se joindre au

concert des prêtres, des serviteurs de Dieu et même des justes et des bienheureux, à louer et à sur-exalter le Seigneur? Pourquoi? Parce que toutes ces créatures animées ou inanimées possèdent une voix qui jette sa note dans le concert universel des mondes.

Qui n'a pas senti son âme émue profondément en écoutant ces mille voix de la nature, suaves et douces comme la brise du printemps ou le murmure du ruisseau, joyeuses comme le ramage des oiseaux, tristes et mélancoliques comme le mugissement de la vague ou les lugubres gémissements de la bise, graves comme des soupirs de l'océan qui sommeille, terribles comme la tempête et terrifiantes comme la foudre qui gronde! Il n'est pas jusqu'à ces clameurs confuses de la campagne, au bruissement continu de la forêt, au tapage assourdissant des grandes villes, qui n'aient leurs poétiques harmonies. "*Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia*". (Ps. 28.)

Si, de cette humble planète où nous habitons, nous levons les yeux vers les vastes espaces qui nous environnent, vers le ciel bleu, nous apercevons d'autres chantres de la création qui nous ravissent par l'ordre admirable de leurs évolutions. Il ne nous





INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME (l'arrière)

est pas donné durant cette vie de percevoir la puissante mélodie, le rythme harmonieux de ce chœur des astres; mais, il n'en chante pas moins la gloire de son auteur: "Cœli enarrant gloriam Dei."

Le monde est donc comme un vaste concert, tout à la louange et à la gloire du Créateur. Le directeur de cet orchestre sublime est Dieu lui-même qui l'a tiré du néant et le gouverne par sa Providence.

L'Eglise a voulu symboliser et reproduire cette musique universelle par ce roi des instruments qui est son œuvre et sa propriété.

L'orgue, en effet, sous les doigts d'un artiste, sait gronder comme la foudre, soupirer et gémir comme la brise. Il reproduit à lui seul l'étonnante variété des instruments de musique, qui, sans aucun doute, doivent leur origine aux efforts faits par l'homme pour reproduire quelques-unes des innombrables harmonies de la nature.

L'Eglise du Christ a donc repris dans l'hymne de la création la place restée vacante par la désertion de l'humanité pécheresse. Et maintenant, quand, du sein de son immensité, Dieu se penche pour contempler l'œuvre des six jours, l'œuvre de sa puissance et de sa sagesse, s'il entend

encore la voix discordante de milliers d'enfants rebelles, il peut du moins écouter les hymnes de louanges et d'adoration, les saintes et suaves harmonies que l'Eglise fait monter de cette terre d'iniquité vers son trône glorieux et qui parviennent dans une juste mesure à couvrir les notes désordonnées des passions humaines révoltées contre les préceptes de sa loi divine.

Mais il est temps de nous demander quels sont les enseignements que nous devons recevoir de cette musique sacrée, de cet appareil musical qui tout à l'heure remplissait cette vaste enceinte de l'étonnante variété de ses sons. Cet orgue nous parle, n'en doutez point, tout comme les murs de cette église, comme ses voûtes aériennes, ses peintures, ses autels et cette table superbe de la communion. Eh bien! que dit-il à vos âmes?

Voici, prêtez l'oreille:

Il nous donne à chacun de sages et d'utiles leçons, soit que nous soyons de simples individus, seuls en quelque sorte sous le regard de Dieu; soit que nous soyons les membres d'un triple groupement social: la famille, l'Eglise et la société civile.

Si nous portons notre attention sur cette chose incomparable, unique au monde, qui

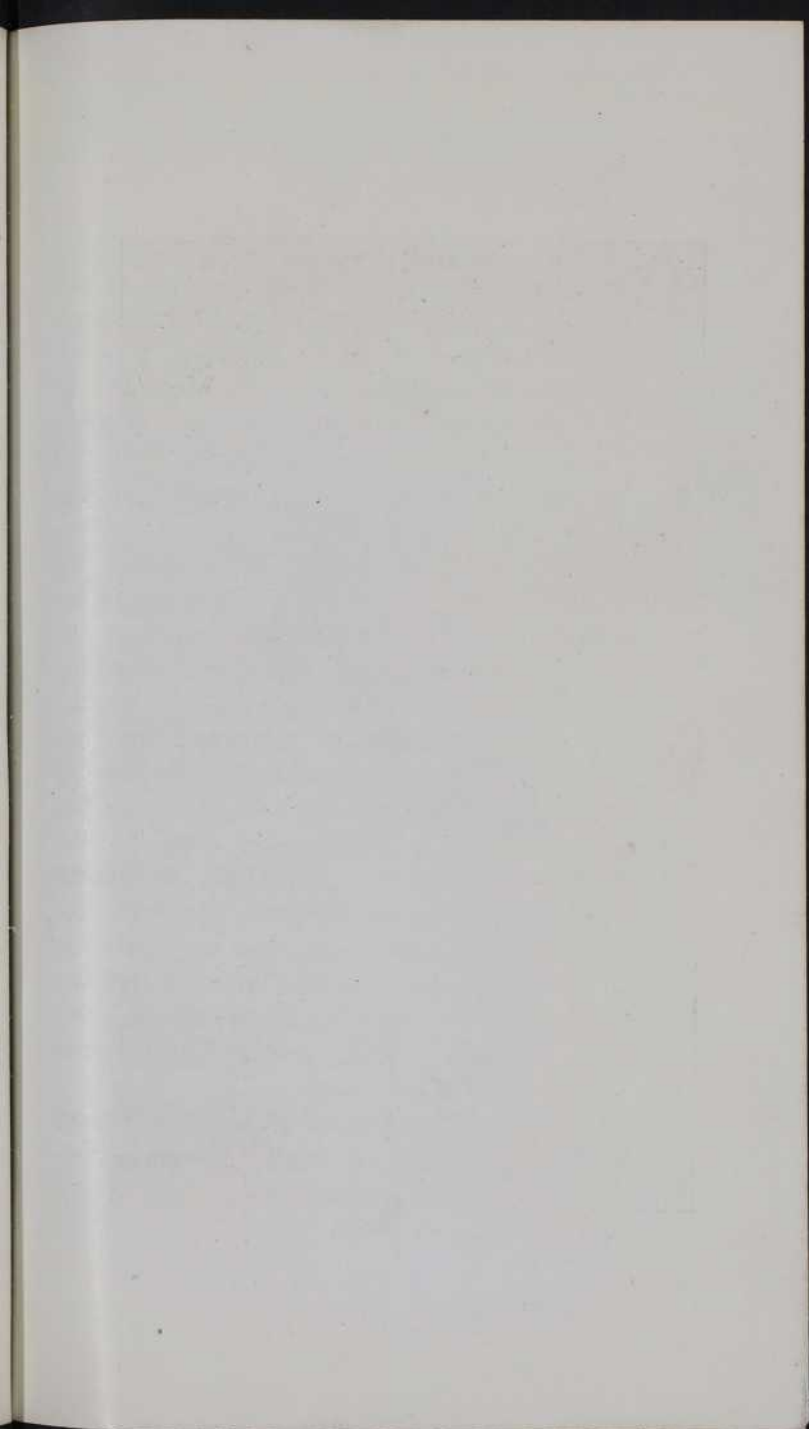
nous tient tant au cœur, dont nous apprécions les moindres qualités sans vouloir quelquefois en découvrir les défauts, sur cette chère et précieuse personne qui est nous-même, nous nous trouvons en présence d'un problème que l'antiquité païenne n'a pu résoudre et dont les libres-penseurs de notre époque seraient fort embarrassés de donner la solution. Quelle est donc, puis-je me dire en me parlant à moi-même, la raison de mon existence ici-bas ? Pourquoi suis-je, de tous les animaux qui vivent et se meuvent sur cette terre, le seul qui marche la tête haute, en regardant l'espace, en regardant le ciel ? Pourquoi tout un monde d'idées qui s'agitent dans mon cerveau et qui me portent à soulever le voile de tous les mystères qui m'entourent ? Pourquoi ces notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, qui me poursuivent, m'accompagnent dans toutes les actions de ma vie et provoquent en mon intérieur le trouble, l'inquiétude, le remords, ou me procurent la paix et le contentement, quand les brutes n'ont d'autres préoccupations que la satisfaction de leurs grossiers appétits ? Enfin, pourquoi me vient-il, à certaines heures, une pensée qui serait fort étrange chez un être tout à fait périssable : celle de

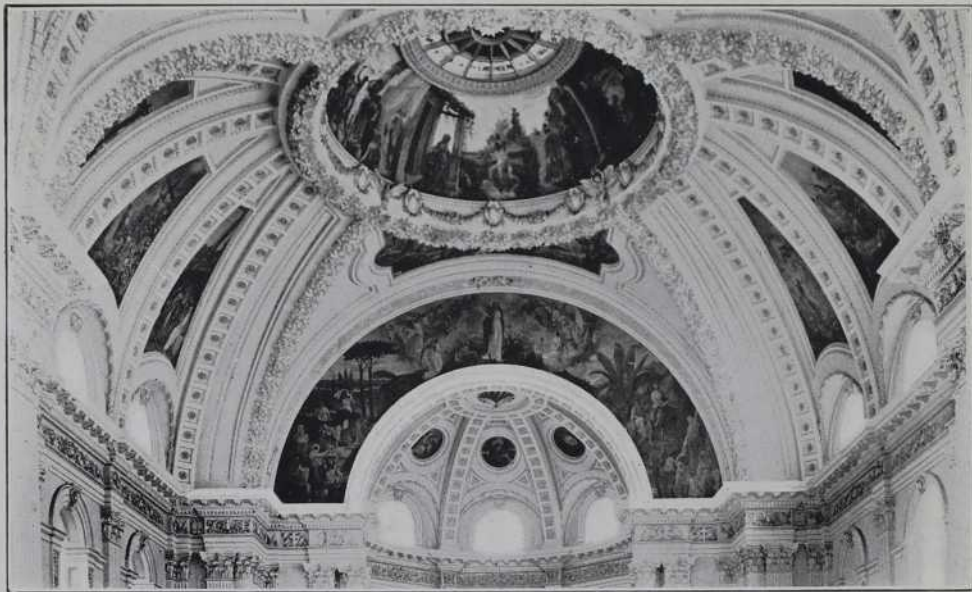
l'éternité, et, ce qui est plus étrange encore, pourquoi mon cœur fait-il des rêves de bonheur absolu ou parfait quand la terre est incapable de me le procurer ?

Mes frères, cet instrument, je ne crains pas de le dire, nous donne la solution de tous ses problèmes en nous fournissant une réponse victorieuse contre le matérialisme et l'athéisme.

Qui voudrait soutenir que le hasard, ou la matière aveugle soumise aux seules énergies de la nature, a confectionné cet appareil musical; qu'il a introduit dans le buffet de cet orgue des milliers de tuyaux de différentes dimensions, de puissants soufflets reliés à l'embouchure de ces mêmes tuyaux par des conduits où des milliers de soupapes obéissent à l'action des claviers, des jeux et des pédales ? S'il existait un homme assez insensé pour affirmer une telle absurdité, nous n'aurions, pour lui fermer la bouche, qu'à prier un musicien, un artiste, de s'asseoir au banc de cet orgue et de jouer l'un ou l'autre des morceaux des grands maîtres de l'art musical.

“En entendant ces milliers d'instruments que l'orgue renferme, émettre, sous la touche savante de l'artiste, des sons qui ressemblent à des voix fortes, tendres, so-





INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE NOTRE-DAME (le devant)

lennelles et charmantes, aux sourds grondements de la tempête, aux profonds soupirs des âmes en peine, aux accents guerriers, aux mélodies tremblantes de la pastorale, aux bruits vagues et indécis de la nature, en entendant, dis-je, ces harmonies qui se passionnent sous les mains frémissantes de l'artiste et qui enfièvrent les sens, qui soupirent, gémissent, chantent l'allégresse et qui prient", il est impossible de ne pas saluer le génie de l'homme qui a fabriqué cette merveille!

De même aussi, en voyant ce que nous appellerons le grand orgue de l'univers où chaque chose a sa place et sa raison d'être, où la perfection des détails, des êtres les plus infimes, ne le cède en aucune façon à la beauté et à l'harmonie de l'ensemble, où les trois règnes de la nature, avec l'étonnante variété de leurs spécimens, s'échelonnent, se superposent et forment une véritable chaîne, une gamme ininterrompue, qui, partant des éléments les plus grossiers de la matière inorganique, nous conduit jusqu'aux types les plus parfaits de la vie sensitive, jusqu'à l'homme, enfin, en voyant, ou plutôt, en observant ces forces latentes, mystérieuses, déposées dans la matière comme en d'inépuisables réservoirs

et, surtout, en découvrant ces lois admirables qui président aux phénomènes si variés de la nature, il est impossible de ne pas découvrir une cause incréée, intelligente, toute-puissante: Dieu, comme on le désigne chez tous les peuples du monde! Or, Dieu est la clef de tous les mystères qui nous concernent.

Avec lui, en effet, nulle difficulté d'assigner à l'homme sa véritable place dans la création et de spécifier la nature de son esprit. L'âme immatérielle, spirituelle et immortelle, semble l'anneau indispensable pour relier le monde physique avec celui des intelligences pures. Nos rêves de bonheur et d'immortalité ne sont plus de vaines chimères puisqu'ils ont le souverain Bien pour objet et que l'âme humaine, comme l'eau des fleuves par rapport à la mer, devra retourner à Dieu, cet océan sans rivage dont elle émane.

Bref, cet orgue dont nous faisons ce soir l'inauguration, comme toutes les œuvres merveilleuses du génie humain, nous prouve directement que le monde a un roi: l'homme, qui doit à son âme spirituelle les glorieux privilèges de sa royauté, si éphémère qu'elle puisse être, et que ce monarque n'est que l'humble vassal du souverain de l'uni-

vers auquel il est tenu de rendre obéissance, honneur et gloire.

Mais, si l'orgue nous rappelle notre origine et notre fin, il nous dit aussi ce que nous devons être au sein de la famille et de la société civile ou religieuse.

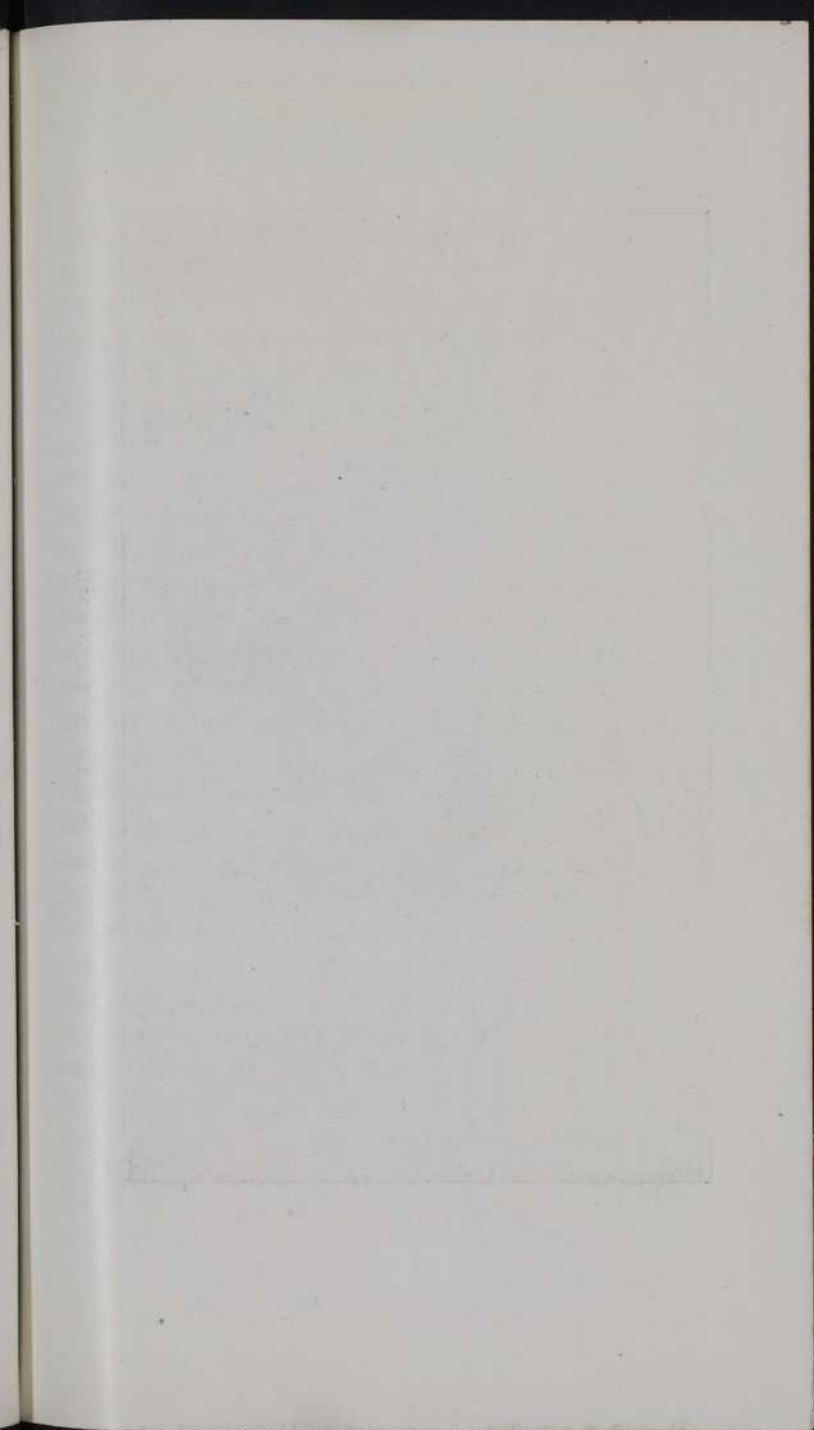
De nos jours nous entendons ou nous lisons de singulières théories sur la famille et la société, et nous avons sous les yeux de tristes spectacles.

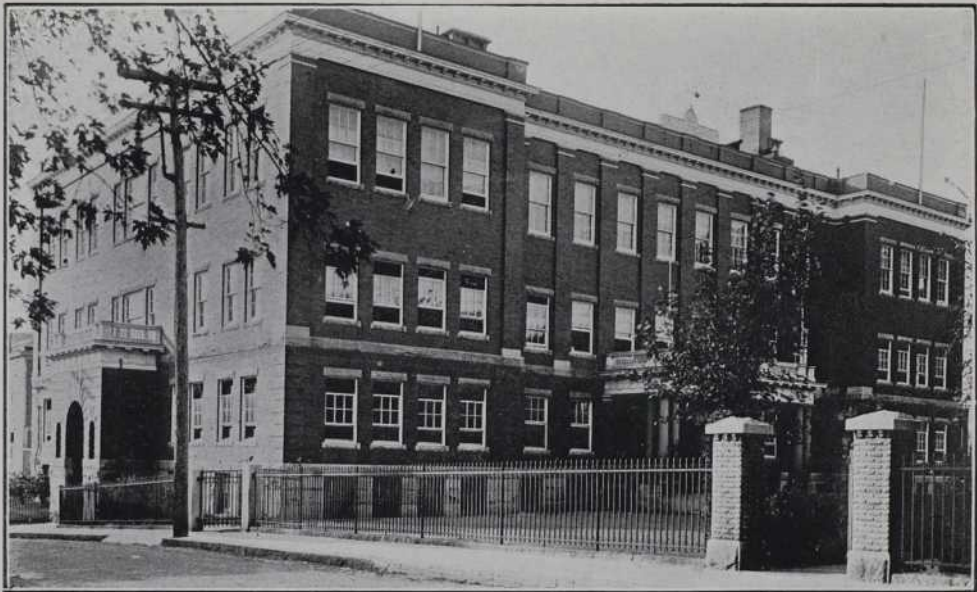
Le contrat librement consenti entre les deux époux n'est plus ce lien indissoluble tel que Dieu l'a fait; ce n'est plus cet engagement sacré contracté au pied de l'autel, ayant le caractère d'un sacrement de la Nouvelle Loi, mais un pacte révocable au premier caprice, à cause de la première difficulté survenue entre les conjoints. On invoque de soi-disant principes de liberté et d'indépendance pour fouler aux pieds les devoirs les plus essentiels de la vie conjugale.

Le divorce, l'affreux divorce, jette tous les ans sur le pavé de nos grandes villes des centaines de malheureux enfants, pendant que leurs parents dénaturés vont grossir le nombre des époux désunis ou des ménages interlopes. La hideuse intempérance, escortée d'une légion de misères et

le vice sous toutes ses formes assombrissent bien des demeures et changent, hélas ! trop souvent en un véritable enfer ce foyer domestique qui fut ou devrait être l'asile de l'amour pur et généreux.

Si, du sein de la famille, nous passons à cette vaste agglomération d'individus que l'on nomme société civile, un autre spectacle désolant s'offre à nos regards attristés. Semblable à cet arbre, dont le tronc est rongé par les vers, qui continue pendant quelque temps à se charger de feuilles, de fleurs et de fruits, la société moderne, sous des apparences de vitalité et de progrès extraordinaires, est atteinte dans ses parties essentielles et dans cet ordre économique qui la constitue. En haut de l'échelle sociale : l'orgueil, l'avarice, la tyrannie des grands et des riches. Au bas, au milieu de cette foule immense qui travaille, qui peine et qui sue : la haine, la convoitise et l'esprit révolutionnaire. A l'omnipotence du capital syndiqué, à l'odieuse et déloyale coalition des trusts, à la concentration des pouvoirs par l'Etat, le peuple, qui n'a plus pour le guider les lumières de la foi, répond par le socialisme et l'anarchie. Comme il n'a pas l'avantage de faire des révolutions à son gré et de manifester au grand jour





ÉCOLE NOTRE-DAME

ses instincts sanguinaires, il emploie le poignard et la bombe pour terroriser ceux dont il se croit opprimé.

La foi s'affaiblit de plus en plus dans les âmes.

Les vieux peuples de l'Europe désertent les uns après les autres l'étendard de Jésus-Christ et semblent concentrer leurs efforts contre la religion qui les a faits ce qu'ils sont. L'Eglise ne rencontre partout que des pouvoirs hostiles ou indifférents, et son éternel ennemi, le démon, semble régner en maître dans la plupart des gouvernements de ce monde. Enfin, il y a comme un flot montant d'impiété qui a sa source dans les antres secrets des sociétés maçonniques, qui envahit tout, littérature, journalisme, législation, etc., et qui menace de replacer la sainte épouse de Jésus-Christ sous les instruments de tortures des persécuteurs et de la replonger dans les ténébreuses prisons des catacombes.

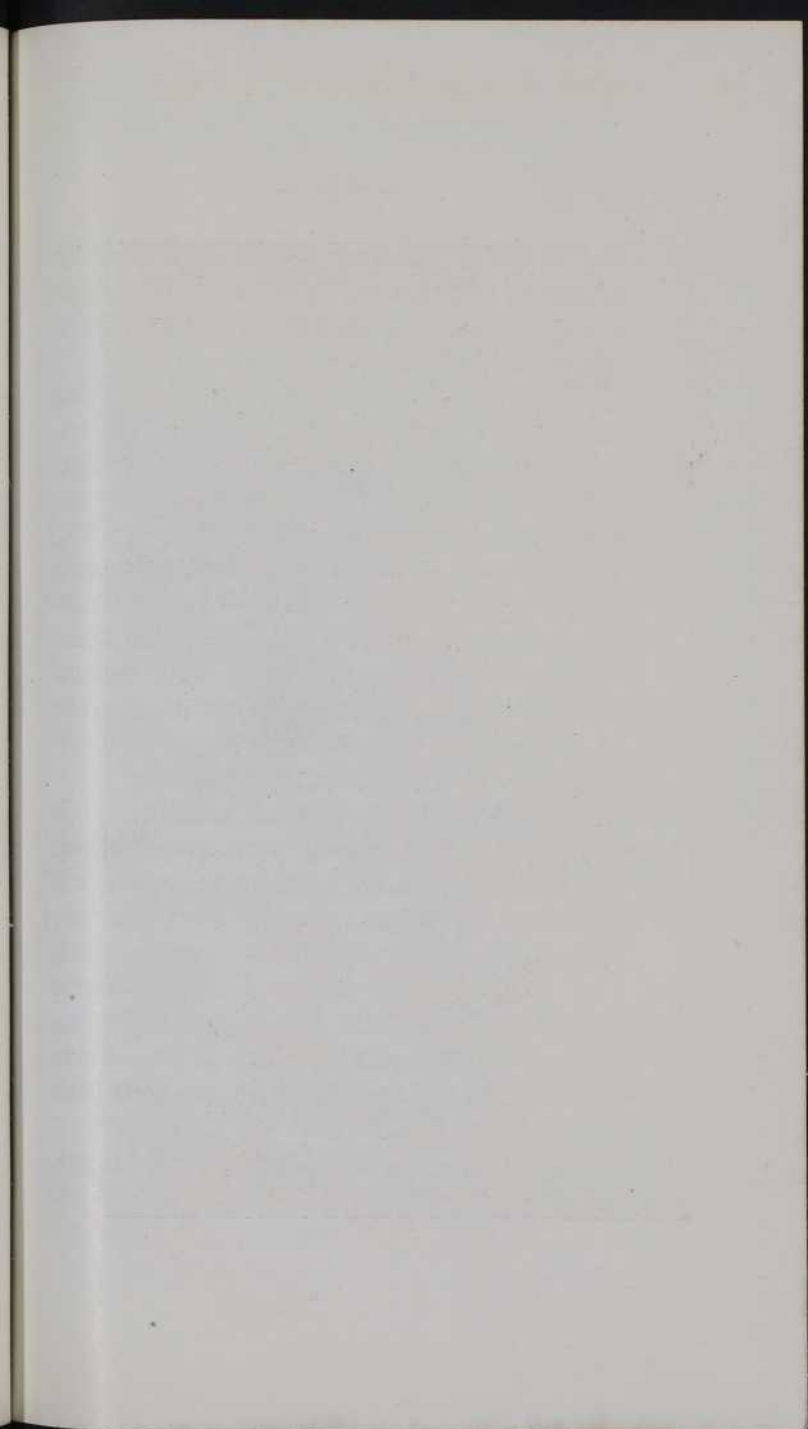
Voilà, n'est-il pas vrai ? une peinture peu attrayante et qui pourrait semer le découragement dans nos âmes si nous n'avions pour nous rassurer les promesses éternelles du Fils de Dieu. Quoi qu'il en soit, il est bon de conjurer le danger, de nous deman-

der ce que nous avons à faire pour enrayer le mal et ramener sur cette terre de désolation les rayons ensoleillés du bonheur et le triomphe de la vérité.

Mes frères, encore une fois, regardons cet orgue et prêtons l'oreille à ses puissantes mélodies. Voyez comme ses tuyaux, malgré leur nombre et leur variété, sont combinés de manière à donner la note juste, comme tous obéissent à l'action du clavier et des jeux. C'est de là que résulte l'harmonie de l'ensemble. Il suffirait d'une seule note discordante, néanmoins, pour anéantir les savantes combinaisons du facteur et changer les divines inspirations du compositeur en une affreuse cacophonie.

Telle la famille, telle la société, tel le monde régénéré par le sang rédempteur. Chaque individu y a sa place marquée, son rôle plus ou moins éminent, mais toujours important. L'un commande, l'autre obéit, l'un manipule les millions, l'autre manie la pelle ou la charrue, l'un éclaire l'humanité des brillants reflets de son génie, l'autre gagne, dans l'obscurité d'un modeste métier, le pain qui nourrit ses enfants.

Quels que soient notre pays, notre langue, nos talents et notre position sociale, mes frères, nous pouvons, si nous le voulons, devenir

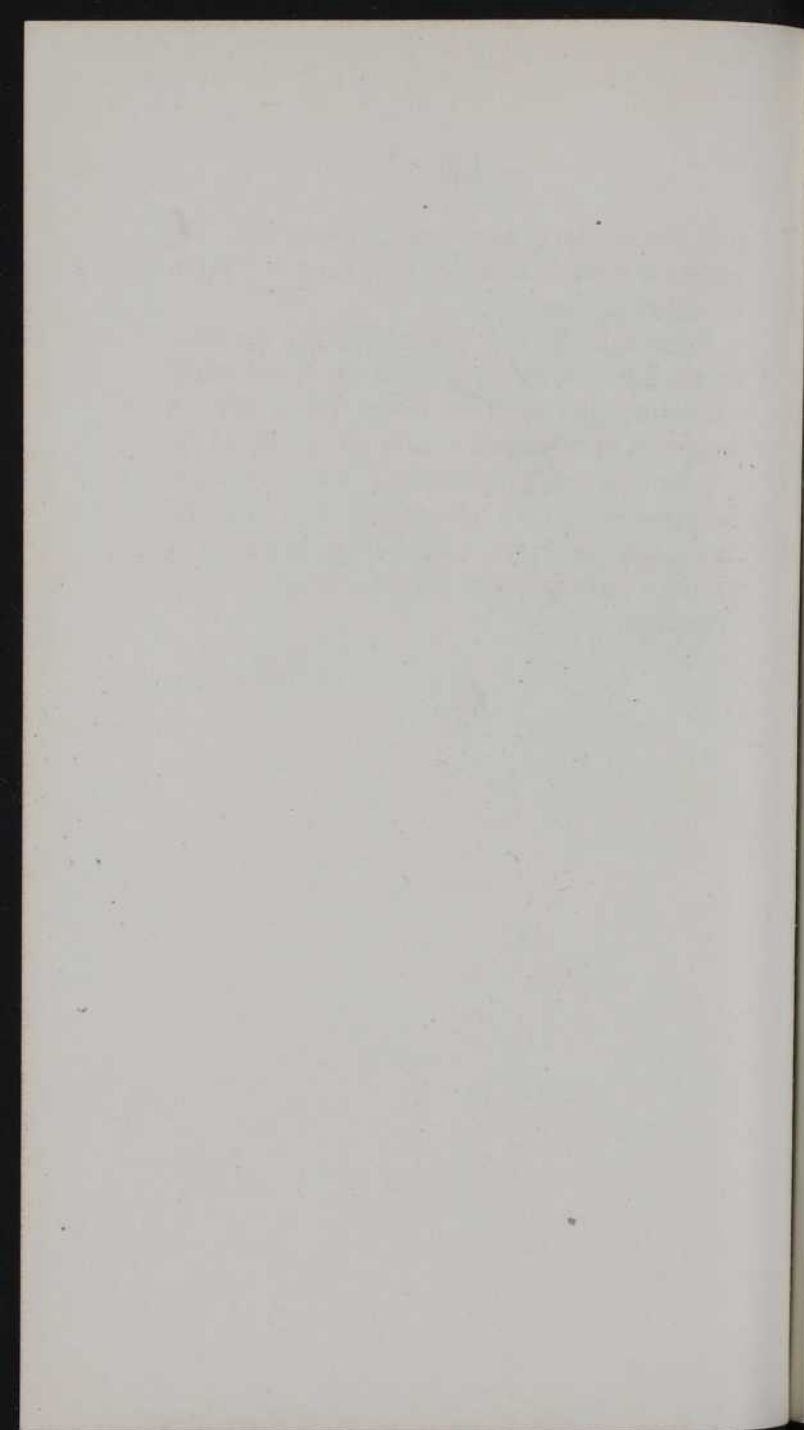




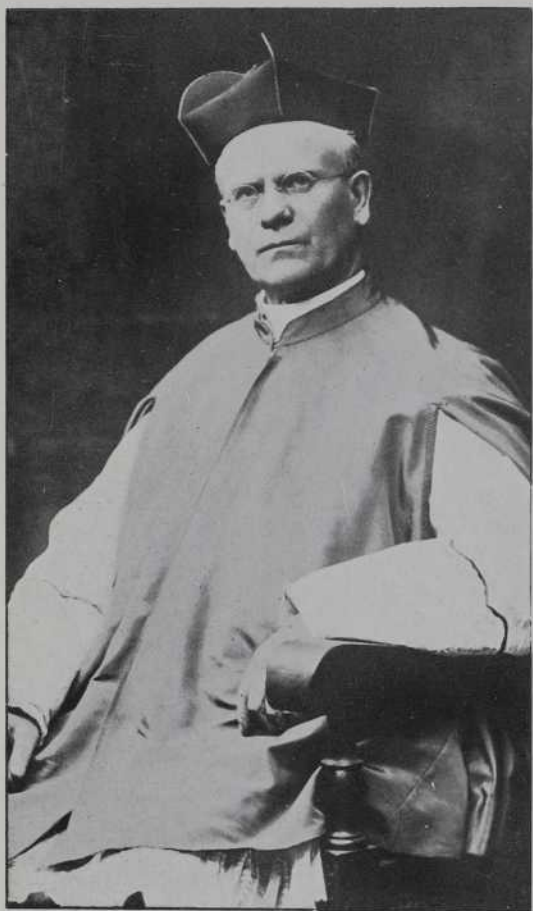
L'ORPHELINAT SAINT-JOSEPH

une cause de progrès pour la société, de bonheur pour la famille et d'expansion pour la sainte Eglise.

Pour cela, il n'est pas nécessaire de faire de grands sacrifices, il suffit de se réformer soi-même, de modifier notre vie si elle ne rend pas la note juste, celle de la foi, et de rendre notre volonté docile à la touche mystérieuse du grand artiste qui agit sur nos âmes par sa grâce, afin de les préparer à prendre part aux concerts des anges durant l'éternité.







Mgr PRÉVOST

CHAPITRE XIV

L'ADMINISTRATION SPIRITUELLE DE NOTRE-DAME DE FALL-RIVER

Les œuvres matérielles, dont nous venons de parler, sont comme le reflet de l'esprit de foi des paroissiens de Notre-Dame de Lourdes ou, si l'on veut, son épanouissement. Elles rappellent les temps héroïques où l'Europe chrétienne construisait ces admirables monuments qui ont fait l'admiration des générations qui se sont succédé depuis lors et qui excitent l'étonnement de nos contemporains.

Ces hymnes de prière, comme on pourrait les appeler, n'étaient pourtant, le plus souvent, que les effets de la générosité des riches et des puissants de la terre, tandis que nos modernes églises sont le fruit de la charité populaire; et, pour nous en tenir à celle de Notre-Dame, nous pouvons affirmer que les sommes considérables qu'elle a coûté sont sorties, dans une large mesure, du gousset des modestes ouvriers: c'est dire que la masse entière des paroissiens y a contribué.

Toutefois, on peut fort bien donner sa bourse à Dieu sans lui donner son cœur, et nous pouvons nous demander si les Canadiens de la Flint ressemblent à ces catholiques, comme on en voit ailleurs, généreux à l'occasion, prêts à soutenir le culte divin, mais un peu relâchés dans la pratique de leur sainte religion, et disant avec le pharisien de l'Evangile: "Je paye la dîme de tout ce que je possède," cela suffit.

Grâce à Dieu, les congrégations franco-américaines n'en sont pas à cet état de torpeur religieuse. Il y a dans la plupart une vie surnaturelle qui surabonde et se traduit par des actes.

La fréquentation des sacrements y est des plus satisfaisantes et dépasse même la moyenne de nos paroisses si chrétiennes du Canada; car le manque d'organisation, sous ce rapport, s'y fait moins sentir.

Les mariages civils y sont presque inconnus, et ceux que l'on appelle mixtes, qui constituent le grand danger des catholiques américains, très rares, à peine 3 ou 4 pour cent. (1)

Mais revenons à notre monographie et voyons ce qui se passe à la Flint dans le

(1) "Histoire de la race française aux Etats-Unis," par D.-M.-A. Magnan, Ptre, D. D., page 353.

domaine des âmes rachetées par le sang d'un Dieu, domaine qui constitue le champ d'action de l'Eglise, sa fin même comme celle de la Rédemption. Tout est là, en effet, et nous pourrions ajouter : à quoi serviraient les paroissés, les prêtres, les évêques, le Pape lui-même, si le ciel ne s'ouvrait pour recevoir cette moisson immortelle du Père de famille ?

Nous soumettons des renseignements suggestifs et quelques chiffres qui parlent éloquemment.

Dans la paroisse Notre-Dame, l'assistance régulière à la messe du dimanche est de 7,000 personnes, sur une population de 10,000 âmes.

Les communions distribuées annuellement s'élèvent à 200,000, ce qui revient à dire que la communion du mois et la communion fréquente y sont grandement en honneur.

Les enfants seuls, catéchisés chaque jour à l'école et chaque semaine par les prêtres, consomment plus de 50,000 hosties consacrées, par an.

Les retraites pascales réunissent chaque année la population tout entière, divisée par catégories, et l'on peut dire que les abstentions n'y sont que la très rare excep-

tion. A l'époque des Quarante-Heures, vingt à trente prêtres suffisent à peine à entendre les confessions. Quant aux malades, qui sont visités presque chaque jour, ils sont préparés avec le plus grand soin au grand voyage de l'éternité.

Ces pratiques de piété, qui ne font que répondre à l'impérieux besoin d'une population profondément croyante, n'offrent rien d'extraordinaire chez nos compatriotes des Etats-Unis. Il faut des années, dans des endroits moins propices, pour que ce zèle dévorant se ralentisse, et même, après vingt ou trente années d'abandon, il suffit d'un groupement paroissial enfin obtenu pour que le feu qui couve sous la cendre se ranime et que la flamme divine de la religion se rallume de nouveau.

Toutefois, ces résultats, qui sont comme les fruits de toutes les associations paroissiales homogènes, même au sein des milieux les plus délétères, ont ici des causes qui les rendent encore plus merveilleux. Ces causes se rattachent à des organisations qui disciplinent les énergies, stimulent les volontés et éliminent le laisser-aller ou la routine si favorable à la léthargie spirituelle. Dans une paroisse comme dans l'armée, il faut, en effet, l'entraînement par l'exem-

ple, et les plus timides deviennent braves quand ils sont témoins des prouesses de leurs camarades. De là la nécessité de ces bataillons pieux qu'on nomme sociétés ou congrégations, dont les membres enrôlés se touchent en quelque sorte du coude et s'encouragent mutuellement dans le grand combat qu'il faut livrer ici-bas à l'ennemi de notre salut.

Maintenant, voyons comment sont organisées, à la Flint, les sociétés religieuses dont l'existence constitue les éléments d'une paroisse véritablement digne de ce nom.

Nous avons vu que le curé Bédard avait établi, de son temps, les deux confréries des Dames de Ste-Anne, pour les femmes mariées, et des Enfants de Marie, pour les jeunes filles. Ces deux sociétés, qui comptent plusieurs centaines de membres chacune, n'ont cessé depuis lors d'exercer, par leur bon esprit et leur dévouement, la plus salutaire influence dans la paroisse. Elles ont toujours été les plus fermes appuis du curé pour ses œuvres paroissiales.

Sous l'administration de Mgr Prévost, de nouvelles sociétés surgirent comme par enchantement: celle de St-Antoine pour les jeunes gens, celle des Amies du Sacré-

Cœur, pour les toutes jeunes filles, la jeune Garde du Sacré-Cœur, pour les jeunes gens de moins de seize ans, les Fraternités du Tiers-Ordre franciscain, dont l'une pour les hommes, la fraternité "St-Louis" et l'autre pour les femmes, la fraternité "Ste-Elizabeth". En outre, trois belles gardes militaires attachées aux trois sociétés d'hommes, ont été organisées: la Garde du Sacré-Cœur, la Garde Notre-Dame et la Garde St-Joseph. Cette dernière nous rappelle fort heureusement qu'il y a, à Notre-Dame de Lourdes, une très ancienne confrérie du nom de St-Joseph, patron des ouvriers, qui, très probablement, est antérieure à la Fédération du Travail, et qui ne s'en porte pas plus mal. Elle fait un peu de mutualité et s'efforce, indépendamment de Carl Marx et de A. Sorge, de glorifier, en l'imitant, le sublime charpentier de Nazareth.

Il y a également à la Flint une société dont le but est de soulager les familles indigentes, que les secours accordés par le conseil municipal empêchent tout juste de mourir de faim. Cette société, composée d'un simple comité de citoyens, au début, naquit un soir de l'année 1901 dans une réunion du Conseil du Tiers-Ordre, section

des hommes, tenue chez le Dr Casgrain, son président.

On parlait précisément de l'état de gêne dans lequel se trouvaient certaines familles, quand quelqu'un de l'assistance proposa d'organiser un comité de secours pour compléter l'œuvre de la charité publique.

—Où prendre les fonds? objecta le trésorier de la Fraternité St-Louis, dont la charge était une véritable sinécure.

—Je m'en charge, répondit le directeur, après avoir réfléchi durant quelques instants.

Le lendemain, une délégation se rendait auprès de Mgr Prévost, pour demander ni plus ni moins qu'une quête se fît dans l'église au profit des pauvres.

—Quand vous voudrez et aussi souvent qu'il vous plaira, dit ce dernier, avec bonhomie, mais non sans éprouver, peut-être, une certaine inquiétude en songeant aux objections probables que ferait son procureur, l'abbé Valois, chargé alors de collecter des ressources pour le parachèvement de l'église.

La quête rapporta la somme de \$300, le dimanche suivant. Le comité des pauvres, qui n'a jamais abusé de son privilège, n'a cessé de fonctionner depuis cette époque.

Ce comité, après quelques modifications sans doute, a été affilié à l'admirable Société Saint-Vincent de Paul, en 1912.

Enfin, pour terminer ce chapitre, disons qu'il y a à Notre-Dame de Lourdes, outre la loi Volstead, comme partout ailleurs, une belle société de tempérance, connue sous le nom de "La Ligue de Tempérance", fondée par le Rév. P. Jacquemet. Cette ligue est très prospère et compte des centaines de membres. Aussi, grâce à elle, le travail des contrebandiers est-il considérablement diminué à la Flint, et nul ne s'en plaint.

CHAPITRE XV

LES DERNIÈRES PARURES DE L'ÉGLISE ET LES ACCESSOIRES

“Les paroissiens, après quelques années de séjour dans l'église, ne tardèrent pas à exprimer leur désir de voir du nouveau. A la fin des travaux de 1906, la dette paroissiale était de \$100,000. A partir de ce moment, tous les revenus furent consacrés à amortir cette dette qui était un véritable fardeau pour le curé. Aussi, Mgr Prévost ne voulut-il pas consentir à de nouveaux travaux avant que cette dette ne fût payée. Cependant, en 1918, à l'occasion de la fin de la guerre, les paroissiens proposèrent d'élever un monument au Sacré-Cœur comme témoignage de reconnaissance et en mémoire des soldats tombés au champ d'honneur. La paroisse Notre-Dame avait fourni 600 soldats à l'armée américaine; et sur ce nombre 23 trouvèrent la mort dans les rangs.

“Mgr consentit à l'érection de ce monument à la condition de ne pas toucher aux revenus ordinaires de la paroisse. Un

vicaire fut chargé des organisations destinées à prélever l'argent nécessaire à la réalisation de ce projet.

“Le monument au Sacré-Cœur fut dévoilé le 12 octobre 1920. Cette cérémonie donna lieu à des démonstrations religieuses civiles et militaires imposantes.

Ce monument, que surmonte un fac-similé du Sacré-Cœur de Montmartre, représente un soldat blessé soutenu par un ange aux ailes déployées, indiquant le ciel de sa main droite.

“Quelques années plus tard, on songea à organiser les fêtes du cinquantenaire de la fondation de la paroisse. Il fallait célébrer cet événement par des fêtes grandioses, et, pour cette occasion, terminer la décoration de l'église. Le projet fut lancé hardiment: décoration, illumination, verrières, parquet, stalles et tapis pour le sanctuaire, cloches et cadrans, voilà en quelques mots le projet.

“Sa réalisation n'était pas facile, car il fallait prélever l'argent nécessaire pour accomplir ces travaux considérables par des moyens extraordinaires. La dette ne devait être payée définitivement qu'en décembre 1923. Aussi, pour chacun de ces travaux, fallait-il arracher le consentement

de Mgr Prévost qui, par délicatesse pour son successeur et par un sentiment bien légitime à son âge, avait horreur des dettes, tout comme Mirabeau qui craignait la banqueroute, la hideuse banqueroute. De plus, la situation ouvrière se compliquait à Fall-River; le chômage augmentait, ce qui n'était pas de nature à rassurer le curé."

L'instigateur de ces projets gigantesques, l'abbé T.-A. Grenier, actuellement vicaire de Notre-Dame, malgré toutes ces difficultés, a pu cependant, dans l'espace de trois ans, parvenir à les réaliser. Après avoir inspiré confiance aux paroissiens, il se lança dans la dépense; ils le secondèrent par leur approbation et leurs contributions. Sans doute, il lui fallut revenir souvent à la charge, faire miroiter la beauté du décor, rappeler le souvenir des anciens, anticiper la reconnaissance des générations futures, etc., multiplier les concours, les bazars, les concerts et autres organisations.

Mais enfin, il réussit au-delà de toute espérance dans ses entreprises multiples. L'intérieur de l'église restauré à neuf, les murs et les voûtes transformés par l'art et la peinture, le système de l'éclairage électrique renouvelé et rendu invisible autour des peintures, les fenêtres munies de splen-

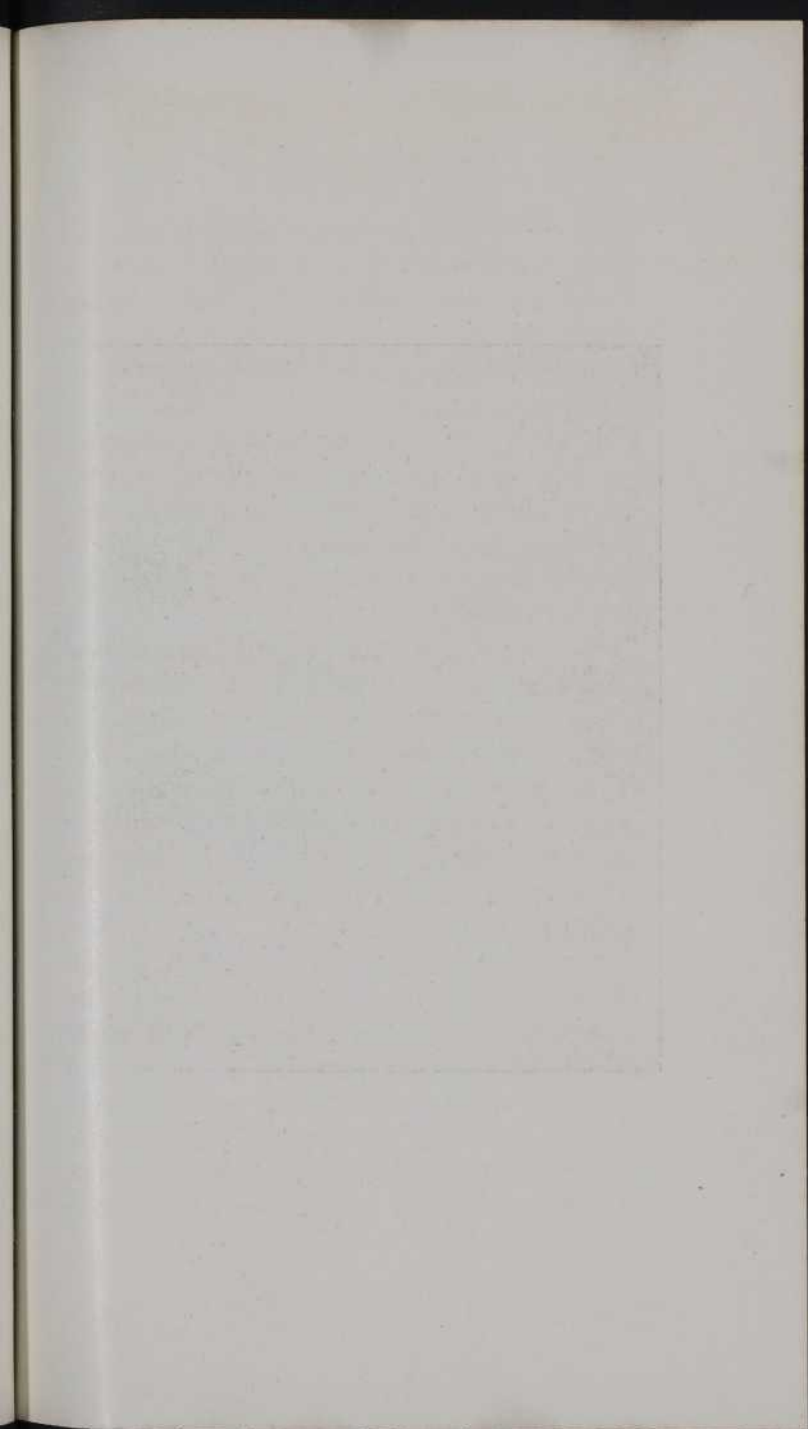
dides verrières, huit immenses cadrans installés dans les clochers, le parquet devenu digne des plus belles cathédrales: telles furent quelques-unes des merveilles qui surgirent comme par enchantement sous sa baguette magique.

Pendant que s'accomplissaient ces différents travaux, les vingt cloches du carillon, qui devaient transformer l'un des clochers en un gigantesque clavier aérien, étaient coulées à la fonderie Havard, de Ville-Dieu, France.

“La bénédiction de ces cloches eut lieu le 14 septembre 1924, et fut accompagnée d'une démonstration religieuse extérieure inoubliable; 15,000 personnes se pressaient sur le terre-plein de l'église. Les sommités religieuses et civiles voulurent témoigner de leur sympathie et de leur admiration en honorant la paroisse de leur présence à cette cérémonie.

“Ces vingt cloches sont adaptées à un clavier et permettent au carillonneur de varier les airs à l'infini. En plus de ce mode de sonnerie, les cinq plus grosses sonnent à la volée, c'est-à-dire, en branle, et cela d'après le système de battant Retro-Lance.

Parmi les donateurs de ces cloches dont la plus grosse pèse 6,628 livres, et dont le





MONUMENT DU SACRÉ-COEUR

poids total est de 18,240 livres, nous relevons la liste suivante, d'après l'importance des montants souscrits:

\$2,000.00

Les Enfants de Marie.

\$1,000.00

N.-P. Tessier,

Oscar Lessard,

Les Dames de Ste-Anne.

\$800.00

La Ligue de Tempérance.

\$500.00

Philippe Roy.

\$400.00

Gaudiose & Elzéar Lussier.

\$300.00

David Ouellet & Fils.

De \$200.00 à \$300.00

Joseph Gaudreau,

Louis-G. Destremps,

Dr J.-E. Arcand,

Dr J.-A. Archambault,

Pierre Picard,

Georges-J. Lévesque.

De \$100.00 à \$200.00

Dix demoiselles de la paroisse,

Roland Pelletier,

Octave O. Desmarais,

Louis Benoît & Fils,
Joseph Plante,
Ovide Desjardins,
Dr J.-A. Barré,
F.-X. Fiolat,
Zénon-D. Barrette
Euclide Boyer,
Joseph Desjardins,
Gédéon Poirier,
Antonio Roy,
L'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique,
Les Artisans Canadiens-Français,
La Société St-Jospeh,
La L.C.B.A. (Cour Notre-Dame),
Stanislas Boivin,
Mme Euphémie Couturier,
Joseph Dozois,
Adjutor Dupuis,
Dr Ad. Fecteau,
Elzéar Gagné,
Hormisdas Ménard
Alfred Minier,
Albert Petit,
Abraham Gagnon,
Pierre-R. Picard,
M. et Mme Louis Michaud,
Louis Vanasse, Sr.,
M. et Mme J.-B. Bédard,

Louis-Ph. Maynard,
 en mémoire de son père,
Mme Joseph Chabot,
 en mémoire de son mari,
Mme Alphonse Gervais,
 en mémoire de sa mère,
F.-X. Durand,
 en mémoire de son épouse,
Mme H. Vigeant,
 en mémoire de son père,
Mme Joseph Décosse,
 en mémoire de son époux,
M. et Mme H. Tremblay, [mont.
 en mémoire de M. et Mme Chs Cler-

Sa Grandeur Monseigneur D. Feehan,
second évêque de Fall-River, voulut bien
présider à cette cérémonie et bénir les
cloches. Comme nous le retrouverons à la
fête du cinquantième, nous donnerons là
une courte biographie de cet éminent prélat.

Le sermon de circonstance, une véritable
pièce d'éloquence, fut donné par Mgr
G.-M. Lepailleur, P.D., de Montréal.

Après la cérémonie commença la pro-
cession interminable des sonneurs, qui fut
d'autant plus intéressante que chaque coup
des battants sur la paroi sonore des cloches
annonçait la chute dans l'escarcelle de mul-

tiples billets frappés à l'effigie de l'oncle Sam.

Le clergé vint d'abord, grave et majestueux, réveiller discrètement l'airain sacré; puis les 400 parrains et marraines, triés sur le volet dans Fall-River et ses environs, s'avancèrent en bataillons serrés, pour prendre part au concert qui allait crescendo; puis les invités nombreux distribuant leurs coups avec une certaine variance d'énergie; puis enfin, la foule compacte qui affluait de toutes parts en flots intarissables vers le carillon.

Alors, les cinq plus grosses cloches se mirent à parler en même temps, et il en résulta la plus agréable cacophonie qui, de mémoire d'homme, eût jamais frappé les oreilles d'un procureur.

CHAPITRE XVI

LES VERRIÈRES

Comme ces peintures sur verre de Notre-Dame ne sont pas des œuvres ordinaires, nous leur avons réservé un chapitre spécial, ce qui nous permettra, outre l'appréciation qui va suivre, d'en faire connaître les donateurs.

“Les verrières de l'église de Notre-Dame de Fall-River sont d'un brillant, d'une chaleur de coloris extraordinaires; ce sont des espèces de peintures flamboyantes qui indiquent que les artistes qui les ont dessinées ne sont pas à leurs premiers essais, que ce sont des maîtres. C'est le moment et le lieu, croyons-nous, d'en louer sans réserve les auteurs: Messieurs Maumejean de Paris-Madrid.

Ce qui frappe l'observateur attentif et renseigné, en étudiant ces splendides verrières, c'est l'harmonie des compositions en même temps que leur hardiesse. Dans ces verrières, on voudra bien le remarquer, l'ornementation est du style de la Renaissance, ce qui est juste, pour cadrer avec le

style de l'église, mais les scènes ont franchement l'allure gothique: là est la hardiesse de la composition. C'est que, précisément, l'artiste, qui connaît son art, a voulu éviter l'écueil contre lequel ont sombré les artistes verriers de la Renaissance, et il a donné, aux scènes qu'il avait à représenter, le sceau de l'époque ogivale qui est essentiellement religieux. Voilà pourquoi ces verrières ont en même temps l'opulence des magnifiques décorations de la Renaissance et le caractère chrétien du XIII^e siècle. En méditant devant ces tableaux vivants, on sent que l'artiste qui les a conçus porte dans son cœur la foi qui vivifie, qu'en les traduisant sur le verre, il a voulu parler avec ardeur au cœur du peuple: c'est ainsi que faisait Fra Angelico quand il peignait ses anges et ses saints.

"Contemplées par tous, du savant comme de l'ignorant, du riche comme du pauvre, ces verrières seront un enseignement perpétuel. Devant les toiles d'un musée, il n'y a que les amateurs qui s'arrêtent pour réfléchir, le reste passe et regarde pour ne plus revenir; devant ces images vivantes, chacun viendra se perdre dans d'ineffables contemplations, pour y retrouver sa consolation et sa foi. Pour plaire, ces tableaux

n'ont pas besoin de la savante analyse de l'homme de l'art, ils s'animent, prennent des aspects de plus en plus lumineux et vont porter jusque dans les âmes et dans les cœurs les reflets vivifiants de la vie qu'ils portent en eux-mêmes.

“Nous le répétons, ces verrières sont d'un brillant, d'une chaleur de coloris extraordinaire. Les couleurs les plus chatoyantes et les plus riches s'y coudoient, pour former des mosaïques incomparables: le bleu Isly et le bleu de Prusse, le bleu légèrement turquoise, le bleu saphir verdissant, le bleu indigo et le bleu azuré gris de lin, le jaune pâle et le jaune safran; le rouge orangé, le rouge intense et le roux clair; le vert jaune limpide, le vert émeraude et le vert bouteille; le pourpre vineux, le pourpre clair chaud, le pourpre limpide azuré, et le pourpre fumeux, le mordoré vin d'Espagne et le vert sombre chaud; le blanc jaunâtre, le blanc gris et le blanc nacré, toutes ces couleurs, réchauffées par l'éclat somptueux des ors de la Renaissance.

“Des verrières de l'église de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, nous pourrions dire avec raison ce que Sidoine Appolinaire disait, en parlant des vitraux de l'église des

Machabées, construite à Lyon en 450, par l'évêque Saint-Patient:

"Ac sub versicoloribus figuris
Vernans herbida crusta sapphiratos
Flectit per prasinum vitrum lapillos."

"Sous la figure peinte aux multiples cou-
[leurs,
Un enduit, du printemps reflétant les ver-
[deurs,
Fait briller le saphir sur la verte verrière
Ainsi que les bijoux de la précieuse pierre."

Puis ajouter ce que plus tard chantait également en vers Fortunat, évêque de Poitiers, en décrivant les admirables verrières de N.-D. de Paris qui datent du XIII^e siècle:

"Prima capit radios vitreis oculato fenestris.
Artificisque manu clausit in arce diem,
Cursibus aurorae vaga lux laquæaria com-
Atque suis radiis et sine sole micat". [plet,

"Au lever de l'aurore, errante dans sa course,
La lumière diffuse échappant de sa source
Dans la verrière sombre arrête ses rayons;
C'est alors que l'artiste, aux magiques cra-
[yons,
La fixe en son midi, la fait briller encore

Quand le soleil s'enfuit au couchant qu'il
[décore.]

“Le sanctuaire étant le lieu de l'église plus spécialement attribué à la réserve eucharistique, il convenait que les verrières qui l'ornent fussent dédiées à l'auguste mystère de nos autels. Aussi, voit-on du côté de l'Evangile une verrière représentant l'Institution de l'Eucharistie et, du côté de l'épître, une autre verrière représentant le Pape Pie X donnant la communion à des enfants. Dans la claire-voie, trois verrières de moindres dimensions portent des emblèmes eucharistiques; au milieu, un calice avec cette inscription: “Calix salutaris”; à gauche un pélican, avec l'inscription: “Proprio sanguine”; à droite une hostie exposée dans l'ostensoir avec l'inscription: “Venite ad me omnes”.

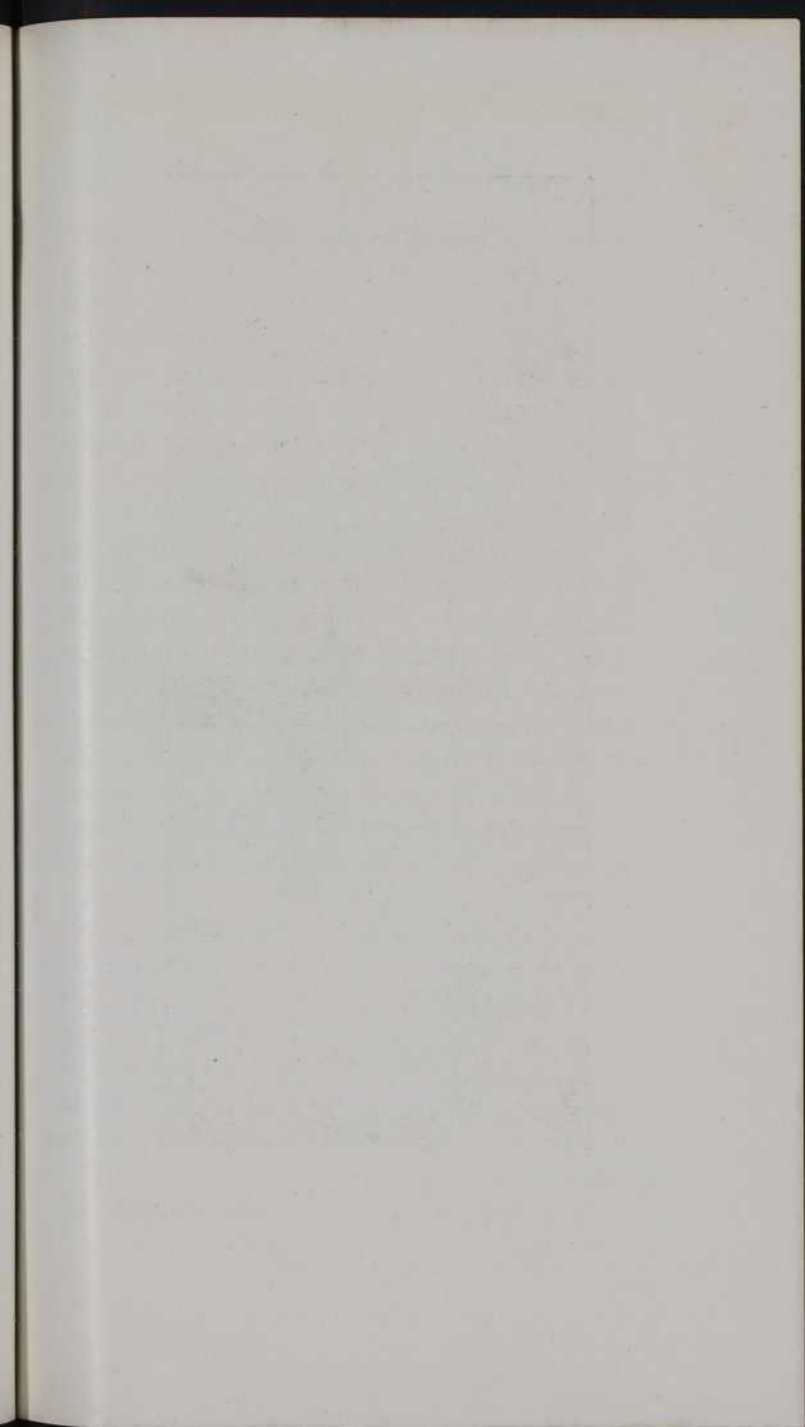
Comme les tableaux de la décoration murale, les verrières de la nef sont un poème à la Vierge, et racontent les actes de sa vie ici-bas. Du côté de l'Evangile, en descendant: La Naissance de la Sainte-Vierge; l'Education de la Sainte-Vierge par Sainte-Anne; la Présentation de Marie au Temple; le Mariage de la Sainte-Vierge; l'Adoration des Mages; la Purification de

la Sainte Vierge et la Fuite en Egypte. Du côté de l'épître en remontant; Jésus au milieu des docteurs; la mort de Saint-Joseph; Les Noces de Cana; la rencontre de N.-S. avec Sa Sainte Mère sur la voie douloureuse; l'Apparition de N.-S. à la Sainte-Vierge; la Proclamation du dogme de l'Immaculée Conception par le Pape Pie IX.

“Les verrières de la claire-voie de la nef sont des commentaires des litanies de la Sainte-Vierge. Du côté de l'Evangile, en descendant: Mater Purissima; Mater Castissima; Mater Admirabilis; Mater Salvatoris; Speculum Justitiæ; Sedes Sapientiæ; Turris Davidica. Du côté de l'épître, en remontant: Turris Eburnea; Domus Aurea; Fœderis Arca; Janua Cœli; Stella Matutina; Auxilium Christianorum; Regina Angelorum.

“Le dessus de la porte d'entrée principale extérieure est décoré d'une verrière représentant une fontaine à laquelle un cerf vient se désaltérer, symbole de l'Eucharistie, source d'eau vive dans laquelle nos âmes sont invitées à venir puiser la force qui soutient dans le chemin de la vertu.

“Les dessus des trois portes d'entrée in-





SAINTE JEANNE D'ARC

térieures sont décorés: celui du milieu, d'un emblème de la charité, celui de droite, des armoiries du Pape Pie XI et celui de gauche, des armoiries de Mgr F. D. Feehan, évêque de Fall-River, eux aussi entourés de riches ornements.

"Les différentes autres portes de l'église sont décorées d'ornements de la Renaissance du plus riche effet.

"Dans la sacristie enfin, entourés également de magnifiques décorations du style de la Renaissance, se voient les personnages suivants: Saint Louis de France, Saint Jean de la Croix, Sainte Jeanne-d'Arc, Saint François-Xavier, Saint Louis de Gonzague, Sainte Marguerite-Marie et le Bienheureux Jean-Baptiste Vianney, le saint Curé d'Ars."

Cette appréciation des verrières de l'église de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, faite évidemment par un connaisseur, et que nous empruntons au programme souvenir des fêtes du cinquantenaire, se termine par les réflexions suivantes qui montrent l'effet que produit sur les âmes délicates l'intérieur de ce temple merveilleux dans son ensemble:

"Nous nous sommes assis dans l'église, seul et replié sur nous-même, n'ayant pour

seul témoin que l'Auteur de l'art présent dans le tabernacle; nous nous sommes efforcé de nous dégager des influences extérieures, et nous nous sommes demandé, dans la sincérité de notre âme, quel sens artistique renfermait la décoration de cette église. Après une longue méditation, nous nous sommes levé, emportant en nous-même cette opinion: l'église de Notre-Dame de Lourdes, rehaussée par la richesse de sa décoration murale, et la clarté mystérieuse d'un jour que lui donnent ses verrières, imprime à l'âme un sentiment éminemment religieux; son aspect frappe les sens comme le ferait une poésie sublime ou une belle mélodie."

Maintenant nous allons énumérer de nouveau les titres de ces œuvres d'art en signalant à la reconnaissance des paroissiens les noms de leurs donateurs:

"La Dernière Cène"

Don de

Mgr. J.-A. Prévost, P. A., curé.

"La Communion Papale".

Don des Révérends

Victor Larose, Hilaire Chabotte, Albert Bérubé, Télesphore-A. Grenier.

“La Nativité de la Sainte-Vierge”.

Don de
M. et Mme Joseph Larivière.

“L’Education de la Sainte-Vierge”.

Don des
Dames de Ste-Anne de N.-D. de Lourdes.

“La Présentation de Marie au Temple”.

Don des
Filles de l’Ecole Notre-Dame.

“Le Mariage de la Sainte-Vierge”.

Don des
Enfants de Marie de N.-D. de Lourdes.

“L’Adoration des Mages”.

Don de
La Ligue de tempérance de N.D. de Lourdes.

“La Purification de la Sainte-Vierge”.

Don des
Artisans Canadiens-Français,
Succursale No 19

“Jésus au Milieu des Docteurs”.

Don des
Garçons de l’Ecole Notre-Dame.

“La Mort de Saint-Joseph”.

Don de

La Société Saint-Jean-Baptiste de la paroisse N.-D. de Lourdes, en mémoire du curé fondateur Pierre-J.-Bte Bédard.

“Noces de Cana”.

Don de

La Chorale de N.-D. de Lourdes.

“Jésus rencontre sa Mère”.

Don de

Mme Célanire Deschamps et de ses enfants,
En mémoire de Pierre Deschamps,
décédé le 12 avril, 1921.

“L’Apparition de N. S. à la Ste-Vierge.”

Don des

Soldats et des Marins de la Grande Guerre,
en mémoire de leurs compagnons
morts au champ d’honneur.

“La Proclamation du dogme de l’Immaculée-Conception par le Pape Pie IX.”

Don des

Enfants de Marie de N.-D. de Lourdes.

“Saint-Louis Roi de France.”

Don de

M. et Mme L.-J. Rioux.

“Saint-Jean de la Croix”
Don des familles de
MM. Elzéar et Gaudias Lussier.

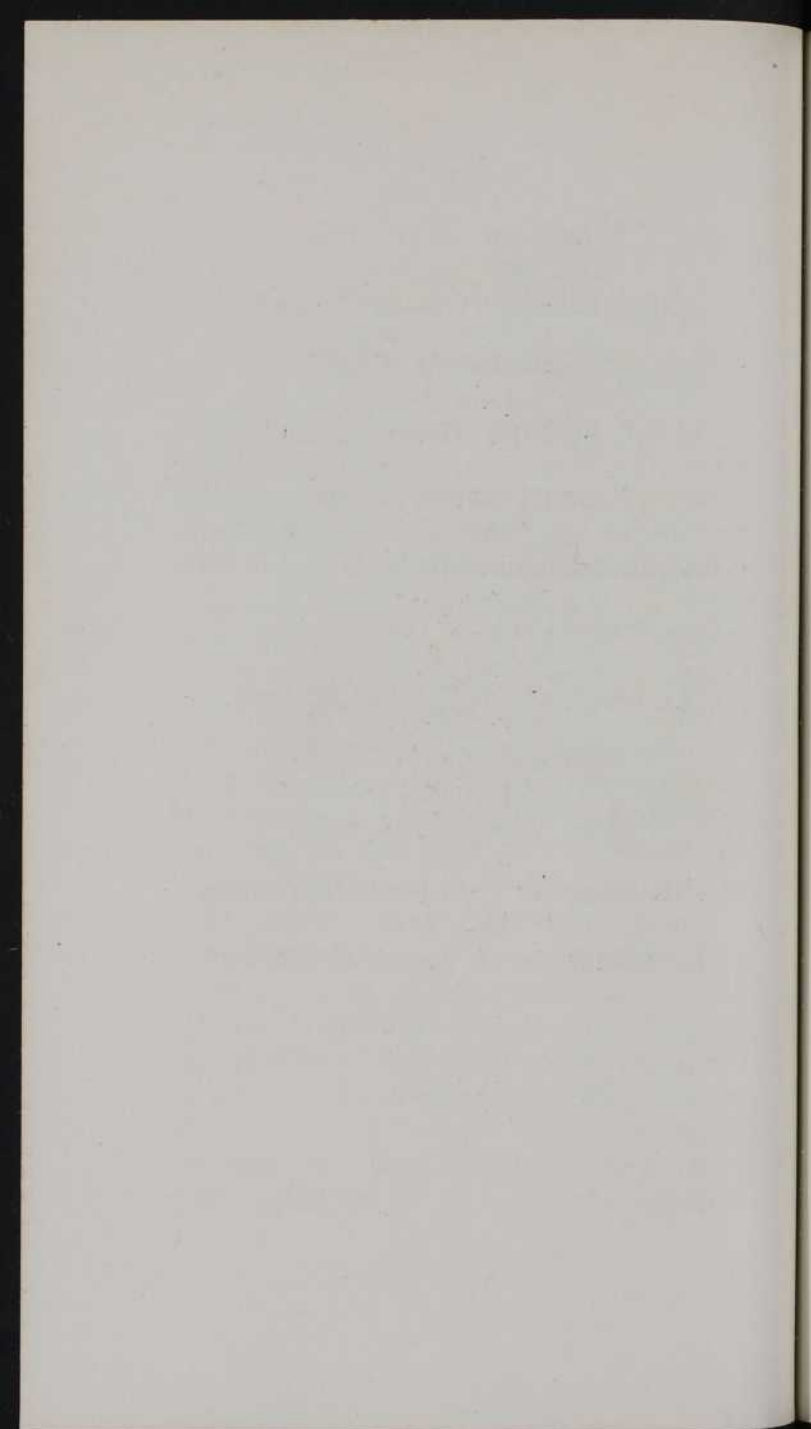
“Sainte-Jeanne d’Arc”
Don de
M. et Mme Henri Savoie.

“Saint-François-Xavier”
Don de
L’Adoration Nocturne de N.-D. de Lourdes.

“Saint-Louis de Gonzague”
Don de
La Fraternité de Sainte-Elizabeth.

“Sainte-Marguerite-Marie”.
Don de
Mme Vve J.-E. Arcand.

“Le Bienheureux Jean-Baptiste Vianney”.
Don de
La famille de M. Joseph Gaudreau.



CHAPITRE XVII

L'ORPHELINAT SAINT-JOSEPH

Cette histoire ne serait pas complète si nous allions omettre de mentionner cette œuvre de charité dont l'existence remonte presque au début de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes, en 1878.

Cette institution, placée d'abord sous la direction des Révérendes Sœurs de Jésus-Marie de Sillery, occupa une modeste bâtisse en bois à deux étages, qui fut plus tard démolie, comme nous l'avons dit, pour la construction de l'école paroissiale. Son développement, qui n'a cessé depuis lors, est surtout l'œuvre de Mgr Prévost qui porte à cette maison le plus vif intérêt.

Afin de permettre aux Sœurs de Jésus-Marie de se consacrer exclusivement à l'instruction des enfants de la paroisse, Monseigneur, après un court essai des religieuses Franciscaines de Worcester, alors en formation, s'adressa aux Sœurs de la Charité de Québec.

Un arrangement fut conclu et, sans devenir propriétaires, les Sœurs Grises qué-

becoises s'installèrent dans le refuge des orphelins de la Flint, qui hospitalisait déjà un bon nombre d'enfants des deux sexes.

Toutefois, ce modeste orphelinat qui, absolument parlant, aurait pu répondre aux besoins d'une paroisse même considérable, ne suffisait plus à ceux du dehors; car, à cette époque, il n'y avait pas beaucoup d'institutions de ce genre dans la Nouvelle-Angleterre, et les Franco-américains n'avaient d'autres refuges pour les enfants délaissés que les hospices de l'Etat ou les maisons des pauvres. Aussi, les demandes d'admission affluaient-elles de toutes parts.

Voyant cet état de choses, Mgr Prévost résolut de bâtir la première partie de l'orphelinat actuel, vaste quadrilataire en briques à quatre étages, avec rez-de-chaussée et mansarde.

Ceci fut fait de 1891 à 1892.

Il semblait bien que ce local, cette fois, allait suffire amplement; mais n'en croyez rien. La bâtisse nouvelle, malheureusement, n'était pas, comme le cœur de son fondateur, capable de se dilater à l'infini; elle devint bientôt remplie au-delà de sa capacité, et il fallut, pour un temps, s'accommoder comme on put avec le code draconien de l'hygiène. En 1906, il y avait dans

cette maison 385 orphelins, et tous étaient resplendissants de santé, preuve évidente que le nombre de pieds cubes prescrit par la science à la respiration humaine n'est pas aussi rigoureux qu'on le prétend.

Quoi qu'il en soit, en 1916, il fallut donner plus d'espace aux orphelins et la construction d'une seconde addition fut décidée. C'était une tâche relativement facile, car l'orphelinat St-Joseph, étant devenu diocésain, pouvait bien se payer le luxe de s'agrandir. D'ailleurs, l'évêque de Fall-River, Mgr Feehan, qui avait un faible pour ce refuge des orphelins, devait applanir singulièrement bien des difficultés.

L'inauguration de l'aile additionnelle se fit, si nous avons bonne mémoire, en 1917, et donna lieu à une imposante cérémonie, présidée par Son Eminence le Cardinal Bégin qui avait déjà béni la première partie.

Cette fois, c'est bien fini, pense-t-on. N'en croyez rien. Je ne sais s'il y eut une épidémie sur les pères et mères de familles, mais le nombre des orphelins allait toujours croissant. Et puis, le curé de Notre-Dame se sentant vieillir, devenait plus attaché encore à son œuvre de prédilection.

Bref, en 1922, il fut décidé encore une

fois qu'on agrandirait la maison hospitalière confiée aux bonnes Sœurs de la Charité. C'est en vain que les matériaux de construction se montraient revêches à l'achat par leurs prix exorbitants, c'est en vain que les unions ouvrières élevaient presque chaque semaine les salaires en rationnant l'ouvrage, une source mystérieuse et providentielle alimentant la caisse du Comité de direction, la troisième partie de l'orphelinat s'éleva comme les autres dans l'espace d'un an.

Et maintenant, cette maison des orphelins, devenue un palais, se dresse fièrement sur les confins du parc Lafayette et figure honorablement avec les édifices somptueux qui sont comme les produits rayonnants de la religion du Christ autour d'un temple catholique.

Ici, il y a un problème qui se pose. Comment cette institution, qui ne charge aux paroisses franco-américaines que \$12. par mois pour les enfants qu'elles lui envoient et qui doit certainement payer quelque chose aux Sœurs qui s'y dévouent, peut-elle se suffire à elle-même, payer des intérêts et acquitter rapidement ses dettes? Qu'il y ait des mains gauches qui donnent à l'insu de la main droite, nous n'en dou-

tons pas. Mais enfin. Outre la charité privée, il y a certainement une autre réponse que nous communiquons à ceux, si rares qu'ils soient, qui seraient atteints d'un mal connu en Europe sous le nom de laïcisme.

Dans nos admirables communautés de femmes du Canada et d'ailleurs, il y a des vertus qui s'appellent, en langue chrétienne, l'abnégation, l'esprit de pauvreté, la charité, le dévouement, etc. Ces différentes vertus combinées accomplissent des prodiges qui déroutent les calculs humains dans l'administration des maisons de charité ou de bienfaisance; l'économie sans lésine, qui en résulte jusque dans les moindres détails, produit ses fruits à la longue, et, riche non pas de ce que l'on a reçu, mais de ce que l'on n'a pas perdu, on résout les problèmes les plus compliqués de la finance sans avoir l'air d'y toucher et tout en usant de munificence à l'égard des déshérités de la fortune.

Et puis, chose plus merveilleuse encore, dans ces institutions ainsi régies, les faibles et les petits, privés de leurs soutiens naturels, retrouvent l'affection maternelle ou les mille délicatesses de la charité qui ne peuvent s'acheter à prix d'or et qui sont

à peine connues dans les meilleures familles.

O religion! que tu es admirable dans tes œuvres et que tu illustres bien la parole du Maître: "Vous aimerez le prochain comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu."

Là est la solution de toutes les questions de l'ordre social.

Maintenant, entrons dans l'orphelinat St-Joseph de Fall-River.

"En parcourant les diverses salles, vastes, pleines de soleil et de clarté, nous rencontrerons quatre cent soixante-quinze enfants, de deux à quatorze ans, au visage ouvert et souriant, vous souhaitant la bienvenue avec aisance et politesse. Un grand nombre de ces enfants sentent au fond de leur âme la perte douloureuse d'un père ou d'une mère; mais la Providence—Mère divine—a placé près d'eux des êtres où la fleur de la charité brille de tout son éclat.

"Monseigneur J.-A. Prévost, digne successeur du révérend Monsieur Bédard, est l'âme de cette institution. Quiconque n'a pas compris la charité du Christ qui disait à ses Apôtres: "Laissez venir à moi les petits enfants," pourrait en avoir une idée juste en voyant ce vénérable prélat, couronné de cheveux blancs, se laisser entourer et

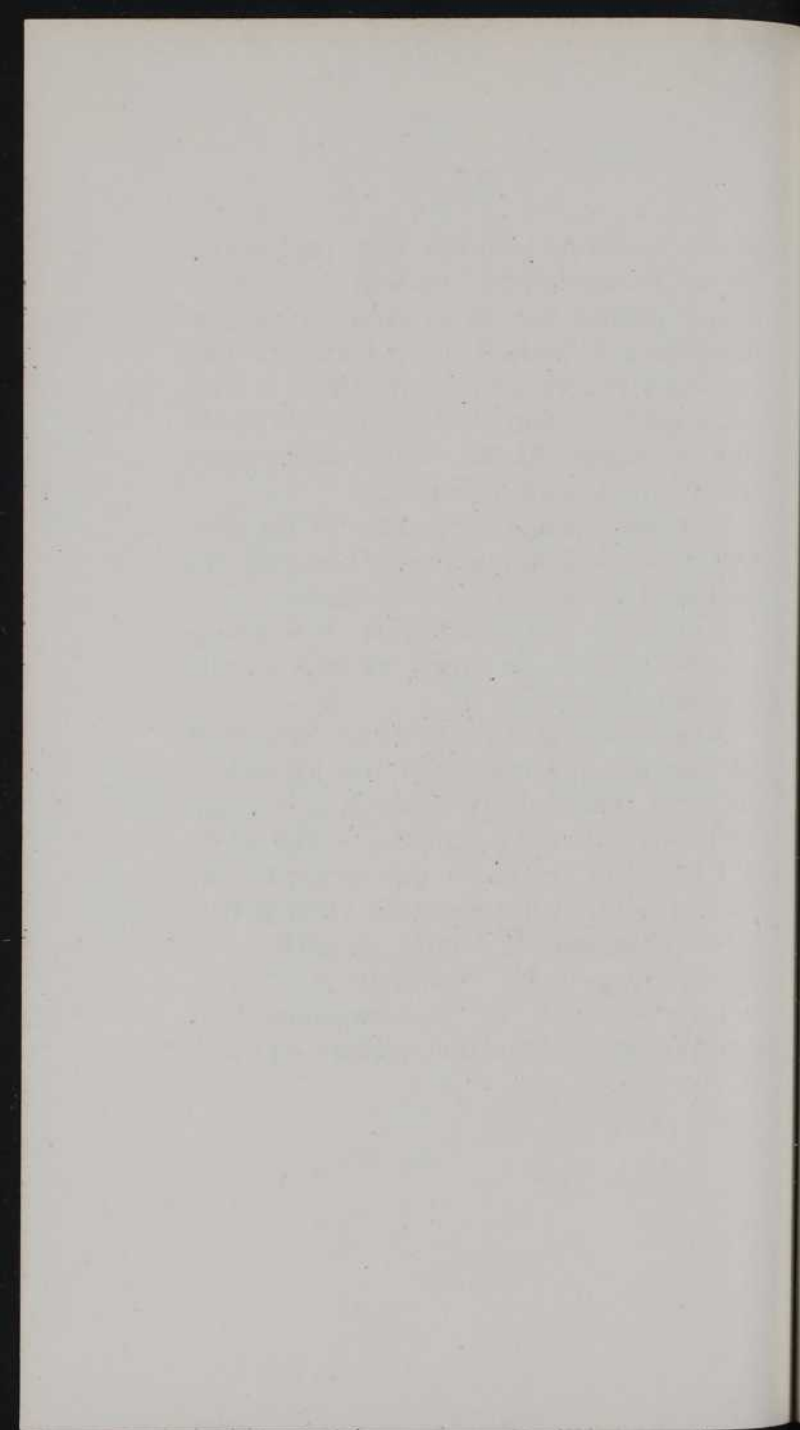
presser par la foule de ces petits orphelins... De ses lèvres de père tombent des paroles douces comme son cœur; tantôt, c'est une félicitation à l'enfant qui a bien fait, une parole de miséricordieuse tendresse à celui qui a failli, et pour tous, un mot de bonté compatissante qui fait oublier à ces chers enfants qu'ils sont orphelins.

"L'enthousiasme et la charité du pasteur se sont communiqués à l'âme de ses fidèles. Tous se souviennent que:

"Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, Dieu bénit sa famille et veut qu'elle prospère."

"C'est dire que l'Orphelinat St-Joseph est secouru non seulement par les riches, mais par ceux qui vivent de leur travail.

"Les trente-huit religieuses — Sœurs de la Charité de Québec — qui dirigent l'Orphelinat se font les mères des chers petits. Elles partagent les bontés du pasteur et conservent pour lui — au plus profond de leur cœur — toute la reconnaissance, tout le respect et la vénération qui lui sont dus."







PROCLAMATION DU DOGME DE L'IMMACULÉE
CONCEPTION

CHAPITRE XVIII

LE PENSIONNAT DE JÉSUS-MARIE

Le vieux couvent, situé à l'encoignure des rues Mason et Saint-Joseph, fut construit en 1877, sous le curé Bédard, et servit de pensionnat aux Révérendes Sœurs de Jésus-Marie, durant dix ans. C'est une construction en bois assez spacieuse, mais qui, par son site, convenait plus ou moins à sa destination. Pendant la courte administration de M. l'abbé Laflamme, en 1887, les religieuses de Jésus-Marie, qui avaient reçu de M. Bédard un vaste terrain parfaitement isolé au coin de la rue Eastern et de la rue St-Joseph, résolurent de bâtir leur maison actuelle.

L'aumônier de Sillery, monsieur l'abbé Audet, fort entendu en construction de ce genre, vint alors s'installer à la Flint, et dirigea lui-même les travaux, conformément à ses plans.

Cette bâtisse en brique, aux fenêtres surmontées de linteaux arqués, en pierre blanche, n'a pas été modifiée depuis. Elle occupe, sur une hauteur, tout près du parc

Lafayette, le centre d'un terrain parfaitement ombragé, d'où l'on domine la plus grande partie de la ville de Fall-River.

Le vieux couvent, qui appartenait à la paroisse, fut vendu en 1888, puis racheté par la corporation de Notre-Dame en 19.... La ligue de Tempérance y a sa salle et ses lieux d'amusements, et l'école paroissiale y déverse, depuis cinq à six ans, le trop-plein de ses enfants; il y a là quatre à cinq classes.

"Le pensionnat des Dames de Jésus-Marie abrite aujourd'hui quatre-vingts élèves, de six à dix-huit ans, réparties en trois groupes: "les Grandes", section de la Sainte Vierge; "les Moyennes", section du Sacré-Cœur; "les Petites", section de l'Enfant Jésus".

"Par une vigilance constante et toute maternelle, par l'enseignement et des exercices variés, les Religieuses de Jésus-Marie ont pour but de donner aux jeunes filles qui leur sont confiées une éducation soignée sous le rapport religieux, littéraire, social et domestique. Elles s'efforcent de développer dans leur cœur les sentiments de respect, d'amour et de reconnaissance qu'elles doivent à leurs parents, d'armer leur esprit par la connaissance des sciences uti-

les, de leur apprendre les convenances sociales, de fortifier leur santé par la culture physique et les jeux au grand air, en un mot, de les préparer à leur mission de femmes vraiment chrétiennes, de femmes de devoir et de distinction.

“Le plan d'études comprend toutes les branches requises pour les classes de grammaire, le cours commercial et le cours classique. Un diplôme de grammaire — Grammar School Diploma — donne aux élèves le droit de choisir entre le cours commercial de deux années et le cours classique de quatre années. Un diplôme est aussi accordé aux élèves qui complètent honorablement l'un ou l'autre de ces derniers cours. Notons que vingt-cinq y furent enregistrées à la rentrée de septembre, en cette année jubilaire mil neuf cent vingt-quatre.

“Le programme régulier d'études se donne en anglais, mais la langue française est enseignée avec soin, et les élèves tiennent à honneur d'obtenir des certificats spéciaux accordés pour cette langue.”

La musique, le dessin et même la peinture, généralement au programme dans les couvents des Sœurs de Jésus-Marie, y sont aussi enseignés avec succès.

Bref, le pensionnat de filles de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River peut figurer au premier rang avec toutes les institutions de ce genre. Seulement, aux Etats-Unis, il acquiert une valeur exceptionnelle; car la congrégation qui le dirige est originaire de la vieille France. Outre la foi chrétienne qu'une telle maison entretient et propage, outre les sciences et les arts dont elle est la source intarissable, il y a encore la saine culture française qu'elle répand en pays étranger. Supposons que, pendant les 48 ans de son existence, 80 élèves s'y soient succédé tous les quatre ou cinq ans, cela fait 7 à 800 personnes, dont la plupart ont pris place parmi l'élite de la société, qui, s'étant perfectionnées dans la langue de Bossuet, connaissent et aiment le pays de nos ancêtres, peuvent apprécier sa saine littérature et lui gagner par leur douce influence des amis et même des défenseurs.

Y ont-ils bien songé ceux qui veulent tarir la source des vocations religieuses en France en y fermant les écoles catholiques? Mais bah! Comme l'éclipse solaire vient de le démontrer, l'astre des nuits a beau s'interposer entre nous et le roi du jour, il reste toujours la couronne lumineuse qui





VIA DOLOROSA

trahit le soleil disparu pour un instant. L'influence de la France chrétienne, que des oiseaux de nuit s'efforcent d'amoindrir par des lois sacrilèges, n'en continue pas moins de rayonner au dehors et de rester, en dépit du Grand Orient, un foyer de lumière et de civilisation.

Dans une enquête célèbre, Maurice Barrès a démontré ce que la France devait à ses missionnaires en Orient. Cet homme, qui est mort au seuil du christianisme, concluait en conjurant ses compatriotes de respecter au moins les congrégations religieuses enseignantes qui, beaucoup mieux que les diplomates et les politiciens, vont porter au loin le bon renom de leur pays. Ne serait-il pas opportun de citer ici un passage que nous trouvons dans un ouvrage publié durant la grande guerre, sous la direction de Mgr Baudrillart, l'éminent recteur de l'Institut Catholique de Paris :

“L'Amérique n'est plus, que dans quelques parties, un pays de missions. Cependant, dès que, en descendant des champs de neige et de glace du Pôle Nord, la présence de l'homme se manifeste, associés aux tribus indiennes de pêcheurs et de chasseurs qui parcourent ces solitudes immenses, nous trouvons des missionnaires fran-

çais. Les Oblats de Marie sont, en effet, les apôtres de l'Ouest Canadien comme autrefois les Jésuites et les Sulpiciens, pour ne nommer que ceux-là, le furent du primitif Canada, ce pays de si bel avenir que nos missionnaires, nos martyrs, nos pionniers, grâce à des efforts héroïques, ont invinciblement gagné à l'Eglise catholique.

“La jeune et brillante Eglise des Etats-Unis ne reniera pas non plus ceux qui furent ses premiers apôtres. Un historien (D.-M.-A. Magnan, “Histoire de la Race française aux Etats-Unis”), en effet, a pu écrire: “Il n'est pas un fleuve, un lac, une forêt de ce continent, des Alléghanys aux Montagnes Rocheuses, du golfe du Mexique à la baie d'Hudson, qui n'ait été remonté, traversé ou parcouru par quelques-uns des héroïques enfants de la France, armés d'un crucifix, n'ayant pour bagage qu'un bréviaire et un autel portatif, s'en allant, au prix de mille dangers, conquérir des âmes à Dieu.”

Ce que nous disons ici des dames de Jésus-Marie de Fall-River, nous pourrions le répéter d'une foule d'autres congrégations françaises qui ont fourni et fournissent encore un si grand nombre de maisons en-

seignantes ou hospitalières disséminées à travers les Etats-Unis.

Il nous souvient que, en 1902, lors de la grande persécution du gouvernement Combes, qui ferma la maison-mère des Sœurs de Jésus-Marie, à Lyon, nous fîmes la traversée, en revenant de France, sur un paquebot dont la seconde était encombrée de ces nobles expulsées appartenant à différentes familles religieuses. Elles s'en allaient vers divers points du territoire américain, se venger des injustices de leur pays en propageant son verbe d'or et sa culture, malgré tout, restée chrétienne.

Tel est souvent le résultat des faux calculs humains qui, voulant combattre Dieu, tournent à sa gloire.

“Sanguis Martyrum Semen Christianorum.”



CHAPITRE XIX

LES VICAIRES DE NOTRE-DAME DE LOURDES

La fonction des vicaires de la Flint n'a jamais été, que nous sachions, une sinécure. Comme on disait du maréchal Foch vers la fin de la guerre mondiale qu'il était bien secondé par ses généraux, ainsi peut-on affirmer que les trois curés de la paroisse Notre-Dame ont été puissamment aidés par leurs assistants.

Grâce à ces derniers, en effet, le ministère des âmes, qui, en définitive, est l'œuvre par excellence du prêtre, fut toujours ce qu'il devait être, zélé, inlassable et fructueux. Les uns, par leur assiduité auprès des malades, la prédication, les catéchismes et surtout le confessionnal, ont converti, sanctifié, éclairé, consolé et préparé à la mort grand nombre de personnes; d'autres, doués de talents spéciaux, ont accru considérablement les recettes de la paroisse par le moyen de bazars, de soirées d'amusements, de souscriptions et de concours; d'autres, ont dirigé les écoles paroissiales,

stimulé le progrès de l'enseignement et contribué, dans une large mesure, à démontrer que l'école bilingue, même au point de vue de l'anglais, n'est en aucune façon inférieure à l'école publique; d'autres, enfin, véritables ministres des finances et des travaux publics, mais sans portefeuille, ont coopéré à la construction de l'église, à son parachèvement ou à son embellissement.

Il faut dire, à la louange du curé actuel, qu'il a su laisser à l'initiative de ses vicaires une latitude convenable dont il n'eut, du reste, jamais à se repentir.

Les premiers vicaires dont l'histoire fasse mention furent les abbés Tennian, Gormley et Kiernan. Ils furent nommés successivement, à partir de 1880, sous le curé Bédard, alors que la paroisse de Notre-Dame était bilingue et comprenait les Irlandais de la Flint. L'abbé Kiernan, quand ces derniers se séparèrent, devint leur curé et fonda la paroisse de l'Immaculée-Conception; l'abbé Tennian occupa longtemps l'une des principales paroisses du diocèse de Providence.

Monsieur l'abbé Laflamme, qui fut d'abord vicaire, puis curé de Notre-Dame de Lourdes, eut pour vicaire, en 1886, l'abbé Payan, homme d'un zèle extraordinaire qui,

plus tard, devint curé du Sacré-Cœur de New-Bedford et ensuite de Centreville. Il mourut subitement au Précieux - Sang de Woonsocket, et fut inhumé à New-Bedford.

A l'abbé Payan succéda, en 1887, l'abbé Antoine Bérubé. Théologien, canoniste, liturgiste et, par conséquent, homme d'étude, monsieur Bérubé fit honneur à Fall-River et à son diocèse d'origine, celui de Rimouski. Il resta à la Flint jusqu'en 1890, deux années sous l'administration de Mgr Prévost, et s'en alla ensuite prendre possession de la nouvelle paroisse de St-Hyacinthe de New-Bedford. Monsieur l'abbé Bérubé, qui a su garder intacte sa vigueur intellectuelle et physique, occupe actuellement la paroisse canadienne d'Attleboro.

Le Rév. J.-H. Béland, venant du diocèse de Trois-Rivières, fut vicaire à Notre-Dame en 1889, et y resta jusqu'en 1892.

Il est actuellement curé inamovible de Notre-Dame de Central-Falls, dans le diocèse de Providence. Inutile de faire son éloge; les œuvres merveilleuses accomplis dans cette importante paroisse parlent éloquentement et montrent qu'il y a peu de prêtres franco-américains dans toute la

Nouvelle-Angleterre qui soient plus méritants.

Le Rév. J.-Th. Giguère demeura à la Flint, comme vicaire, de 1890 à 1896 et fut ensuite transféré à Centreville. C'est là qu'il fut nommé à la nouvelle cure de Saint-Roch de Fall-River. Il est actuellement pasteur de Sainte-Anne de New-Bedford. Monsieur l'abbé Giguère a longtemps personnifié la musique dans les différents postes qu'il a occupés. Outre les devoirs de son ministère qu'il remplissait avec zèle et dévouement, il fut un habile directeur d'orchestre et de fanfare et son souvenir, qui survit partout où il a passé, reste attaché à de suaves harmonies qui, bien que terrestres, n'en tendent pas moins vers le ciel.

Le Rév. J.-O. Sylvain, aussi de Rimouski, fut vicaire à la Flint, de 1890 à 1897. Il fut prédicateur émérite, et renommé pour son esprit fin et prime-sautier dans le bon sens du mot. Qui ne se rappelle les fréquentes anecdotes dont il savait faire le récit avec un art incomparable sans jamais blesser la plus rigoureuse délicatesse ou la charité ?

Le Rév. J.-C. Bessette, vicaire de 1892 à 1894, docteur en droit canonique, a laissé à la Flint la réputation d'un savant mo-

deste et d'un grand sens pratique. Il fut ensuite curé à Pawtucket, R. I., dans une modeste paroisse, appelée, peut-être intentionnellement, Notre-Dame de la Consolation, mais qui devint, grâce à l'augure favorable de son nom, grande et prospère. C'est là que son évêque, Monseigneur Hickey, vient de lui conférer, au nom du Saint Siège, le titre de Protonotaire apostolique: Inclignons-nous et passons, mais non sans offrir au nouveau prélat nos hommages les plus respectueux (1).

Le Rév. Théodule Blais, ordonné prêtre à Québec, en 1886, vicaire à Notre-Dame de 1894 à 1895, fut peut-être l'une des plus belles intelligences, l'un des talents les plus faciles qui soient passés au Séminaire de Québec; mais, comme les météores, il n'a fait que passer: il est mort aux Antilles il y a déjà nombre d'années.

Rév. Cyrille Samson, vicaire à la Flint de 1895 à 1898, restera en cette paroisse comme le type du prêtre sérieux, instruit et zélé. Pendant qu'il y était, il soutint plus d'une polémique avec certain ministre qui s'était donné pour mission de répandre ses

(1) Mgr Bessette, depuis la rédaction de cette page, est décédé presque subitement.

doctrines luthériennes au milieu des Canadiens; mais les savantes répliques de l'abbé Samson le réduisirent bientôt au silence. Monsieur Samson dirige maintenant l'une des plus importantes paroisses de l'archidiocèse de Québec, Saint-Romuald.

Rév. Alfred Carrier, 1896-1898, fut, après son vicariat à Notre-Dame et à Taunton, curé fondateur de Saint-Jacques de Taunton. Cette nouvelle paroisse, qui n'a que vingt années d'existence, possède des propriétés d'une valeur de quelques centaines de mille piastres et n'a que peu ou point de dettes. C'est dire quel administrateur est l'abbé Carrier et combien son évêque a eu la main heureuse en lui confiant cette importante mission.

Rév. Omer Valois, 1897-1906, a fait un travail vraiment important à Notre-Dame de Lourdes dont il fut pratiquement le procureur durant plusieurs années. Il concourut activement au parachèvement de l'église et à la célébration des fêtes du 25ième anniversaire de la paroisse et de la dédicace de ce temple. Premier curé, ensuite, de Sainte-Anne de New-Bedford, il est maintenant au Sacré-Cœur de cette ville, qui lui doit déjà d'importantes réparations et un hospice de vieillards.

Rév. Emile Côté, de 1897 à 1900, a laissé à Notre-Dame de Lourdes un souvenir impérissable. Retourné dans l'archidiocèse de Québec, il fut tour à tour curé de la paroisse des Saints - Anges, puis de celle de Saint-Antoine de Tilly. Il s'est retiré du ministère paroissial depuis quelques années, mais revient parfois à la Flint reprendre sa vie de vicaire à la grande joie de la population.

Rév. D.-D. de Villandré, vicaire à Notre-Dame de 1898 à 1904, s'y est particulièrement distingué comme directeur des écoles paroissiales. Il fut ensuite nommé à la nouvelle paroisse franco - américaine de North-Attleboro, où son zèle et son dévouement lui concilièrent l'affection de ses ouailles. Par sa science, son éloquence et surtout sa connaissance parfaite du français et de l'anglais, il mérita de fixer l'attention quand il fut question de nommer un successeur au regretté Mgr Stang.

Rév. D.-M.-A. Magnan fut attaché à la paroisse de Notre-Dame en qualité de vicaire de 1898 à 1902. Il y fut peut-être d'une mince utilité, mais y laissa la meilleure partie de son cœur. Mordu de la manie d'écrire, il a publié quelques ouvrages qui font le désespoir des libraires. Son œuvre

principale, qui lui vaudra peut-être pardon et miséricorde devant Dieu et les hommes, est l'“Histoire de la Race Française aux Etats-Unis”, complément indispensable de celle du Canada-français. Il dessert maintenant la paroisse de Saint-Désiré du Lac Noir où semble s'être définitivement fixée son existence vagabonde. Priez pour lui.

Rév. J.-N. Roy, ancien Supérieur du Séminaire de Sherbrooke, rehaussa la modeste charge de vicaire à la Flint, de 1899 à 1900, et s'y fit naturellement remarquer par ses éminentes qualités et surtout son dévouement à l'œuvre des jeunes gens. Mgr Harkins lui confia bientôt l'aumônerie de l'Hospice des Petites Sœurs des Pauvres, à Woodlawn, près de Pawtucket, R. I., où il demeura plusieurs années. Rappelé dans son diocèse, il fut successivement curé de la cathédrale, puis de Saint-Georges de Windsor où il est mort.

Rév. Ludger Desjardins, de 1900 à 1903, fut pendant son vicariat à la Flint un bon camarade pour ses confrères. Il était un modèle de douceur et de charité. Nous n'avons que de vagues données sur sa carrière sacerdotale après 1903. Nul doute qu'il a continué à marcher dans le chemin du ciel où il semblait sérieusement engagé.

Rév. O. Larouche, 1901, retourné depuis au diocèse de Chicoutimi, continua avec zèle l'œuvre commencée par l'abbé Roy auprès des jeunes gens.

Rév. L.-A. Marchand, ancien professeur de rhétorique et membre agrégé du Séminaire de Québec, vicaire de Notre-Dame de 1901 à 1904, est d'un mérite si reconnu que nous n'osons rien y ajouter. Il suffit de dire qu'il devint plus tard le successeur du regretté H. Deslauriers dans l'une des plus importantes paroisses du diocèse de Fall-River, où il est encore. Que Dieu lui prête longue vie pour le bonheur de ses dévoués paroissiens de Saint-Antoine de New-Bedford.

Rév. B. Bernier, ancien curé et aumônier dans le diocèse de Québec, termina, on peut dire, sa carrière sacerdotale à Notre-Dame où il remplit les fonctions de vicaire de 1902 à 1914. Monsieur l'abbé Bernier était le type du gentilhomme: courtois et affable, d'un commerce agréable, il fut, dans sa verte vieillesse, pour les paroissiens de Notre-Dame, le modèle du prêtre au déclin de la vie, qui, comme un beau soleil, éblouit le regard de ses rayons bienfaisants avant de disparaître derrière un horizon empourpré.

Rév. L.-N. Blanchet, 1903-1908, devint ensuite vicaire à Saint-Antoine de New-Bedford jusqu'à la mort de l'abbé H. Deslauriers, dont il fut l'un des exécuteurs testamentaires. Après avoir réglé cette succession à la satisfaction générale, la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Maplewood lui fut confiée où il continue à accomplir des merveilles.

L'abbé L.-D. Robert, vicaire à Notre-Dame de 1908 à 1916, remplit la charge importante de directeur des écoles en cette paroisse avec un zèle inlassable. Devenu curé de Saint-Roch de Fall-River, l'évêque de ce diocèse, qui connaissait ses aptitudes pédagogiques, lui confia la haute direction des écoles diocésaines de langue française.

Rév. L.-A. Dequoy, 1905 à 1908, homme de cœur et d'une grande activité, a aussi laissé une trace profonde à la Flint par son inépuisable dévouement pour les humbles et les petits. Sous ce rapport, il fut le bras droit de Mgr Prévost. Toujours à l'affût, ne craignant pas de se présenter au besoin devant les tribunaux, il allait disputer à l'Etat les orphelins de langue française qui trouvaient ensuite un toit hospitalier dans l'Orphelinat de Notre-Dame de

Lourdes. L'abbé Dequoy fut ensuite curé à Dodgeville, puis à North Attleboro, où il vient de compléter l'œuvre du regretté D.-D. de Villandré en y construisant une école paroissiale.

Rév. J.-C. Tremblay, 1910 à 1913, écrivain et publiciste, fut, malheureusement pour Fall-River, rappelé par son évêque à Chicoutimi. Il y continua à se servir de sa plume brillante et devint l'apôtre des œuvres sociales catholiques.

Rév. R.-L. Jalbert, 1908 à 1912, élève de Louvain, en Belgique, patriote éclairé autant que prudent, a recueilli la succession de Monsieur Villandré dans l'œuvre des étudiants de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique. Il est maintenant curé à Saint-Georges de Westport.

Rév. L.-E. Prévost, 1911-1913, neveu de Mgr J.-A. Prévost, fut ensuite vicaire et desservant de North Attleboro. Il est actuellement vicaire à Saint-Jacques de Taunton. L'abbé Prévost accomplit, partout où il passe, des prodiges d'organisations financières; les *lawn-party* surtout sont sa spécialité de prédilection, et le dernier dont on célèbre la mémoire a rapporté, en trois jours, un profit clair de \$26,000, à la grande stupéfaction de tout le monde.

Rév. J.-H. Brodeur, 1913-1922, orateur distingué, a laissé à la Flint des regrets dans tous les cœurs, et son départ a causé un vide qui sera difficilement comblé. Il fut une véritable lumière dans cette paroisse, et les échos de sa superbe éloquence y vibrent encore. Le diocèse de Prince-Albert, qui a le bonheur de le posséder, en a fait un vicaire général et un Protonotaire apostolique, et l'avenir réserve à sa carrière peu avancée des honneurs et des responsabilités encore plus grands. C'est du moins le vœu que nous formons.

Rév. J.-F.-V. Labonté, 1914-1915.

Rev. J.-N. Hamel, 1915-1916, quelque temps vicaire à Saint-Antoine de New-Bedford, puis à Notre-Dame de Fall-River, est maintenant vicaire à Maplewood.

Rév. L. Geoffrion, 1916-1918, autrefois du collège de Ste-Marie de Monnoir, prit ses degrés de théologie à Rome, fut d'abord vicaire à Saint-Antoine de New-Bedford où il est retourné en 1918.

Rév. A. Paulhus, 1918-1920, né à la Flint, fut directeur des écoles paroissiales, puis entra au Séminaire des Missions étrangères de New-York.

Rév. J. Cournoyer, 1922-1923.

LES VICAIRES ACTUELS

Rév. V. Larose, fut autrefois procureur du Collège de Ste-Marie de Monnoir où il passa plusieurs années de sa vie. Quand cette institution fut fermée, l'abbé Larose, qui s'était dévoué à la survivance de son Alma Mater, s'en vint chercher un refuge hospitalier auprès de Mgr Prévost. Par son expérience des hommes et des choses, il est pour ce dernier d'un précieux secours, et, pour la paroisse, une cause d'édification. Les devoirs du saint ministère semblent l'absorber tout entier et lui faire oublier les démêlés dont sa maison, à la corporation de laquelle il appartient encore, fut la malheureuse victime.

Rév. J.-H. Chabotte, aussi du Collège Ste-Marie de Monnoir, partage, avec son ancien confrère de cette institution, le travail laborieux du ministère paroissial de la Flint.

Rév. A. Bérubé, neveu du curé d'Attleboro, directeur actuel des écoles paroissiales où il fait un travail de géant; il y passe à peu près tout son temps à surveiller et à diriger les études des enfants et surtout celles qui se rapportent à la science religieuse.

Rév. T.-A. Grenier, né dans le diocèse de London, Ont., fut ordonné prêtre à Montréal et vint à Notre-Dame de Lourdes de Fall-River il y a quelques années. S'il est le dernier sur la liste des vicaires de cette paroisse, il n'en est pas le moindre. Monsieur l'abbé Grenier, qui est un littérateur, un orateur convaincant et un artiste, est de plus un organisateur émérite; l'ornementation de l'église Notre-Dame est son œuvre, en commençant par le plein montant requis pour en défrayer la dépense; son œuvre également, les fêtes grandioses du cinquantenaire où tout avait été prévu jusque dans les moindres détails; son œuvre enfin, ce magnifique programme-souvenir où nous avons puisé largement en écrivant cette histoire.

CHAPITRE XX

LA VOCATION A LA FLINT

La foi d'un peuple se manifeste spécialement par les vocations sacerdotales et religieuses. Il est indubitable, au moins pour ce qui est du sacerdoce, que Dieu n'a pas été moins prévoyant pour la conservation de la société chrétienne qu'il ne l'a été pour l'humanité. Or, d'après saint Thomas d'Aquin, s'il y a un sacrement qui pourvoit à la conservation de l'espèce humaine, il y en a un autre qui a aussi son "Croissez et multipliez-vous", mais au point de vue spirituel. Donc, s'il y a des vocations au mariage, vocation basée plus ou moins sur l'ordre naturel, il y en a une aussi, mais plus sublime, pour le sacerdoce catholique et même la vie religieuse.

Règle générale, ces appels de la grâce sont en nombre suffisant pour assurer la survivance numérique de l'Église, la propagation de la foi dans le monde et le maintien des œuvres de bienfaisance. Mais, là est le point que nous voulons signaler, ces appels que Dieu fait dans le fond des

cœurs ne sont entendus ou écoutés d'ordinaire que par ceux qui ont reçu la préparation requise par une éducation vraiment chrétienne. Comme cette éducation dépend surtout de la famille et de l'école qui en est la succursale, notre proposition reste acquise, à savoir :

La foi d'un peuple se manifeste spécialement par les vocations sacerdotales et religieuses.

Maintenant, allons plus loin; cette preuve de la foi d'une population, attestée par la vocation religieuse, est d'autant plus forte, plus concluante, que les obstacles à surmonter, qui s'opposent à cette même vocation, sont plus nombreux ou plus sérieux.

C'est un fait que dans les villes peuplées, même de notre Canada français, les vocations semblent plus rares que dans les paroisses rurales. Est-ce parce que la croyance religieuse fait défaut à Montréal ou Québec? Non. La religion y est en honneur, et les églises y sont trop étroites les dimanches et fêtes. Seulement, la vie sociale, agitée par les affaires et les amusements, y est un champ moins propice à l'éclosion et à la culture de la vocation religieuse que celle de nos paisibles campagnes. Celles-ci,

c'est un fait reconnu, fournissent, proportion gardée, les trois quarts des prêtres et des religieuses à l'Église de Jésus-Christ.

Hé bien! Si, à Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, il y a un bon nombre de jeunes gens et de jeunes filles qui répondent à l'appel de Dieu, ne sommes-nous pas en droit de conclure, au risque de passer pour logicien, que cette population, bien urbaine, est véritablement pieuse et croyante?

Nous basant sur notre propre expérience, nous pouvons déclarer que, durant l'espace de quatre années, nous avons fourni une douzaine de certificats à des jeunes filles de Notre-Dame qui entraient au noviciat. Ce chiffre, multiplié par cinq, puisque nous étions alors cinq prêtres, n'est-il pas éloquent? Qu'on nous permette de rapporter ici une anecdote authentique qui tend au même but. Un jour, nous fûmes invité par lettre à nous rendre à certaine maison de la Globe dont on nous donnait le nom de la rue et le numéro; à notre grande surprise, nous y trouvâmes, après avoir franchi le seuil d'une porte qui s'ouvrit en apparence d'elle-même, une cloison improvisée, munie d'un tour et d'un guichet grillé comme cela se pratique chez les Carmélites ou

les Clarisses. Une quinzaine de nos jeunes filles de la Flint, revêtues de costumes de leur invention, s'étaient mis en tête de fonder un nouvel ordre religieux d'une grande austérité; elles jeûnaient, couchaient sur la dure et faisaient nuit et jour la vie contemplative. Comme nous n'étions pas, hélas! de la trempe d'un fondateur d'ordre monastique, l'affaire n'eut pas de suite, mais n'en démontre pas moins l'estime qu'on avait à la Flint pour la vie religieuse.

De là à conclure que, depuis la fondation de la paroisse de Notre-Dame de Fall-River, un grand nombre de jeunes filles se sont consacrées à Dieu, il n'y a pas loin. C'est ce que nous pouvons faire sans témérité, bien que le chiffre ou la liste n'en puisse être établi d'une manière exacte.

Si nous sommes réduit à des conjectures pour faire le dénombrement des religieuses de cette paroisse qui suivront l'Agneau dans le Paradis, nous sommes plus heureux pour ses fils devenus prêtres, sans compter ceux qui sont en voie de le devenir.

On avouera que, s'il faut dix à douze ans d'études spéciales à un jeune homme pour parvenir au sacerdoce, si cette longue préparation suppose des dépenses considérables, on ne peut s'attendre raisonnablement,

dans une paroisse ouvrière, à des vocations aussi nombreuses que chez les filles à qui un mince trousseau suffit d'ordinaire.

Quoi qu'il en soit, depuis sa fondation, ou, plus exactement, dans ses vingt dernières années, la paroisse Notre-Dame a fourni quatorze prêtres à l'Eglise. Ce chiffre d'or, qui à nos yeux vaut mieux que tous les monuments de briques ou de pierres, n'est pourtant qu'un faible prélude de ce que nous réserve l'avenir; car maintenant, l'élan est donné et, sous l'efficace impulsion de l'éminent évêque de Fall-River, se faisant en cela le digne écho du Pape régnant, nous ne doutons pas que la belle et pieuse paroisse de la Flint devienne une véritable pépinière de sujets précieux pour le ministère paroissial, les missions lointaines et la diffusion de la foi aux États-Unis.

Nous reproduisons ici la liste des prêtres que Notre-Dame de Lourdes a donnés à l'Eglise, par ordre d'ancienneté.

Rév. A. Gauthier,
Rév. Alp. Gauthier,
Rév. A. Levesque,
Rév. V. Massé,
Rév. P.-D. Massé, O.F.M.,
Rév. A. Massé,

Rév. A. Gagnon, aumônier militaire
durant la guerre et vicaire à la Flint
de 1920 à 1922,

Rév. A.-E. Bonneau,

Rév. A. Levasseur,

Rév. A. Paulhus,

Rév. W. Smith,

Rév. L.-E. Prevost,

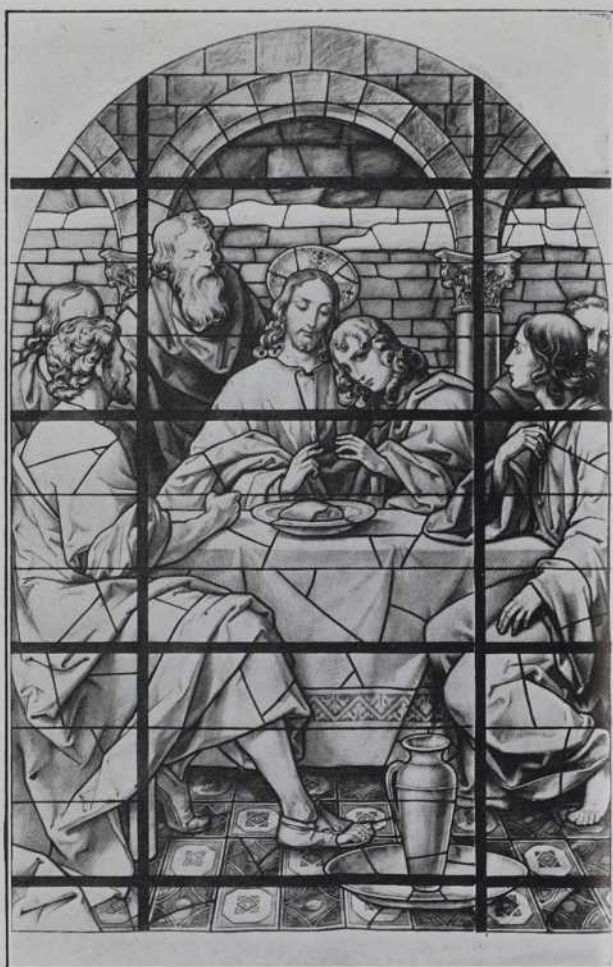
Rév. R.-W. Decosse,

Rév. A. Desmarais.

Quatorze prêtres dans une seule paroisse, en vingt ans, c'est certainement un beau résultat dont se réjouira Sa Sainteté le grand Pape Pie XI, qui ne cesse de demander de nouveaux lévites pour la conversion du monde dont il a la charge devant Dieu, et nul doute que son regard paternel s'abaissera avec bienveillance sur l'une de nos principales paroisses franco-américaines, quand elle apprendra avec quel respect et quelle soumission on tient compte de ses enseignements quand il s'agit du salut des âmes et de la gloire de Dieu.

Combien elle est glorieuse la mission des évêques conférant le sacrement de l'ordre! Nous comprenons, malgré sa brièveté, le sublime éloge du martyrologe parlant des





LA DERNIÈRE CÈNE

Papes de la primitive Église: Entre leur élévation au souverain pontificat et le martyre, ils ont ordonné, dit-il, tel nombre de prêtres et de diacres, créé tant d'évêques pour divers lieux; et c'est tout; mais ces annales glorieuses ne laissent pas d'ajouter à ces courtes biographies des pontifes romains un fait qui résume tout: leur naissance au ciel.



CHAPITRE XXI

QUELQUES CHIFFRES SUGGESTIFS

Nous avons terminé les chapitres précédents de cette histoire de la paroisse Notre-Dame de Fall-River, quand la nombreuse délégation d'Ontario nous est arrivée à Québec, dans le but de cimenter l'amitié ou la bonne entente entre les deux principales provinces du Dominion. Il y eut réception cordiale, banquets arrosés du bon vin de France, de nombreux discours et, certainement, de louables efforts pour opérer un rapprochement entre les deux races dominantes qui habitent le Canada.

Seulement, nous ne savons comment il se fait que, durant ces palabres solennelles qui se tiennent soit à Toronto, soit à Québec, il nous revient à la mémoire une histoire de deux plaideurs dont l'un dit à l'autre: "Je vous ai volé, c'est vrai, mais cessez de réclamer et nous serons les meilleurs amis du monde."

"Dixerunt pax et non est pax". "Ils ont parlé de paix", dit l'Écriture, "mais il n'y a pas de paix." Non, il n'y aura pas de paix aussi longtemps que les Canadiens-français de la province sœur de

langue anglaise n'auront pas obtenu la liberté, que leur garantissent la constitution et le droit naturel, d'y élever leurs enfants à leur guise dans des écoles de leur choix.

La liberté dans l'exercice du droit, pour le faible comme pour le fort, pour la minorité comme pour la majorité: voilà la base de toute paix solide et durable. Et, alors, le bien s'épanouit comme la fleur qui, n'étant pas comprimée par les ronces et les broussailles, s'élève radieuse vers le ciel.

Voyons maintenant ce qui se passe dans un grand pays qui n'a pas inscrit sur la façade de ses édifices publics ces trois mots dérisoires : Liberté, Fraternité, Egalité, mais n'en observe pas moins la tolérance et la justice à l'égard de ceux, sans exception, qui vivent à l'ombre de son glorieux drapeau. Outre ce que nous avons déjà dit de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, nous voulons parler de certains chiffres qui s'y rapportent. Qu'on nous permette de nous en servir pour illustrer notre pensée; ils ont leur éloquence dans un Etat où la finance joue un rôle prépondérant et montrent ce que peut faire une faible minorité quand il n'y a pas un brutal talon qui l'écrase ou l'opprime. Ces chiffres ont ici, d'ailleurs, une signification

particulière parce qu'ils représentent la charité et l'esprit de foi d'une population essentiellement ouvrière, par conséquent, peu fortunée.

Voici le bilan de cette paroisse d'après des données approximativement exactes:

ACTIF :

1° Église, évaluation actuelle....	\$1,000,000
2° Orphelinat.....	500,000
3° Autres bâtisses.....	500,000
4° Soutien des prêtres durant 50 ans à \$10,000 par année..	500,000
5° Entretien des écoles paroissiales.....	500,000
6° Oeuvres diocésaines, durant la même période.....	75,000
7° Collectes spéciales, etc.....	75,000
Total.....	\$3,150,000

PASSIF:

Néant, ou peu s'en faut.

Trois millions cent cinquante mille dollars sortant des bourses de pauvres ouvriers, sous un régime de liberté qui n'est pas parfait à cause de la double taxe pour les

écoles, n'est-ce pas un résultat qui donne à réfléchir? Ce chiffre ne vaut-il pas à lui seul tous les discours que les journaux parviennent à peine à recueillir en texte menu?

Remarquons, en passant, que personne n'a eu à souffrir de cette munificence quasi royale de nos compatriotes franco-américains de Fall-River. Outre le commerce et l'industrie qui en ont bénéficié, cette ville y a trouvé son profit en diminuant son budget des dépenses scolaires de deux ou trois millions, au bas mot.

Voilà ce que c'est que de ne pas se voir contester l'existence ethnique, qui du reste se concilie fort bien avec la loyauté envers la patrie commune: témoin, ce monument élevé devant l'église de la Flint, en mémoire de ceux qui ont combattu sous le drapeau américain. Supposons le contraire; il en serait des nôtres aux Etats-Unis ce qui est arrivé pour des milliers d'émigrés de toutes races, de toutes croyances, qui, perdus au milieu des masses, ont disparu dans le grand tout américain, sans profit pour l'Eglise du Christ, sans relever d'un pouce l'idéal d'un grand peuple et sans autre conséquence pratique, peut-être, que d'y grossir le nombre des mécontents où se recrute

l'armée menaçante du communisme et de l'anarchie.

Maintenant, qu'on nous permette, après avoir complimenté les paroissiens de la Flint d'une générosité presque sans exemple, de faire un retour sur un passé qui n'est pas loin, mais qui semble enterré profondément dans la mémoire de la génération présente du Canada. Il s'agit de certaines lois francophobes élaborées par les sectaires de l'ouest canadien tout comme par ceux d'Ontario dans le fameux règlement dix-sept. L'injustice flagrante légalisée par ces lois scélérates y est devenue tellement incrustée dans les mœurs qu'elle est passée, tout comme la persécution en France, à l'état de conquête. On désigne même sous le nom d'extrémistes ceux qui osent encore la dénoncer, et vous verrez qu'avant peu les persécuteurs poseront en victimes.

Extrémistes? Soit, si le fait d'appeler la police quand on vous dépouille le soir dans une rue déserte constitue un acte d'agression contre le brigand exerçant sa profession nocturne. Extrémistes? Peut-être, si le temps qui s'écoule finit par prescrire les spoliations les plus éhontées et leur donner une valeur juridique. Extrémistes?

Non, puisqu'il y a toujours le tribunal de Dieu où sont réduites à néant les lois d'iniquité et d'oppression, et devant lequel comparaissent les législateurs d'un jour tout comme leurs subordonnés.

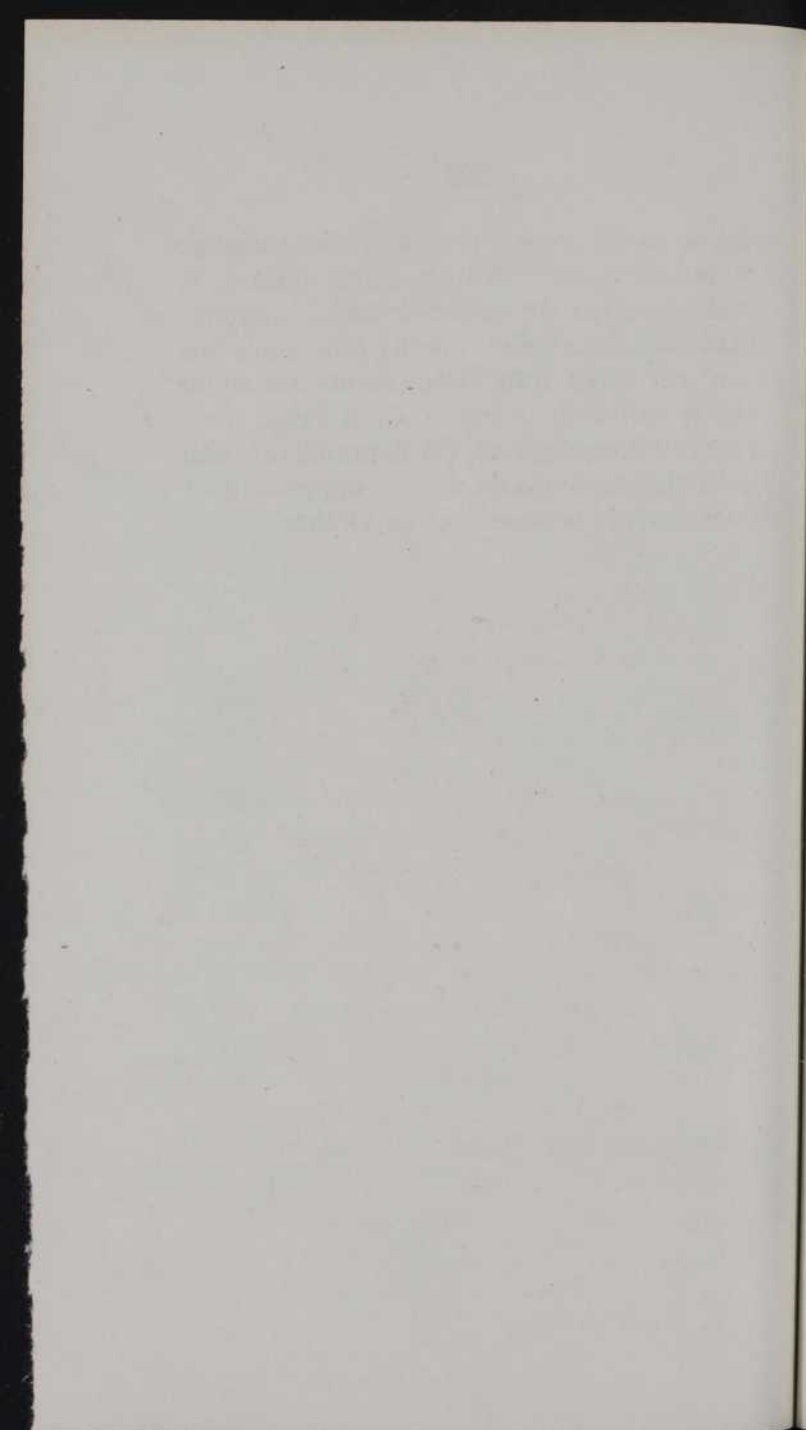
Mais, revenons à la question et demandons-nous ce qu'on a gagné à toutes ces persécutions dont notre belle langue française fut l'enjeu. Au point de vue religieux, a-t-on converti des pécheurs, sanctifié des justes, augmenté d'une seule recrue le troupeau de Jésus-Christ? Nous ne le croyons pas; car les Apôtres n'ont pas procédé de la sorte. A-t-on vu se dresser vers le ciel, sous la houlette bienveillante de nos évêques catholiques, des édifices d'une valeur de deux millions dans une seule paroisse? Pas davantage. La persécution crée des ruines, mais n'édifie rien; l'on sait, du reste, l'histoire l'atteste, quels bras ont manœuvré le pic des démolisseurs. Au point de vue social, a-t-on adouci les mœurs, développé les arts ou fait briller d'un nouvel éclat les sciences humaines? Pas le moins du monde. On a simplement privé une classe nombreuse d'illettrés du seul véhicule naturel de l'enseignement pédagogique: la langue maternelle, et la ville qui a vu naître cette bizarre oppression, Winnipeg, est de-





ADORATION DES ROIS MAGES

venue un foyer de la pire des plaies sociales : le bolchévisme. A-t-on enfin, d'après le seul semblant de raison invoqué, cimenté l'union nationale au Canada ? Non, mille fois non ; car on a tout simplement creusé un abîme entre deux races, dont l'une, dans l'ordre chronologique, est la première : celui qui existera toujours entre l'opprimeur et l'opprimé, le bourreau et sa victime.



CHAPITRE XXII

LE CHANT ET LA MUSIQUE A NOTRE-DAME

La musique, si universellement répandue dans le monde, est un art qui remonte à la plus haute antiquité. Elle a retenti dans les temples, les théâtres et fut longtemps l'accompagnement nécessaire de la poésie.

Chez les Grecs, le mot musique avait un sens plus étendu que chez les modernes; il désignait tout commerce avec les Muses et, suivant Platon, toute l'éducation de l'âme.

L'Église fut l'héritière de l'art antique dont elle conserva, en les simplifiant, les procédés essentiels. A l'origine du culte chrétien, inspiré du culte israélite, il semble qu'on ait chanté dans les églises, comme on chantait dans le Temple de Jérusalem.

Dès le IV^e siècle, saint Ambroise, évêque de Milan, donnait ses premières règles à la musique sacrée, en décidant de conserver quatre des anciens modes grecs, qui furent appelés *authentiques*, en même temps qu'il simplifiait la mélodie liturgique, et lui imposait un certain rythme. Deux siècles

plus tard, le plain-chant était constitué dans sa forme essentielle par l'addition, due à saint Grégoire le Grand, des modes *plagaux* et par une épuration nouvelle des motifs chantés, dont une partie au moins était jusque là de source profane. Ce *chant grégorien*, d'abord exclusivement mélodique et homophone, devait se compliquer et se perfectionner peu à peu du VIII^e au XIV^e siècle.

L'usage de l'orgue, dont la création date du Xe siècle, se généralisa dans les églises à partir du règne de saint Louis, mettant les compositeurs sur la voie de nouvelles ressources harmoniques.

Au XV^e et XVI^e siècles, la musique religieuse, devenue plus savante, s'émancipe, parfois au détriment de la mélodie proprement dite, et ses compositeurs, d'un talent véritable, menacent un instant de troubler les saines traditions en prenant pour thème de leurs compositions sacrées les motifs plus ou moins licencieux de chansons populaires.

En 1560, le concile de Trente veut interdire à la musique l'accès de l'Eglise, et il faudra tout le génie de Palestrina, fait autant de génie que de science, pour sauver la musique religieuse en lui rendant son

caractère véritable de simplicité grandiose, et en créant pour elle un style sévère et sobre dont les grands maîtres n'ont jamais tenté depuis de s'écarter totalement.

Tout le monde sait, néanmoins, que, au commencement du siècle présent, le Pape Pie X crut à propos de prescrire certaines réformes dans la musique religieuse, devenue par trop théâtrale, où les textes liturgiques ne jouaient le plus souvent qu'un rôle secondaire. C'est alors que l'on vit le chant grégorien, restauré et même perfectionné, remis en honneur dans nos églises où il restera, non plus l'objet principal, mais l'accessoire indispensable du culte religieux.

Après ce rapide aperçu de la musique religieuse et de son histoire, on comprendra mieux l'importance qu'on y attache à Notre-Dame de Lourdes de Fall-River dont la vaste nef sans colonnes possède une voûte acoustique de premier choix.

Comme tout ce qui appartient à cette paroisse a de vastes proportions, l'art immatériel des sons y est aussi cultivé sur une grande échelle; mais contentons-nous de reproduire celui qui en fut l'organisateur principal:

“Nous voilà enfin dotés d’une belle chorale. Jusqu’ici on n’avait rien ménagé pour l’embellissement et la décoration de notre église et le rehaussement du culte divin. Tout était complet, excepté en matière de chant religieux. Il fallait donc trouver un maître de chapelle; mais un maître de chapelle non seulement compétent au point de vue musique, mais aussi un homme capable de grouper des chantres, de les intéresser et de leur inculquer des principes de solfège et de chant. Mgr J.-A. Prévost ne pouvait mieux choisir que dans la personne de M. Arthur Lapierre. Ce dernier, quoique jeune encore, a déjà quinze ans d’expérience dans la musique d’église, sans compter plusieurs années d’enseignement privé de l’art vocal et deux ans de professorat au Conservatoire de Musique de l’Université de Montréal. Sous son habile direction, et avec le concours des connaissances extraordinaires de notre illustre, mais modeste organiste, M. Dominateur Plante, la chorale Notre-Dame sera avant peu une société musicale très importante dans la Nouvelle-Angleterre. Elle sera surtout une chorale d’église dont les chants, toujours religieux, porteront les fidèles à la prière.”

“Un mot maintenant de notre petite

maîtrise d'enfants. Grâce encore au dévouement de M. A. Lapierre, nous avons une chorale d'enfants qui chante à ravir. En effet il n'y a personne au monde de plus digne qu'un enfant de chanter les louanges du Seigneur. Le chant, qui est la parole poussée jusqu'à l'enthousiasme, devient dans sa bouche la langue des anges, surtout lorsqu'il s'agit des mélodies grégoriennes. Il élève davantage l'âme à Dieu au lieu d'agir seulement sur les sens."

Ces deux citations, que nous avons empruntées au programme-souvenir des fêtes du cinquantenaire, nous montrent que, en outre du chœur ordinaire de Notre-Dame, il existe deux chorales, composées chacune d'au-delà de cent membres, qui ont été recrutés en ces derniers temps pour donner plus d'éclat aux solennités religieuses et aussi pour la célébration des fêtes extraordinaires.

Qu'on nous permette d'ajouter que ces grandes organisations musicales ont déjà dépassé la période de la formation et sont devenues, sous l'habile direction de leur maître de chapelle, suffisamment entraînées pour aborder la grande musique des maîtres. Il est évident que l'avenir leur réserve de véritables succès artistiques, et

nous ne serions nullement surpris qu'un jour la renommée aux cent bouches fasse parvenir au loin leur glorieuse réputation, si ce n'est déjà fait.

En attendant, l'on peut constater que dans le village Flint, sous la douce influence de la foi et de la charité, tout marche et progresse au triple point de vue du vrai, du bien et du beau.

O Canada, toi qui pleurais sur tes fils, exilés volontaires, dont le départ dépeuplait tes campagnes, regarde et admire ; va même chercher parmi eux des leçons dont tu as peut-être besoin !

CHAPITRE XXIII

LE CINQUANTENAIRE

Le cinquantenaire d'une paroisse est un jour de réjouissance et d'actions de grâces, de réjouissances, parce que c'est la fin d'une étape où l'on semble se reposer dans la joie des fatigues du chemin parcouru: de là, son nom de jubilé, d'actions de grâces, parce qu'il rappelle l'ensemble des bienfaits reçus du ciel dans le cours d'un demi-siècle.

Cependant, si cette fête de la plus haute antiquité, et dont l'objet de nos jours est des plus variés, répand partout la joie et le bonheur, il est peu d'endroits où elle devait se solenniser avec plus d'éclat qu'à Notre-Dame de Lourdes de Fall-River, d'abord parce qu'on y célébrait la première période de son histoire, ensuite parce qu'elle correspondait, tout juste, avec l'épanouissement complet des œuvres de cette belle paroisse. Aussi n'avait-on rien épargné pour lui donner l'importance d'un événement mémorable: invitations à tout l'épiscopat du Canada-français et à des personnages de marques, préparatifs, décora-

tions, programme-souvenir, organisations: rien ne manquait; et le 25 octobre, veille de cette fête, l'église Notre-Dame, dans toute sa splendeur, attendait ses hôtes.

Ils vinrent nombreux de tous les points de la Nouvelle-Angleterre et même du Canada. Le premier ministre de la province de Québec, retenu par ses occupations multiples, avait tenu à se faire représenter au cinquantenaire par M. Laferté, le vice-président de l'Assemblée législative; la plupart de nos évêques, empêchés eux aussi, y avaient envoyé leurs délégués; des prêtres de tous les centres franco-américains avaient voulu se joindre au clergé de Fall-River, autant pour prendre part à la joie commune de leurs compatriotes de la Flint que pour témoigner leur estime et leur vénération à Mgr Prévost; enfin, circonstance heureuse, le maire de Fall-River, M. Edmond Talbot, un enfant, autrefois, de Notre-Dame, devait par sa présence donner à ces fêtes un cachet officiel peu ordinaire.

UN CONCERT AÉRIEN

Ce concert annoncé pour 8 hres, au programme, avait attiré une foule immense et

des centaines d'automobiles qui couvraient toutes les rues avoisinant l'église.

A l'heure dite, c'est-à-dire à celle où les cloches s'ébranlent pour annoncer les grandes solennités du lendemain, le carillon de Notre-Dame commença une série de chants populaires capables de réveiller le patriotisme canadien le plus endormi.

Certes, on ne devait pas s'attendre à des partitions de Wagner, de Beethoven, de Mozart, encore moins aux prouesses chromatiques de l'abbé Litz, mais enfin, nos chants populaires furent carillonnés de main de maître par l'organiste de Notre-Dame. Ce fut par une température idéale et, comme diraient les poètes, alors que les zéphirs retenaient leur haleine, que M. Dominateur Plante, assis au clavier de cet instrument aérien, fit parler ces voix puissantes qui s'échappaient de l'un des clochers en des notes variées.

N'était-ce pas une ingénieuse idée de réveiller ainsi tous les échos du soir, par ces puissantes harmonies, pour annoncer à la grande ville manufacturière le jour glorieux qui allait se lever le lendemain?

Cependant, ces chants patriotiques et religieux qui, à la manière des aéroplanes, faisaient aussi la conquête de l'air et des

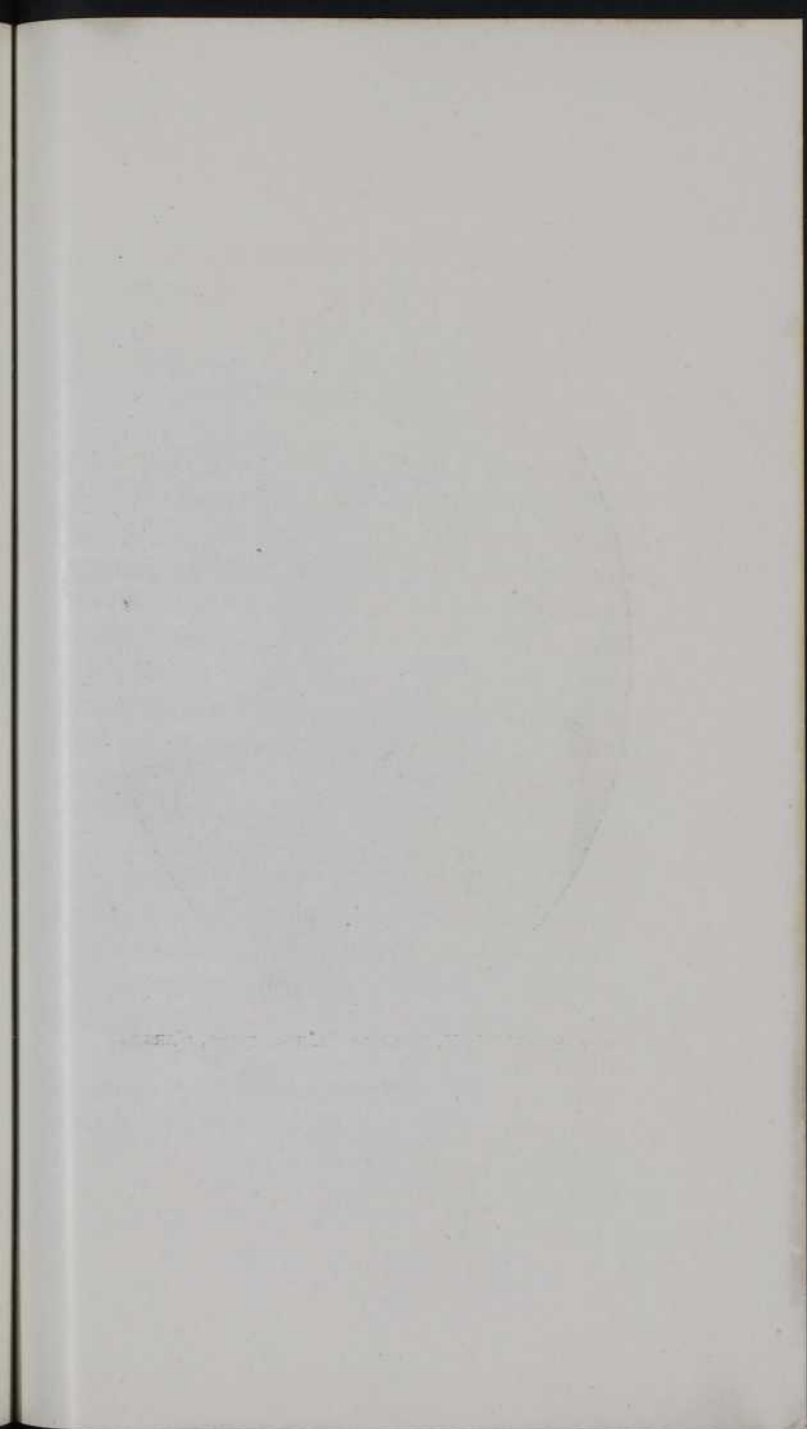
nuages n'étaient que le prélude des fêtes dont l'Église a le monopole et le secret.

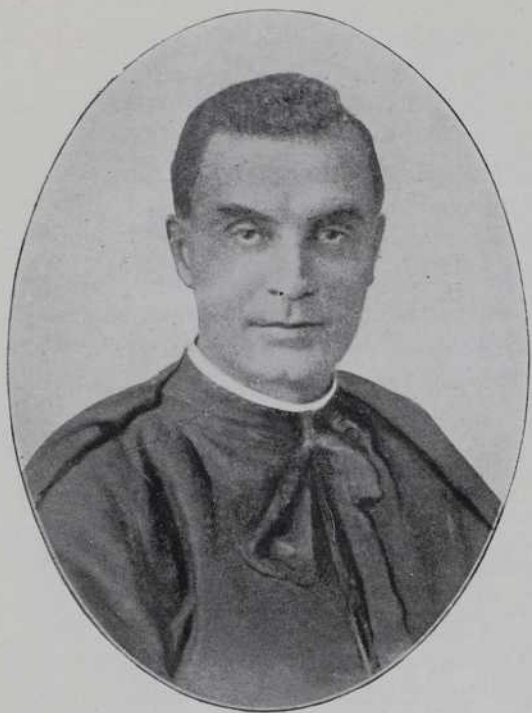
LA MESSE PONTIFICALE DU DIMANCHE,
26 OCTOBRE

“Jamais, écrit un témoin, dans l'histoire de Fall-River, n'y eut-il peut-être cérémonie religieuse plus imposante et plus majestueuse. Toutes les ressources que possède l'Église catholique pour relever le caractère de solennité de ses fêtes liturgiques avaient été mises à contribution pour faire de cet événement religieux une cérémonie vraiment digne de la circonstance que l'on fêtait.”

Ajoutons que le temple de Notre-Dame, qui, malgré ses vastes proportions, n'a ni galeries, ni colonnes, se prête merveilleusement aux pompes du culte divin, grâce à sa riche décoration, à son parquet légèrement en amphithéâtre, et à ses flots de lumière qui tombent de la voûte sur la masse des assistants.

“Longtemps avant l'heure fixée pour la cérémonie, les personnes du dehors et de la ville qui avaient retenu des places pour la messe commencèrent à arriver, et quand le cortège imposant formé par le clergé





Rév. BROSSEAU, Curé de Saint-Jérôme, Canada.

défila dans la nef, tous les sièges de la vaste enceinte étaient occupés.

La messe fut célébrée par Sa Grandeur Mgr Feehan, évêque de Fall-River. Celui-ci, malgré la sainteté du lieu et le recueillement qu'imposent toujours les apprêts d'une messe pontificale, ne saurait échapper à une courte biographie.

A peine dans la soixantaine, qui, du reste, n'y paraît pas, ce prélat, d'un physique imposant, au teint coloré, d'un aspect grave et recueilli, est, de prime abord, tout à fait remarquable, surtout quand il est revêtu des habits pontificaux: c'est une belle figure d'évêque qui, aux yeux des étrangers, fait honneur à l'épiscopat américain. Quant aux autres qualités plus solides et plus précieuses, l'évêque de Fall-River en a reçu sa large part. Grâce à son administration ferme et vigilante, le nouveau diocèse, demembré de celui de Providence vers 1905, est devenu l'un des plus solidement organisés des Etats-Unis.

Mgr Feehan fut élève des Jésuites de Montréal et parle non seulement le français, mais peut, quand il lui plaît, se servir d'une foule d'expressions qui sont du terroir canadien. C'est dire que nos compatriotes, qui sont nombreux dans son diocèse,

le considèrent avec raison comme l'un des leurs et vivent dans une paix profonde sous sa houlette.

Comme l'évêque de Fall-River est encore jeune et robuste, nous ne doutons pas que Sa Grandeur ne continue longtemps d'être le guide et le doyen des suffragants de l'archidiocèse de Boston.

Maintenant, revenons à la messe pontificale qui va bientôt commencer; rien de grandiose comme les apprêts d'une telle cérémonie.

Au chœur, dans le sanctuaire, on remarque Mgr Hickey, évêque de Providence, des prélats, des chanoines et un nombreux clergé.

Au trône pontifical et à l'autel, Mgr Feehan est assisté par M. l'abbé Omer Valois et par M. l'abbé D. Robert, diacre et sous-diacre d'office. M. l'abbé L.-A. Marchand et M. l'abbé Antoine Bérubé étaient diacre et sous-diacre d'honneur. Mgr Cassidy, vicaire-général du diocèse, était prêtre assistant de Sa Grandeur. Pour maître des cérémonies: M. l'abbé Edmund Ward;

Cérémoniaire: M. l'abbé Albert Bérubé;

Acolytes: MM. les abbés Alfred Bonneau et A. Desmarais;

Turiféraire: M. l'abbé Adrien Gauthier.

Dans la nef on remarquait, aux premiers rangs: Son Honneur Edmond-P. Talbot, Madame Talbot; M. et Mme Hector Laferté, de Québec, député; Ernest Laroque et sa femme; les Echevins de la ville de Fall-River; l'avocat Alfred Prévost, de Québec, etc., etc.

Un chœur de cent cinquante voix rendit le programme suivant:

Messe de Gounod.

Accompagnée par l'orchestre miniature du Conservatoire de Paris.

Solistes: Mlle Ida Vézina, Mlle L. Vallée, MM. Arthur Lapierre, A. Gagnon, A. Roy et R. Hochu.

Directeur: Professeur Arthur Lapierre.

Organiste: Professeur Dominateur Plan-te.

Après l'évangile M. l'abbé Brosseau, curé de Saint-Jérôme, diocèse de Montréal, prononça un magnifique sermon dont nous ne donnons qu'une pâle analyse.

*Nisi Dominus aedificaverit domum in
vanum laboraverunt qui aedificant eam.*

L'historien, après avoir terminé un chapitre d'un ouvrage en préparation, dépose

sa plume, se recueille et, fermant les yeux, voit s'animer dans son esprit les personnages dont il vient de retracer les hauts faits. Ainsi en est-il pour nous, mes frères, en cette fête du cinquantenaire de votre paroisse. En évoquant ce demi-siècle, qui vient de s'écouler, nous y voyons surgir des œuvres magnifiques, des édifices grandioses et ce que l'on est convenu d'appeler l'organisation paroissiale s'y compléter graduellement, y atteindre son entier épanouissement.

Il y a plus, l'action de Dieu, comme dans les autres centres franco-américains, s'y manifeste d'une manière évidente, à tel point que nous sommes porté à nous écrire avec Bossuet: "L'homme s'agite et Dieu le mène"!

Oui, dans ce grand pays des Etats-Unis, livré en quelque sorte à un envahissement quasi mondial, la Providence a voulu répandre la divine semence de la foi par l'émigration des peuples catholiques et, pour cela, se servir des révolutions et autres calamités nationales.

Ici, l'orateur, dans une image saisissante, fait un rapprochement entre ces ouragans destructeurs, qui ravagent des contrées entières, mais transportent des germes de vie

dans les îles perdues au milieu des océans lointains, et ces persécutions religieuses qui sévirent en Irlande sous le régime de la Réforme protestante et poussèrent un grand nombre des fils héroïques de l'Irlande vers les rives américaines, qui y devinrent au dix-neuvième siècle les pionniers de la foi. De même, ajouta-t-il, des crises économiques ont forcé un grand nombre de Canadiens de la province de Québec, à venir s'établir aux États-Unis.

Cette exode des nôtres, considérée d'abord comme une calamité, est devenue, comme celle de la verte Erin, un bienfait pour la république américaine et contribuera à sa conversion au catholicisme. Alors, dans un avenir plus ou moins éloigné, quand le levain de la foi aura soulevé la masse tout entière, imagine-t-on de quelle puissance sera pour le bien ce peuple magnifique qui déjà excite l'admiration du monde entier, et dont l'influence politique a tant de poids dans le concert des nations?

Cependant, le passé ne doit pas faire oublier l'avenir et, après avoir rendu grâce à Dieu pour les bienfaits reçus, la paroisse Notre-Dame ferait preuve d'imprévoyance si elle n'envisageait pas les problèmes à résoudre pour rester fidèle à sa mission.

Ces problèmes concernent 1° la famille, cette cellule primordiale de la société religieuse et civile; c'est contre elle que se concentrent de nos jours les efforts de l'enfer, et que viennent battre les vagues monstrueuses de l'impiété. Pour la sauver du naufrage, il faut lui conserver sa nature essentiellement religieuse et surtout la préserver de ce fléau toujours grandissant du divorce. 2° Ils embrassent également l'éducation de l'enfance, qui est bien l'enjeu de la grande guerre qui se livre actuellement, autour des écoles, entre les puissances des ténèbres et celle de la lumière. "Ici, s'écria l'orateur, "vos dix mille morts se joignent aux dix mille vivants et se groupent autour des monuments de foi et de charité qui sont votre collège, votre couvent, votre orphelinat et votre église." 3° Ces problèmes regardent aussi la conservation de vos traditions nationales, si facilement conciliables avec le patriotisme et la loyauté que vous devez à votre patrie d'adoption, et surtout cet esprit d'ordre dont l'ouvrier chrétien doit donner l'exemple dans ces jours de bolchévisme et d'anarchie qui, par leurs principes subversifs sapent et désagrègent les fondements de la société.

Puis, en terminant, l'abbé Brosseau évoque ou met en scène la race canadienne et catholique qui, par delà la frontière, applaudit aujourd'hui au triomphe de ses enfants; il rappelle le souvenir de tous les prêtres qui ont travaillé au bien spirituel de la paroisse, en commençant par l'immortel curé Bédard; il salue les évêques qui ont dirigé les diocèses de Providence et de Fall-River, fait l'éloge du prêtre admirable qu'est Mgr Prévost et termine par une apostrophe inoubliable à Sa Grandeur Mgr Feehan, dont il sollicite la bénédiction pour lui et la nombreuse assistance suspendue à ses lèvres.

Mgr Feehan prit alors la parole et, après avoir remercié Dieu de lui donner le plaisir d'une si belle cérémonie, il s'attacha à définir l'œuvre si considérable entreprise à Fall-River par Mgr Prévost.

LES VÊPRES

Les vêpres, deuxième numéro des cérémonies religieuses de la célébration du cinquantième, eurent lieu le soir à sept heures et trente, devant une foule de paroissiens et d'étrangers.

Mgr Paquin, de l'évêché de Trois-Rivières, officiait. Le programme musical y fut le suivant:

Vêpres en Chant de Solesme, par la petite maîtrise Notre-Dame.

Le sermon de circonstance devait être prêché par Mgr Mathieu, archevêque de Régina, Canada, mais à cause d'un empêchement imprévu, celui-ci avait dû décliner l'invitation. Il fut remplacé par l'abbé D.-M.-A. Magnan qui, pris à l'improviste, eut du moins le bonheur de se retrouver devant un auditoire connu et sympathique. Il embrassa, lui aussi, dans son discours, le passé et l'avenir de la paroisse Notre-Dame de Lourdes de Fall-River et prit pour texte ces paroles du cantique de Zacharie :

*Benedictus Dominus Deus Israel; quia
visitavi te et fecit redemptionem plebis
suae.*

Comme le voyageur, dit-il, qui vient de gravir le flanc d'une montagne se retourne pour jeter un regard sur le sentier suivi ou la route parcourue, ainsi en est-il de vous, paroissiens de Notre-Dame, en ce jour du premier cinquantenaire de votre belle paroisse; vous regardez le passé, vous considérez les œuvres merveilleuses accomplies par vos dévoués pasteurs, les

abbés Bédard et Laflamme et, surtout, par Mgr Prévost qui fut à votre tête depuis 1888; puis, reportant votre pensée vers Dieu qui vous a particulièrement protégés et bénis, vous êtes portés à répéter cette parole des Livres Saints: "Non fecit taliter omni nationi." Dieu n'en a pas agi ainsi avec tous les autres peuples. Non, dans ce grand pays de la République Américaine, la Providence n'a peut-être pas traité les peuples ou les races qui vivent sous son glorieux drapeau avec autant de munificence et de générosité; car si votre passé n'est ici que demi-séculaire, si, comme émigrants vous n'êtes qu'au second rang, peut-être au troisième, comme race, vous tenez dans ce pays, le premier, du moins pour une large partie de son territoire: rien ne saurait, en effet, rayer ce fait des annales de l'Histoire que l'arbitre actuel des nations, l'Union Américaine, fut un jour, dans les deux tiers de son étendue, une colonie française; rien non plus ne saurait dérober aux armes de la France de Louis XVI l'honneur d'avoir coopéré, dans une large mesure, à lui assurer son indépendance.

Mais, le souvenir du passé ne doit pas faire oublier les soucis de l'avenir. Comme

on vous le disait ce matin: "L'homme s'agite et Dieu le mène"; en d'autres termes, les événements de ce monde sont proportionnés aux vues de la Providence qui assigne aux individus comme aux peuples leur mission. C'est dire que, dans ce grand pays, qui brille des plus beaux reflets de la civilisation, qui s'inspire dans une certaine mesure des enseignements de l'Évangile, mais n'a pas encore été illuminé des lumières de la foi véritable, vous avez, comme nos premiers missionnaires, comme nos ancêtres dans l'Amérique du Nord, un apostolat à remplir: C'est de répandre autour de vous la bonne odeur de Jésus-Christ, ainsi que le faisaient les premiers chrétiens au sein du paganisme, de démontrer, en un mot, par la sainteté de votre vie, l'excellence et la divinité de votre sainte religion.

Pour atteindre cette fin glorieuse et sublime, de concert avec les autres catholiques des Etats-Unis, il vous faut, selon le précepte du Maître, veiller et prier.

La vigilance est, en effet, plus urgente que jamais, non pas seulement contre les dangers ordinaires de la vie, mais contre ces erreurs grossières, matérielles, dignes progénitures d'esprits abrutis, qui tendent

à détruire les foyers chrétiens par le divorce, les unions de caprice et le concubinage légal, à souiller l'enfance par une éducation sans morale et sans Dieu, et, enfin, à transformer l'usine en un foyer de révolte et de bolchévisme.

Veillez donc, mes frères, car, de nos jours, comme au temps du Sauveur, il y a des trahisons qui s'ourdissent dans l'ombre, des reniements qui se préparent et de retentissantes défections qui se produisent; veillez, mais surtout priez, afin d'obtenir de Celui qui est la force invincible l'appui de la grâce, sans laquelle l'homme n'est ici-bas que le misérable jouet de toutes les passions. Amen.

LA MESSE DES ENFANTS

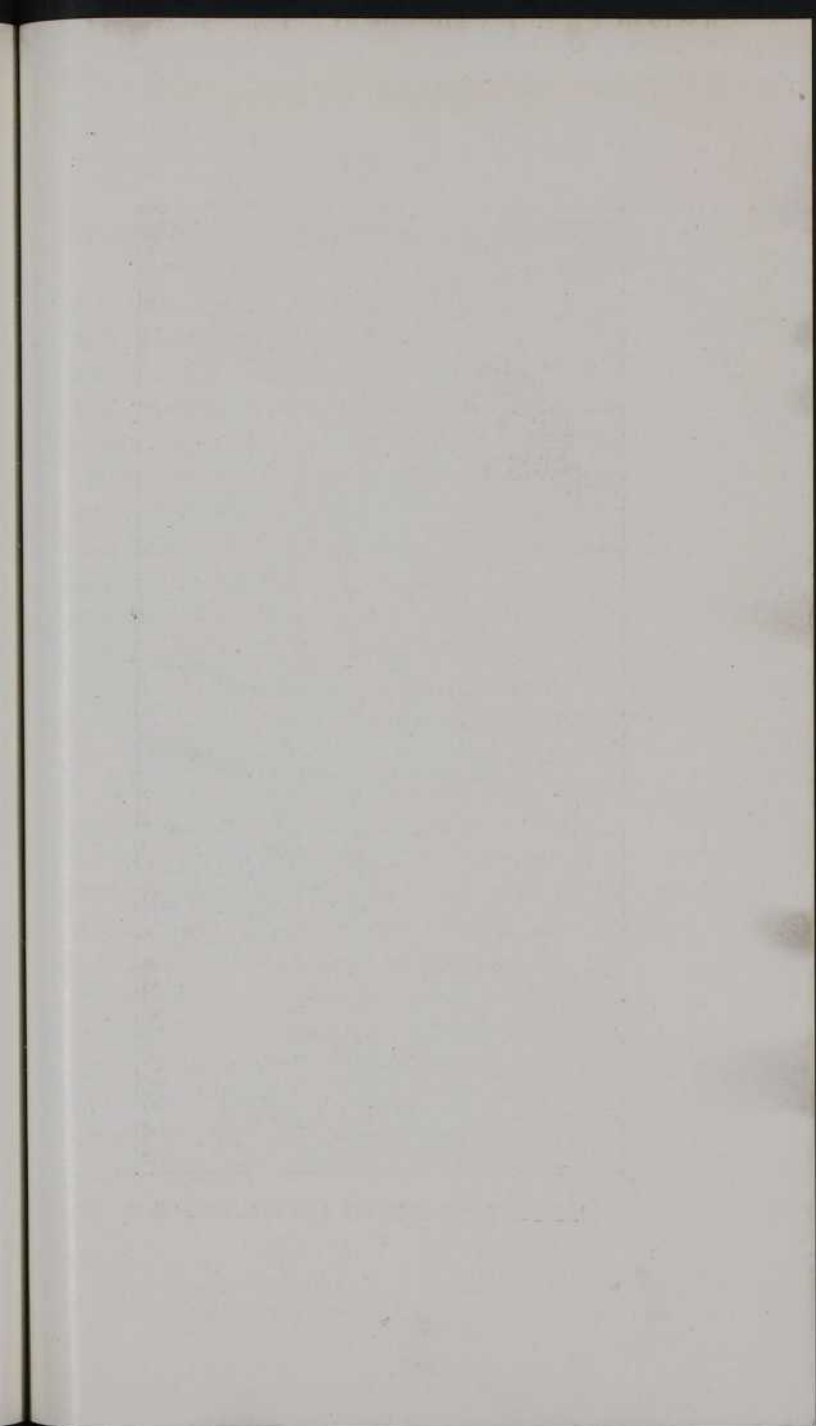
Il convenait de ne pas oublier les enfants de Notre-Dame dans cette fête du cinquantenaire qui non seulement rappelle le passé mais aussi prépare l'avenir; aussi, le lundi, 27 octobre, d'interminables séries de jeunes garçons et de toutes jeunes filles, sous la conduite des Sœurs, se dirigeaient vers l'église où la messe devait se célébrer à 8 hres précises. Bientôt, le vaste édifice fut littéralement rempli par plus de deux mille

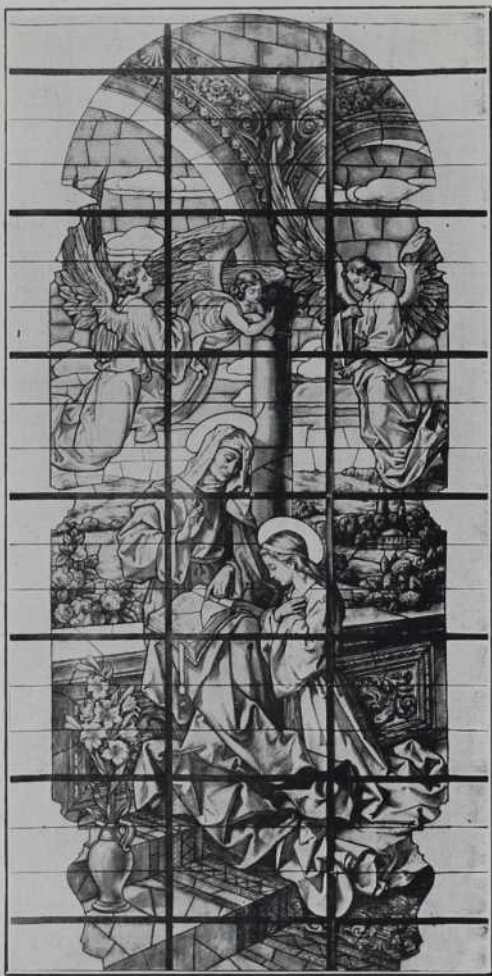
enfants vêtus comme aux grands jours de fêtes.

Quel spectacle impressionnant que cette petite jeunesse, d'ordinaire si frétilante, mais ici disciplinée et recueillie, agenouillée sous le regard de Dieu pour rendre grâce, à l'Hôte du tabernacle, des inappréciables bienfaits de son éducation chrétienne ! C'est bien là, ou dans des circonstances analogues, que l'on comprend toute la malice ou la coupable incurie de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, privent l'enfance de l'avantage d'une telle éducation. Nouveaux Hérodes, ceux-ci ordonnent, permettent ou ratifient le massacre d'innombrables innocents à qui ils ravissent, non plus la vie du corps, mais celle de l'âme.

Aussi, le Concile plénier de Baltimore, se faisant en cela l'écho de l'enseignement de l'Eglise, a-t-il fait un précepte formel aux pasteurs et aux fidèles des Etats-Unis de fonder et d'entretenir des écoles paroissiales. Malheureusement, combien de pauvres petits, même dans la Nouvelle Angleterre, sont encore condamnés au régime neutre des écoles de l'Etat ?

En attendant que les paroisses s'organisent, que leurs maisons scolaires se construisent, jouissons du bonheur qui se re-





L'ÉDUCATION DE LA SAINTE-VIERGE



JÉSUS AU MILIEU DES DOCTEURS

THE END OF THE WORLD

flète sur le visage de ces chers enfants, écoutons avec admriation les voix si pures de la petite chorale, et n'allons pas non plus perdre une seule parole de l'abbé L. Prévost dont le sermon, approprié à son jeune auditoire, excita l'admiration de tout le monde.

LE BANQUET

Vers une heure de l'après-midi, eut lieu le banquet dans la grande salle de réception de l'orphelinat Saint-Joseph de Fall-River. Plus de trois cents convives y prirent part. A la table d'honneur, on remarquait: Mgr J.-A. Prévost; Mgr Charles Dauray, de Woonsocket; Mgr G. Bouillon, d'Ottawa; Mgr P.-D. Paquin, de Trois-Rivières; le maire Edmond-P. Talbot; M. Hector Laferté, avocat, député, vice-président de l'Assemblée législative de Québec; M. Irénée Laferté, de Québec; MM. les abbés J.-A.-M. Brosseau, de la paroisse Saint-Jérôme, Québec, D.-M.-A. Magnan, curé de la paroisse du Lac Noir, P. Q., Ls-L. Denoncourt, chanoine, Trois-Rivières; le R. P. M. Marion, O. P., de la paroisse Sainte-Anne de Fall-River, le chanoine L.-A.-L. Dusablon, de Louiseville, Québec; MM. les abbés Joseph Marchand, de Ho-

lyoke, L.-A.-L. Langlois, de Fitchburg, Mass.; Emile Côté, du diocèse de Québec; Aimé Boire, de Gonic, N. H.; A. Millet, S. M., Lawrence, Mass.; L. Lachance, S.S. A. Rabel, S.M., Provincial, Cambridge, Mass; le R. P. Marchildon, O. P., Fall-River, Mass.; O.-P. Lacroix, Lynn, Mass., etc., etc.

Après le somptueux festin servi par le restaurateur Laura Carr, de Providence, R.I., Mgr J.-A. Prévost, curé de la paroisse Notre-Dame de Lourdes, qui agissait en qualité de maître de cérémonie, présenta, à l'assistance distinguée, Mgr Dauray, de Woonsocket, R. I., doyen du clergé canadien aux Etats-Unis.

Mgr Dauray se leva et prononça un très beau discours: "Nous sommes réunis, dit-il, pour commémorer le 50e anniversaire de la naissance de la paroisse Notre-Dame de Lourdes de Fall-River. Je reporte mes pensées à 50 ans en arrière, alors que je venais ici avec mon bon ami de cœur, le Rév. M. Bédard. Il n'y avait que quelques maisons dans la Flint, et on songea à ériger une église pour les quelques familles canadiennes qui étaient venues s'établir dans cette partie de la ville. La prophétie que je fis alors, touchant la construction de

cette église, était bonne. Après 50 années, vous voyez ce qui est arrivé. Je reviens aujourd'hui dans la Flint et je ne reconnais plus ce village qui a tant de beaux édifices. Ceux qui vivaient alors et qui aujourd'hui voient les progrès de la paroisse Notre-Dame sont émerveillés du développement du petit village."

Puis, Mgr raconta dans quelles circonstances il fut amené à rester aux Etats-Unis, et comment, une fois sa décision prise, il se mit à la recherche d'un curé pour la paroisse de Fall-River. "Vous avez l'avantage, dit-il, en terminant, d'avoir une paroisse parfaitement complétée, grâce au zèle inlassable de Mgr Prévost. Le bien qu'il a fait au milieu de vous ne sera pas seulement récompensé sur la terre, il aura une autre récompense dans le ciel. Les jeunes ne savent pas le travail qu'il a fallu faire pour en arriver là où nous en sommes. On pourra dire que la terre a été défrichée sur ce coin de l'Amérique au prix de grands efforts et d'immenses sacrifices. Restez toujours unis et continuez l'œuvre de nos pères, c'est sur cette pensée que je veux m'arrêter."

M. l'avocat Alfred Prévost, professeur de l'Université Laval, de Québec, et neveu de

Mgr Prévost, prit la parole, après Mgr Dauray. Après avoir dit combien il s'étonnait de trouver ici comme un second Canada, tant l'esprit français s'y était conservé, il termina en disant :

“Franco-Américains, vos frères, les Canadiens-français, contemplent avec admiration le développement rapide et constant de vos organisations religieuses et nationales. Ils applaudissent de tout cœur à l'expansion prodigieuse de votre influence dans toutes les sphères de l'activité humaine, religieuse, sociale, politique, économique et commerciale. Vos succès dans ces divers domaines font votre orgueil et votre joie. C'est pour cela que la province de Québec vous salue.

“Permettez-moi de formuler un vœu, c'est que, par l'intermédiaire de nos sociétés franco-américaines et canadiennes-françaises, il nous soit donné de nous rencontrer plus souvent dans des circonstances comme celles-ci, autour de la table de famille, pour évoquer ensemble les souvenirs du passé, étudier les problèmes du présent et préparer l'avenir.

“Et puisque nous avons un idéal commun, je vous proposerai en terminant, au nom des Canadiens de Québec, ces paroles

de Montalembert: "Nous nous aimerons à causes de nos espérances communes; nous nous ferons un seul corps, une seule âme, pour le plus grand bien de tous, pour la paix de nos patries respectives et pour la gloire de Dieu."

M. l'abbé Albert-G. Massé, vicaire du Saint-Sacrement et originaire de Notre-Dame, fut ensuite invité à répondre à la santé des enfants de la paroisse qui sont devenus prêtres. Dans un discours élaboré, il s'efforça de mettre en lumière le rôle de plus en plus important du nouveau clergé franco-américain qui, né dans la grande république, doit, sans renier le passé de sa race, coopérer à la prospérité et au développement de l'Église catholique aux États-Unis. Comme l'abbé Massé est un apôtre de la jeunesse catholique, il n'oublia pas non plus de signaler cette œuvre par excellence qui demande de nos jours un surcroît de zèle, de prudence et de charité.

Enfin, après tous ces discours d'un palpitant intérêt, il convenait de donner au banquet un ton plus joyeux. M. l'abbé Brosseau sut s'acquitter de cette tâche dans un remarquable *cours d'histoires* qui, pour n'être pas sorti des poudreuses archives où dorment les registres de Clio, n'en

n'avait que plus de charme et plus d'imprévu.

LE CONCERT

Lundi, le 26 octobre, à 8 hres, la population de Fall-River et des environs, ainsi que les nombreux invités, se rendaient au principal théâtre de la ville désigné sous le nom d'Académie de Musique. Là, devait avoir lieu la clôture des fêtes grandioses du cinquantenaire de la paroisse Notre-Dame de Lourdes. Une foule nombreuse, massée dans l'entrée principale, envahit bientôt le parterre et les nombreuses galeries du vaste édifice où ne cessèrent d'affluer des groupes élégants qu'une véritable procession d'autos de luxe déversait à chaque instant.

Bientôt, il ne resta plus une seule place vide; les loges elles-mêmes, destinées d'ordinaire aux retardataires, se trouvaient occupées. C'est qu'il devait y avoir quelque chose de chic, chuchotaient les gens en attendant le lever du rideau.

Le programme musical, en effet, était des plus alléchants: qu'on en juge:

- 1—Ouverture: Poète et Paysan. Suppe
Groupe de musiciens de la Symphonie
de Boston.

2—L'Air du Rossignol: L'Oiseleur. Zeller
La Chorale Notre-Dame.

Soliste M. E. Côté.—Au piano: Professeur
Dominateur Plante.

3—La Mort de Jeanne d'Arc. Bemberg
Professeur Arthur Lapierre. — Au
piano: Mme A. Lapierre.

4—Sur Mer.
Le Chœur des Matelots. Missa
La Petite Maîtrise Notre-Dame.

5—Méditations de Thaïs. Massenet
Solo de violon par Fernand Thillois.
Orchestre Miniature du Conservatoire de
Paris, M. George Laurent, directeur.

6—L'Angelus de la Mer. Goublier
La Chorale Notre-Dame — Soliste:
M. Albert Petit.

7—Gallia. Gounod
La Chorale Notre-Dame. — Soliste:
Mme E. Clément.

L'exécution de ce programme, qui comportait des morceaux assez difficiles pour faire apprécier la capacité des exécutants et assez populaires pour être goûtés du public, l'exécution, disons-nous, fut parfaite et restera comme un événement musical à Fall-River. Ceux qui ont eu l'avantage d'y assister garderont un souvenir

impérissable de ces récits, de ces solos, de ces flots d'harmonie et, surtout de ces motifs qui vous restent dans l'oreille longtemps après que vous les avez entendus. Bref, ce concert, qui mettait au grand jour le mérite incontestable de la jeune chorale Notre-Dame et de son habile directeur, fut un véritable succès musical, mais aussi une joute oratoire, car il y eut d'importants discours enchâssés, on peut dire, dans la musique.

Le premier fut prononcé par M. Edmond-P. Talbot, qui, tout en parlant au nom de la ville de Fall-River, dont il est le maire, nous fit bien voir que son cœur était resté canadien. Il devait, c'est entendu, glorifier son immense pays, exalter ses institutions et saluer son drapeau qui ombrage de ses plis hospitaliers 35,000 Franco-américains, 25,000 Irlandais, 20,000 Portugais et quelques milliers de Polonais et d'Italiens, à Fall-River seulement; il devait nous parler de la prospérité des nôtres dans cette patrie d'adoption—et comment ne l'eût-il pas fait? n'en est-il pas lui-même une preuve évidente?— Mais il n'oublia pas, ce dont nous lui savons gré, d'évoquer le passé des Etats-Unis où il ne faut pas remonter loin

pour retrouver l'empreinte de la France chrétienne et civilisatrice.

Le second orateur fut l'abbé Dequoy, curé de North Attleboro, qui parla au nom des anciens vicaires de Notre-Dame de Lourdes. Cette charge, évidemment, n'était pas une sinécure. Comment, en effet, rappeler le souvenir de ces modestes auxiliaires qui, comme les officiers subalternes, sont rarement en vedette dans les annales de l'histoire? Heureusement, l'abbé Dequoy, l'un des anciens, connaissait mieux que pas un ce qu'il en coûte d'être vicaire à la Flint. S'imaginant charitablement que tous ses collègues, anciens, présents et futurs, devaient être ce qu'il avait été, il laissa parler sa mémoire et son cœur et démontra amplement que, dans le domaine de la charité et aussi des œuvres paroissiales, la victoire peut souvent dépendre d'un simple sergent: c'est de quoi tous ses auditeurs furent d'accord, du moins si l'on en juge par les chaleureux applaudissements qui accueillirent la fin de ce discours.

M. Hector Laferté, avocat de Québec, Conseil en Loi du Roi, député de Drummond et Vice-Président de l'Assemblée Législative, avait été particulièrement chargé de représenter le Gouvernement de la

Province de Québec, à l'occasion des fêtes religieuses et patriotiques du Cinquenaire de la fondation de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes, à Fall-River.

Il fut le principal orateur lors du grand concert qui a eu lieu pour clore ces fêtes, le 27 octobre, et il s'est acquitté de sa tâche avec beaucoup de maîtrise et d'éloquence. Nous regrettons sincèrement de n'avoir pu nous procurer le texte de son remarquable discours, M. Laferté n'ayant que des notes et s'étant souvent laissé emporté par une improvisation tout à fait heureuse.

Il fit un résumé très à point des principaux faits de l'histoire du Canada et des enseignements qui s'en dégagent, évitant de suivre les sentiers souvent battus en pareilles circonstances. En bon patriote, il ne craint pas d'affirmer que c'est à ces ouvriers de la première heure que nous sommes redevables des bienfaits dont nous jouissons aujourd'hui et de la position avantageuse que nous occupons parmi les autres races qui habitent le Dominion.

Il donne des statistiques tout à fait intéressantes au sujet de cette position et des hommes distingués que nous comptons maintenant dans nos rangs, et il établit que le groupe du peuple canadien-français n'a

fait que grandir dans toutes les provinces de la confédération.

C'est à nos éducateurs éclairés et remplis de patriotisme qu'il attribue cette place prépondérante, ajoutant, comme autre raison de nos succès, notre attachement à notre idiome national et le fait que nous savons, au besoin, lutter d'estoc et de taille, contre tous ceux, à quelque catégorie qu'ils appartiennent, qui veulent nous traiter en ennemis.

Passant au rôle rempli par les nôtres dans la république américaine, il prouve, documents en mains, que tous ont fait noblement leur devoir dans tous les états de cette grande république, et il donne à son auditoire, de plus en plus intéressé et sous le charme de sa parole, des faits tout à fait intéressants et inédits, faisant un appel vibrant aux jeunes Franco-Américains, pour leur dire qu'ils sont chez eux partout aux Etats-Unis et que leurs pères ont été les premiers occupants de ce sol qu'ils foulent et habitent aujourd'hui.

Il donne à tous de sages conseils quant aux moyens pratiques de soutenir la lutte que l'on fait aux nôtres en certains endroits, et ce, avec beaucoup de jugement, de délicatesse et de pondération, et dans une super-

be péroration, il encourage tous ses compatriotes de l'un ou de l'autre pays à resserrer encore davantage, à l'avenir, les liens d'amitié et de confiance qui les unissent déjà.

M. Laferté est très jeune, mais il a laissé à Fall-River une excellente impression. C'est la quatrième fois déjà qu'il représente sa province en des circonstances semblables, ayant déjà adressé la parole jusque dans le Michigan, et nous ne sommes pas étonnés du fait qu'il ait été choisi souvent, pour remplir des fonctions aussi délicates.

CHAPITRE XXIV

LES DISPARUS

Il y a, dans la galerie de peintures du Louvre, un tableau fort original qui fait toujours beaucoup réfléchir ceux qui le contemplent : c'est le tableau des Trépassés ou quelque chose d'analogue. La mort y est représentée, avec ses atours ordinaires, marchant d'un pas allègre et agitant une clochette dont le son funeste entraîne l'humanité sur ses pas ; à sa suite, défile une interminable procession de personnes de tout âge et de toutes les conditions, dont les dernières lignes indécises se perdent dans le lointain. Tout le long de la route, de pauvres humains se préparent, en des poses variées, à suivre le cortège funèbre.

Ce tableau réaliste, où l'on voit des malheureux qui invoquent le trépas ou se désespèrent en de déchirants adieux, peut fort bien reproduire l'idée que l'on se fait de la mort dans un certain monde qui ne reconnaît d'autre vie que celle du temps, mais il n'est pas d'inspiration chrétienne.

Depuis la mise au tombeau du Sauveur et sa glorieuse résurrection, en effet, la Camarde, comme on l'appelle irrespectueusement, est devenue plutôt un ange de paix et de consolation qu'un squelette macabre armé d'une faux et d'un sablier. Nous irons plus loin, la plupart de nos institutions chrétiennes sont établies en vue de la réhabilitation de la mort, en faisant de cette dernière un heureux passage du temps à l'éternité bienheureuse.

L'Eglise du Christ n'a pas d'autre fin; bien qu'elle répande secondairement ses bienfaits dans le temps, elle est avant tout spirituelle et s'occupe, par la sanctification des âmes, de la construction de la Jérusalem céleste dont les saints sont les pierres vivantes. C'est pourquoi Jésus disait devant Pilate: "Mon royaume n'est pas de ce monde."

Les diocèses et les paroisses, qui sont ses parties constituantes, n'ont pas d'autres buts non plus, et ils se trompent étrangement ceux qui s'imaginent y voir de simples marchepieds pour escalader la fortune ou les honneurs. Œuvres du Christ Rédempteur, ils ne peuvent avoir qu'un mot d'ordre qui s'adresse aux fidèles comme aux pasteurs: "Soyez prêts, car à

l'heure où vous y penserez le moins, le Fils de l'homme viendra."

La paroisse, puisqu'il faut nous borner à celle-ci, est donc dans son ensemble une vaste école de la mort, son église, une espèce de caravansérail à l'usage des voyageurs, comme la foi désigne les fidèles, du temps à l'éternité.

Aussi, en terminant cette histoire, devons-nous nous demander si la fin principale de la paroisse de Notre-Dame a été atteinte relativement à ceux qui sont disparus de la scène du monde. La réponse ne saurait être que satisfaisante. Il y a eu d'abord la préparation éloignée pour tous ces défunts qui, au nombre de 10,000, dorment maintenant leur dernier sommeil dans le vaste cimetière de Notre-Dame. Cette préparation éloignée, qui se continue incessamment pour la population vivante de la Flint, consiste dans l'accomplissement des devoirs de la vie chrétienne, la fréquentation des sacrements, les retraites annuelles et, surtout, les grandes missions qui constituent, par leur ensemble, l'état sanitaire d'une population croyante.

Cette préparation éloignée, qui a des hausses et des baisses au milieu du tourbillon de ce monde où l'on est plus ou moins

engagé, se ranime généralement au déclin de la vie et devient plus active aux approches de la mort.

C'est alors que commence ce que l'on pourrait appeler la préparation prochaine, qui ressemble passablement à ces préparatifs que l'on fait quand on est sur le point d'entreprendre un long voyage.

La population de la Flint est tout à fait remarquable sur ce point. On ne lésine pas avec le Bon-Dieu. Au lieu de chercher à se bercer de vaines illusions sur l'issue fatale d'une maladie qui peut conduire au tombeau; au lieu de se contenter d'une absolution tardive sous prétexte de ménager ses nerfs et de garder sa quiétude au seuil de l'éternité, on fait venir bravement le prêtre à son chevet quand la mort est encore loin et que l'on a le courage et la force de la regarder en face.

Aussi, en arrivant dans la maison du malade, ce dernier n'a-t-il pas à subir ces objurgations qu'on impose au ministre de Dieu dans certaines familles du grand monde: "Monsieur l'abbé, prenez garde; n'allez pas effrayer notre pauvre malade et lui laisser savoir qu'on vous a appelé; il ne faut pas qu'il se doute que sa maladie est grave, etc." Non, dans ces milieux

soi-disant démocratiques, on n'use guère de ces ménagements avec la mort, et le malade lui-même nous surprend par la générosité avec laquelle il accepte le suprême sacrifice. Nous n'avons jamais oublié cette jeune fille de la Flint, à peine âgée de seize ans, qui nous disait à notre première visite: "Mon Père, je vous ai fait demander, non pour me guérir ou me soulager, mais pour me préparer à bien mourir"; et, dans les visites subséquentes, qui se prolongèrent durant deux mois, quand nous voulions la distraire: "Parlez-moi du Bon Dieu et du ciel." Inutile de dire que cette prédestinée communiait tous les jours.

Que sont, à côté de ces humbles et de ces petits, mais véritables héros de la foi, les grands personnages de ce monde, parfois précipités des sommets de l'opulence et de l'orgueil dans la poussière du tombeau? Leur trépas est une dégringolade; celui des premiers, une véritable apothéose dont le ciel est témoin.

O morts de Notre-Dame, dont le nombre, en cinquante ans, a atteint le chiffre de la population actuelle de cette paroisse, vous méritiez de ne pas être oubliés dans son histoire, non seulement parce que vous avez été ses bienfaiteurs de la première

heure, mais aussi, mais surtout, parce que, s'il en est parmi vous qui aient encore besoin de ses suffrages, ils sont nombreux ceux qui, du haut du ciel, peuvent lui servir de protecteurs!

En attendant, dormez jusqu'au grand jour qui verra s'anéantir les œuvres purement humaines sur la terre, et alors, vos corps, depuis longtemps réduits en poudre, deviendront glorieux et brillants comme des astres.

Les fêtes de Notre-Dame de Lourdes, pratiquement terminées le lundi soir, avaient cependant un dernier numéro au programme, le mardi matin: le service des défunts de cette paroisse depuis sa fondation. Durant ce service que nous eûmes le bonheur de chanter, il nous est venu comme une vision de ces disparus dont plusieurs, sans aucun doute, sont parvenus déjà à la gloire du ciel. Cette vision, nous la traduisons par les quelques vers qui suivent, en guise d'épilogue à cette monographie:

O morts de Notre-Dame, endormis dans la paix!
O vous qui, sans broncher, avez porté le faix
Des labeurs d'ici-bas sans connaître l'envie!
Vous savez maintenant, par delà cette vie,
Quand vos corps sont glacés, drapés dans un linceul,
Ce que vaut un soupir échappé pour Dieu seul;

Vous savez qu'au-dessus de notre pauvre monde,
Où se livre un combat contre l'esprit immonde,
Il est un lieu de joie, un éden éternel,
Où le juste attendra, jusqu'au jour solennel
Qui verra le grand drame ébauché sur la terre
Finir en un instant par un coup de tonnerre.
C'est alors que des sons, vivifiants et beaux,
Iront vous réveiller au fond de vos tombeaux,
Pendant que la trompette, impérieuse, altière,
Portera l'épouvante en plus d'un cimetière.
Vous connaissez, sans doute, ô le terrible sort!
Ceux qui dans le péché sont frappés par la mort;
Et, depuis cinquante ans, ensevelis sous l'herbe,
Vous avez vu tomber l'orgueilleux, le superbe,
Qui, s'égalant à Dieu, comme un autre Satan,
Osait se comparer aux Cèdres du Liban;
Vous avez vu sombrer ces viveurs dans la fange
Qui furent par l'esprit presque au niveau de l'ange.
Mais aussi, spectateurs des arrêts souverains
Prononcés par Dieu même à l'égard des humains,
Vous avez vu le juste, en l'état d'innocence,
Y devenir l'objet de sa munificence,
Recevoir le bonheur à l'heure du trépas
En laissant aux mortels un guide pour leurs pas,
S'illuminer soudain des rayons de la gloire
Et du Christ rédempteur partager la victoire.
C'est ainsi que Thérèse, humble fleur de Lisieux,
Comme un astre brillant apparut à vos yeux
Quand la sublime enfant, chérubin de la terre,
S'éleva radieuse en la céleste sphère
Pour gravir en triomphe, escalader le ciel
Où Jesus couronna la Vierge d'Israel.
Par votre vision, intuitive et profonde,
Qui vous fait voir en Dieu tous les faits de ce monde,
Vous savez de ce jour la terrestre splendeur
Qui de votre paroisse exalte la grandeur,
Qui, transportant au loin le nom de votre reine,

Fait connaître ici-bas sa gloire souveraine
Qui charme vos esprits, éblouit vos regards
Et nous invite tous sous ses blancs étendards.
Ce nom de Notre-Dame, acclamé par la foule
Autour de ce rocher qu'à Lourdes son pied foule,
Ce nom, qui vous berça dans vos moments mortels,
Est devenu fameux; s'échappant des autels,
Il vole au gré des vents, les échos le prononcent,
Et les voix des journaux publiquement l'annoncent.
Cette église, que vous rêviez à l'étranger
Quand la mort est venue aux élus vous ranger,
S'élève maintenant, majestueuse et fière,
Comme un hommage à Dieu, comme un lieu de prière.
C'est là que vos enfants, vos cousins, vos neveux,
Vos époux, vos amis, au comble de leurs vœux,
Se réjouissent tous en ce jour jubilaire,
Mais non sans invoquer votre appui tutélaire.
De même aussi, de Dieu fléchissant le courroux
Pour quelque âme en détresse, ils implorent pour vous,
Afin que ces élus, encor dans la souffrance,
En ce cinquantenaire, obtiennent délivrance
Et chantent, pour la terre où gémit la douleur,
Un hymne de triomphe, un hymne de bonheur.

FIN

Tous droits réservés

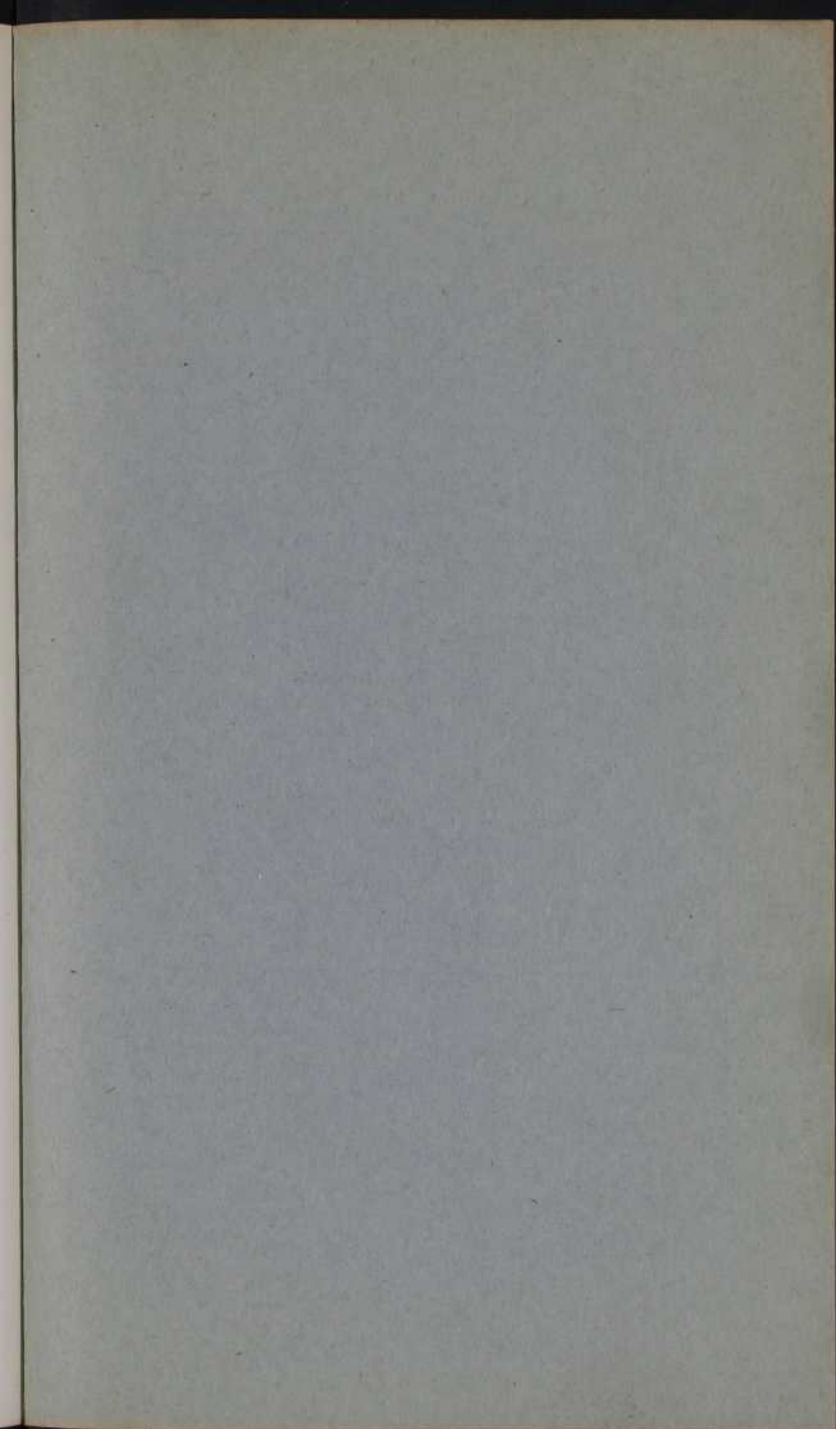
TABLE DES MATIÈRES

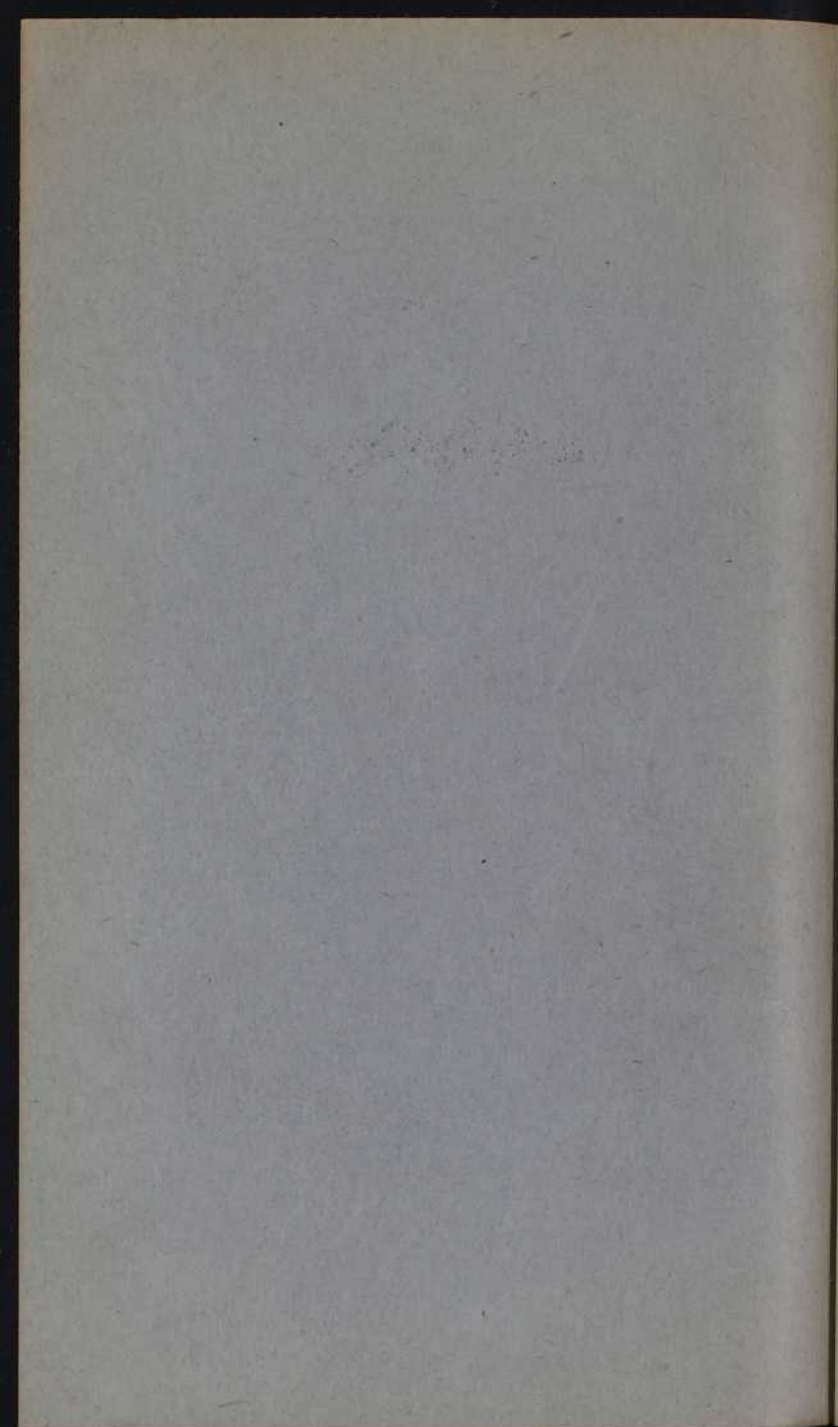
	PAGE
INTRODUCTION.	5
CHAPITRE PREMIER	
Fall-River, Aperçu historique	9
CHAPITRE II	
La période de l'émigration	21
CHAPITRE III	
Le village Flint	25
CHAPITRE IV	
Fondation de la paroisse de Notre-Dame de Lourdes	32
CHAPITRE V	
Le curé Bédard	41
Les débuts de Notre-Dame de Lourdes	47
CHAPITRE VI	
La mort du curé Bédard	55
CHAPITRE VII	
Les troubles de la Flint	61
CHAPITRE VIII	
Monsieur l'abbé Laflamme	69
CHAPITRE IX	
Monsieur l'abbé J.-A. Prévost, curé de Notre- Dame de Lourdes	73
CHAPITRE X	
L'administration du nouveau curé	77
CHAPITRE XI	
Le parachèvement de l'église	85
CHAPITRE XII	
La dédicace de l'église de Notre-Dame de Lourdes	95

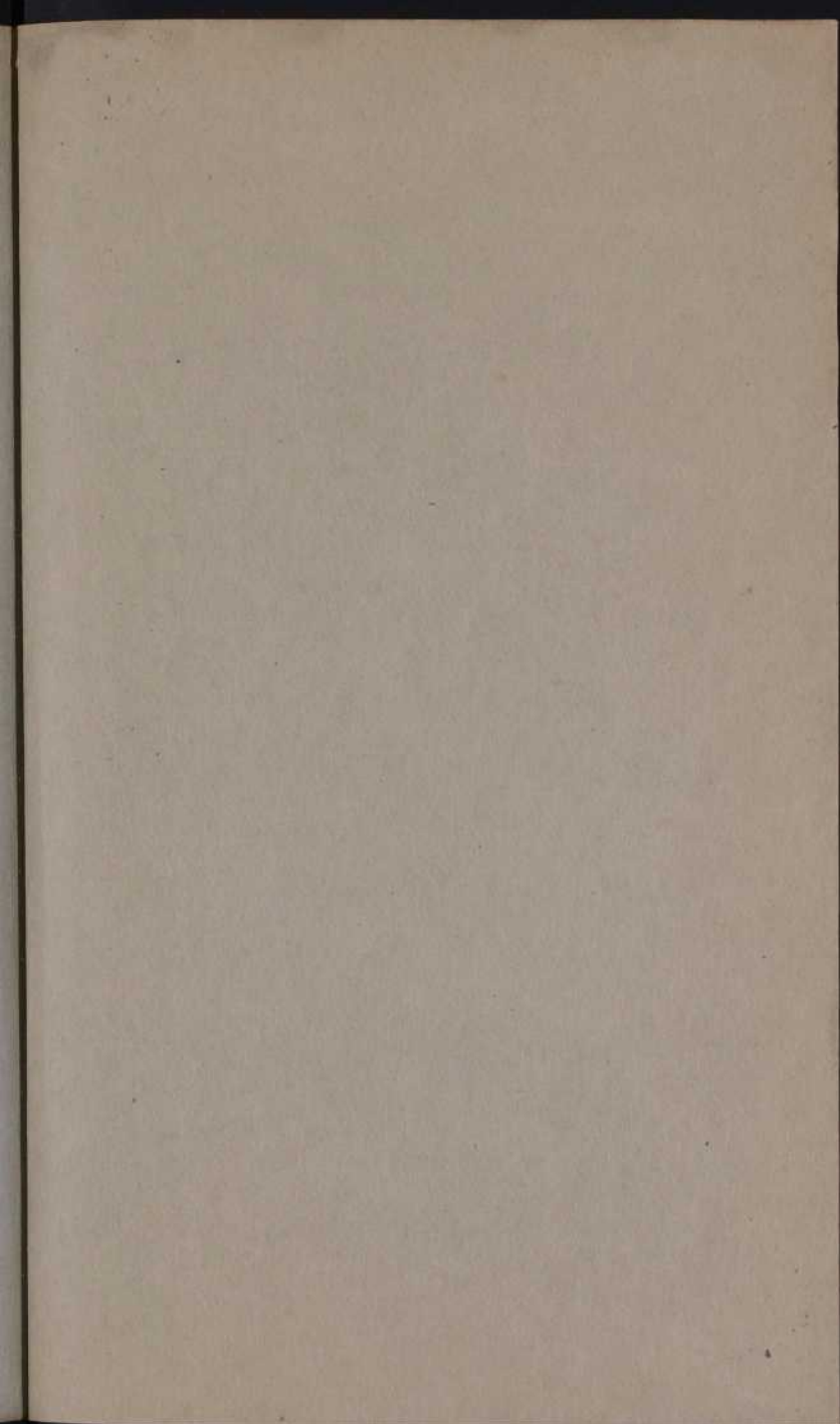
CHAPITRE XIII	PAGE
L'inauguration des orgues de Notre-Dame de Lourdes.....	103
CHAPITRE XIV	
L'administration spirituelle de Notre-Dame de Lourdes de Fall-River.....	131
CHAPITRE XV	
Les dernières parures de l'église et les accessoires	139
CHAPITRE XVI	
Les verrières.....	147
CHAPITRE XVII	
L'orphelinat Saint-Joseph.....	159
CHAPITRE XVIII	
Le pensionnat de Jésus-Marie.....	167
CHAPITRE XIX	
Les vicaires de Notre-Dame de Lourdes.....	175
Les vicaires actuels.....	187
CHAPITRE XX	
La vocation à la Flint.....	189
CHAPITRE XXI	
Quelques chiffres suggestifs	197
CHAPITRE XXII	
Le chant et la musique à Notre-Dame.....	205
CHAPITRE XXIII	
Le cinquantenaire.....	211
Un concert aérien.....	212
La messe pontificale du dimanche 26 octobre ..	214
Les vêpres.....	221
La messe des enfants.....	225
Le banquet.....	227
Le concert.....	232
CHAPITRE XXIV	
Les disparus.....	239

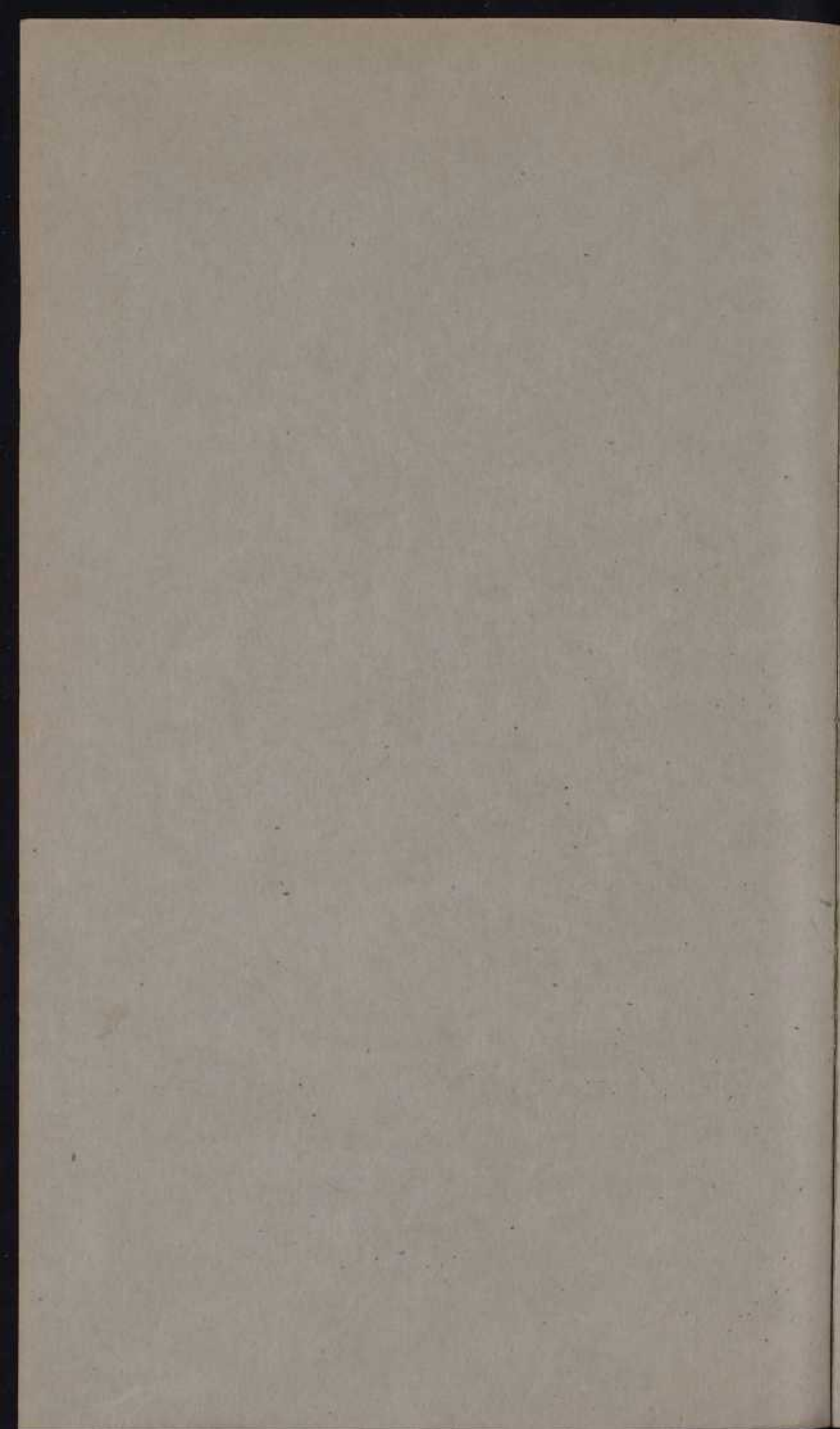


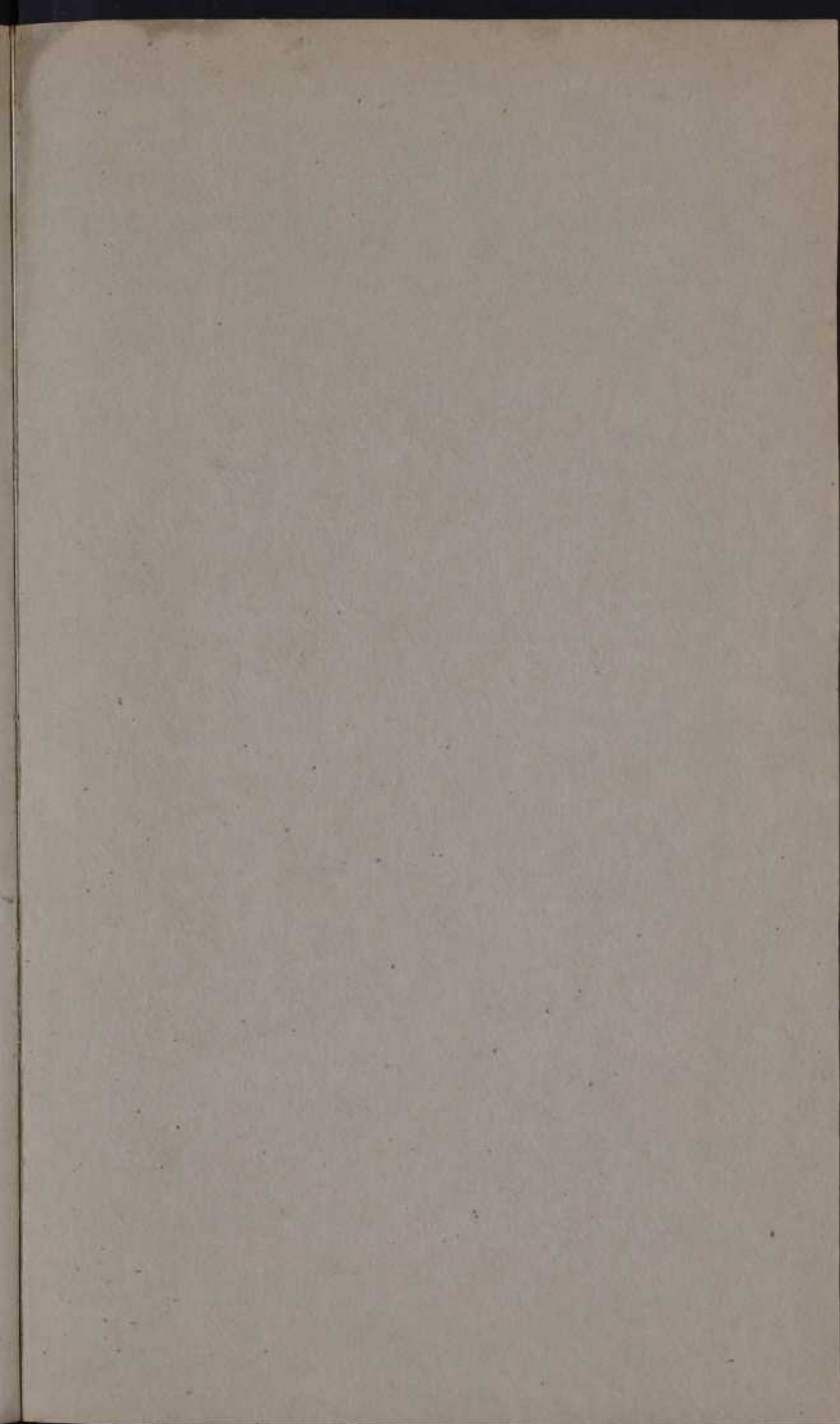


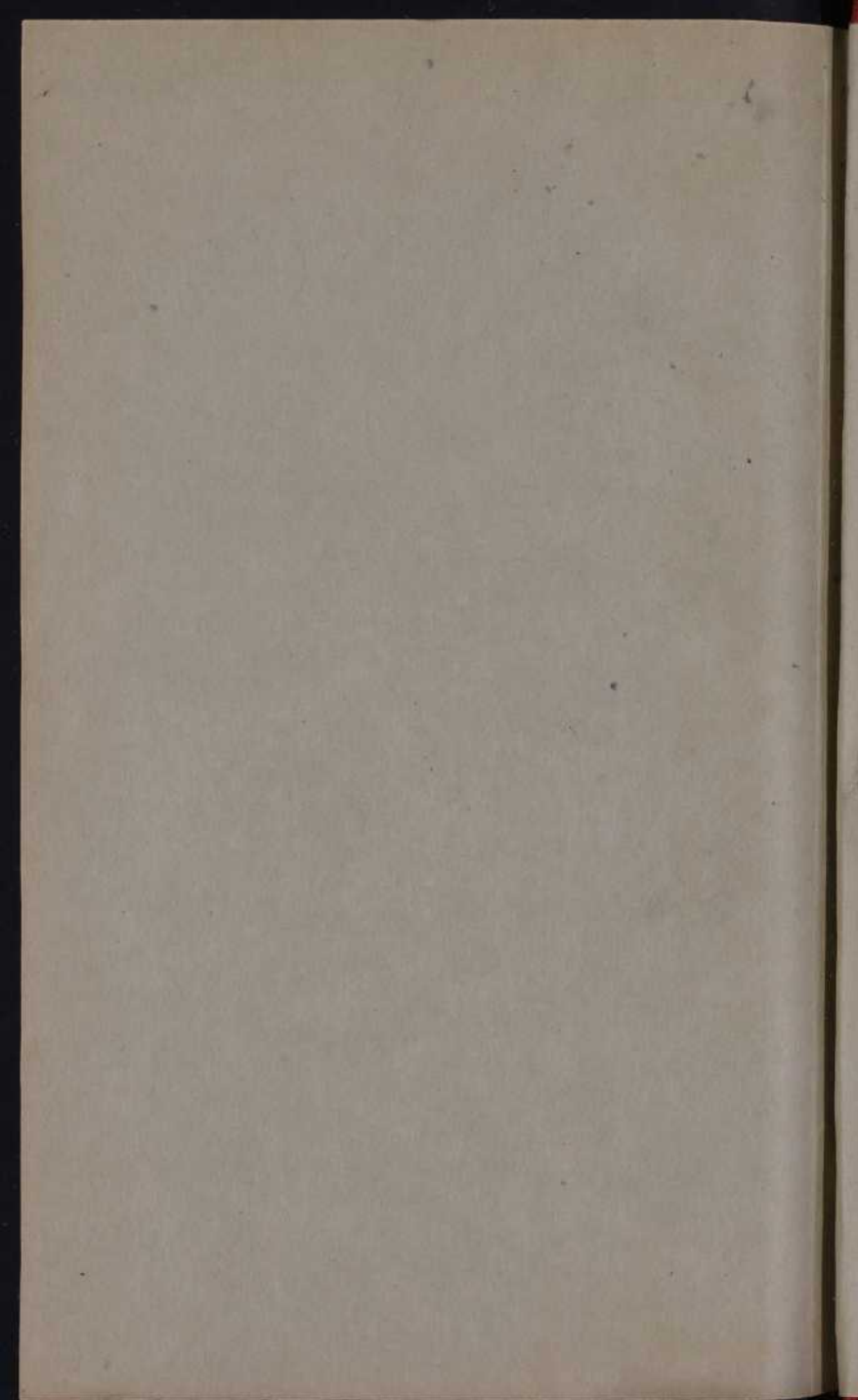


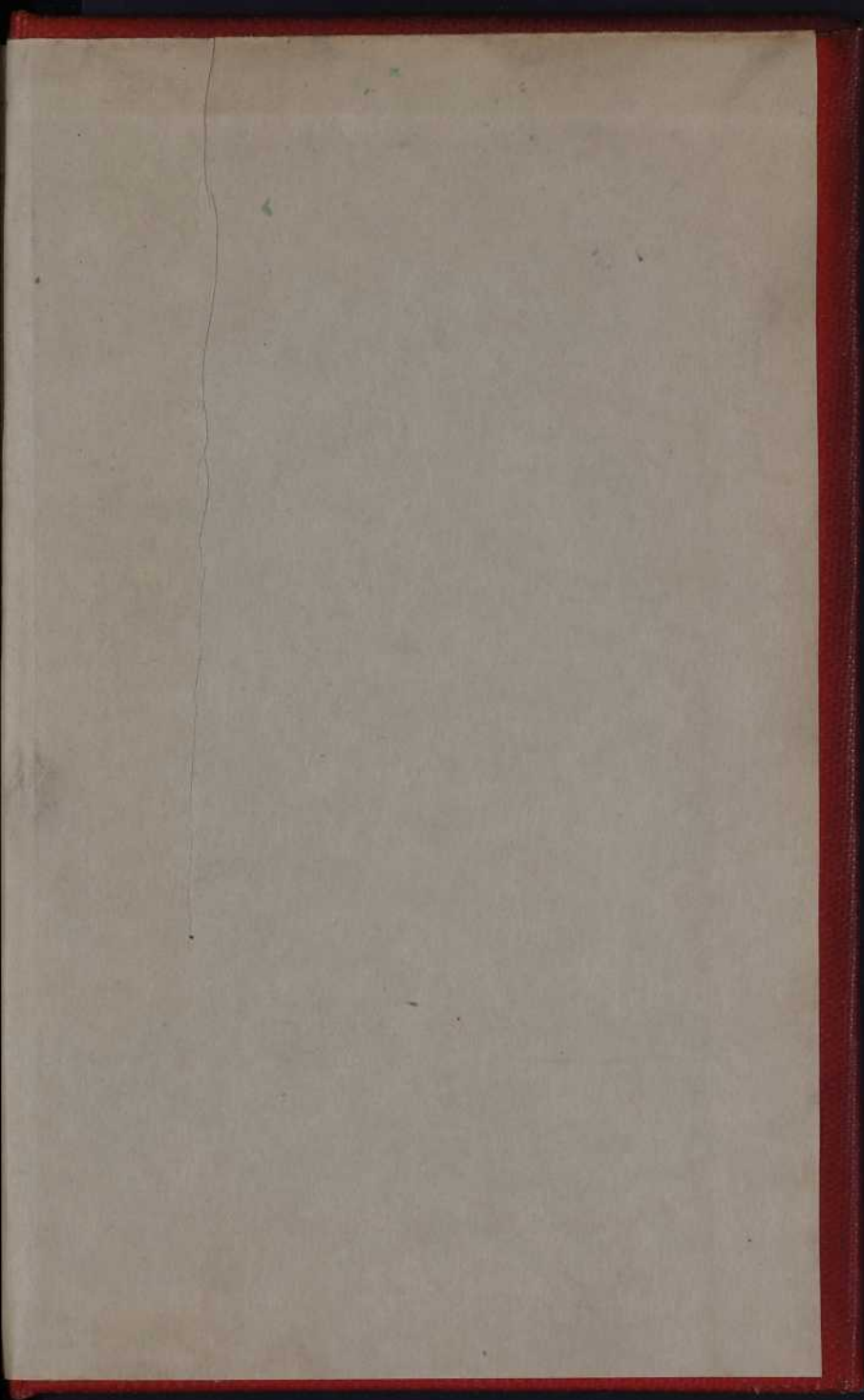












BNQ



000 235 822